



HAL
open science

**La République des Lettres : une utopie paradoxale.
Étude sur la República literaria de Diego de Saavedra
Fajardo, accompagnée d'une étude et transcription de la
traduction française de François Grasset**

Alexandre Le Lay

► **To cite this version:**

Alexandre Le Lay. La République des Lettres : une utopie paradoxale. Étude sur la República literaria de Diego de Saavedra Fajardo, accompagnée d'une étude et transcription de la traduction française de François Grasset. Littératures. 2018. dumas-02440725

HAL Id: dumas-02440725

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02440725v1>

Submitted on 15 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE NANTES

UFR Lettres et Langages

Alexandre LE LAY

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES : UNE UTOPIE PARADOXALE
ÉTUDE SUR LA *REPÚBLICA LITERARIA* DE DIEGO DE SAAVEDRA FAJARDO,
ACCOMPAGNÉE D'UNE ÉTUDE ET TRANSCRIPTION DE LA TRADUCTION
FRANÇAISE DE FRANÇOIS GRASSET



Mémoire de Master 2 en Littérature Française et Comparée

Sous la direction de Nicolas CORREARD, Maître de Conférences en Littératures

Comparées.

2018

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de recherche, Nicolas Correard. Ses conseils m'ont été très précieux tout au long de cette année intense et riche.

Je salue également les étudiants du master de recherche de Littérature Française et Comparée de l'Université de Nantes, car c'est aussi grâce aux échanges entre apprentis chercheurs que peut mûrir un travail comme celui-ci.

Enfin, je souhaite remercier Sylvio Corsini, responsable de la bibliothèque cantonale de Lausanne, qui m'a été d'une grande aide pour accéder aux données et outils qui m'étaient inaccessibles ou inconnus.

Notes de présentation

Lorsque nous insérons des extraits du texte de Saavedra Fajardo, la traduction est de François Grasset (1770), sauf mention contraire, le numéro de page indiqué en note est alors celui de cette édition. Nous insérons ensuite l'extrait original, et donnons la page correspondante dans l'édition de Jorge García López que nous utilisons comme ouvrage de référence. Lorsque nous mentionnons un passage sans le citer, la page en note correspond au texte espagnol.

Nous avons adapté dans la mesure du possible la graphie du texte de François Grasset, mais nous avons conservé la syntaxe, même lorsqu'elle était maladroite, et la ponctuation malgré ses lourdeurs. Quant aux majuscules, nous les avons supprimées lorsqu'elles étaient injustifiées, harmonisées la plupart du temps, et ajoutées dans de rares cas significatifs. Nous avons modifié l'organisation des paragraphes dans un souci de cohérence, ces derniers n'étant pas fixes selon les éditions. Il s'agit simplement d'une transcription, et nul doute qu'une nouvelle traduction serait la bienvenue en français.

INTRODUCTION

En ces temps d'incertitude sur l'avenir de l'Europe et sur la direction qu'il lui faut donner, il est parfois bon de rappeler que dans l'Histoire, les peuples du Vieux Continent se sont un jour fédérés autour de l'idée de République des Lettres, « cette communauté que, de la Renaissance aux Lumières, les lettrés formèrent dans le double souci de dépasser les frontières politiques et religieuses, et de constituer un État particulier »¹. C'est dans ces XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles qui virent l'Europe se déchirer, au cœur des luttes politiques et des guerres de religion, que surgit un concept auquel nous devons en partie notre identité commune. Hans Bots et Françoise Waquet situent en 1417 la première occurrence connue de la *Respublica Literaria*, ou *Respublica Literarum* dans une lettre de Francesco Barbaro adressée au Pogge². Ces deux lettrés de la Renaissance, qui s'étaient échangé des documents et avaient partagé leurs recherches, préfigurent ce que sera la République des Lettres pendant plusieurs siècles : un espace de communication et de partage. Si elle n'a jamais été une institution, elle a toutefois été extrêmement présente dans les mentalités, elle fut « un grand rêve, jamais réalisé, mais toujours réalisable, qui conféra au monde de l'esprit, à un moment de son histoire, une force, une cohésion et une unité jusqu'alors inconnues »³. C'est dans cette histoire que s'inscrivent la *República Literaria* et son auteur.

La *República Literaria* est une œuvre espagnole, certes, mais elle s'appuie sur une culture proprement européenne qui dépasse les frontières des pays et des siècles. Elle s'inscrit dans un vaste mouvement intellectuel qui traverse alors tous les pays d'Europe ; au-delà d'une riche source de références sur l'histoire des idées et des sciences, elle illustre à merveille une littérature faite d'un ensemble d'influences et d'interpénétrations. Étudier la *República Literaria*, c'est non seulement se plonger dans la pensée et l'écriture de Saavedra Fajardo, mais aussi approcher de près les textes d'un large ensemble d'auteurs qui va de Lucien à Montaigne et Swift, en passant par Érasme et

¹ Hans Bots et Françoise Waquet, *La République Littéraire*, Paris, Belin, 1997, p. 6.

² *ibid.*, p. 11.

³ *ibid.*, p. 6-7.

Corneille Agrippa⁴. Dans cette Europe de l'Humanisme et des Lumières, la diffusion des textes et des idées passe par la réécriture, l'appropriation, mais aussi par la traduction. C'est en ce sens que l'étude des traductions permet de comprendre une partie des enjeux de l'œuvre, ou du moins de saisir la manière dont elle pouvait être lue, notamment dans la France du XVIII^e siècle.

Repères biographiques

Né en 1584 dans la région de Murcie, le jeune Diego de Saavedra Fajardo entre à l'université de Salamanque en 1600 pour apprendre, comme beaucoup de ses contemporains, la jurisprudence et le droit canon. En 1608, Rome devient le point de départ d'une longue carrière diplomatique au service du Royaume d'Espagne. Secrétaire particulier du cardinal Gaspar de Borja y Velazco, il gère pendant vingt-cinq ans les affaires de la Sicile et de Naples, et suit l'ecclésiastique dans son ascension jusqu'à devenir secrétaire d'État chargé de guerre, chargé du commerce de Rome avec l'Espagne, et agent du royaume de Sicile. Cette grande diversité de fonctions politiques fait de lui un membre important de la cour espagnole de Rome. En 1630, il revient à Madrid et devient secrétaire pour le roi Philippe IV. Au service de la couronne espagnole, il part en Allemagne pour assurer le commerce royal. Il tentera également de peser dans les débats politiques afin d'unifier l'Allemagne contre la France.

En 1635, l'Europe s'embrase : la Guerre de Trente Ans connaît un nouveau rebondissement avec l'intervention de Louis XIII dans le conflit⁵. Cette décision met le feu aux poudres dans le domaine littéraire, les écrits de propagande prolifèrent et une véritable guerre intellectuelle s'ajoute au conflit armé entre la France et l'Espagne. Saavedra Fajardo écrira à cette occasion des pamphlets en faveur des Habsbourg dans un style qui préfigure ses *Locuras de Europa*. En tant que diplomate, devant convaincre ses interlocuteurs allemands de ne pas s'allier avec la France, il prend alors part aux tractations autour du statut de la Franche-Comté. Nommé plénipotentiaire à la cour de Maximilien en 1633, il voyage pour négocier différents traités de paix qui limitent les vellétés françaises. C'est notamment lors de ses déplacements diplomatiques qu'il participe à la propagande contre la France et rédige ses *Empresas Politicas*. Il obtient une place dans le conseil des Indes en 1643, et poursuit ses écrits contre Louis XIII. Saavedra Fajardo milite alors pour une paix aux

⁴ Voir en annexes (p. 184), le schéma proposé par Nicolas Correard dans un cours « Qu'est-ce que la littérature sériocomique ? ».

⁵ Nous proposons en annexe (p. 183-184) des cartes et une chronologie que nous tirons de l'ouvrage de Bots et Waquet, *op. cit.*, pp. 8, 9, 38.

conditions favorables à l'Espagne. Cependant, son tempérament et son influence grandissante dans la diplomatie poussent ses adversaires politiques à manigancer pour le faire éloigner des cercles de pouvoir. En 1643, il est nommé plénipotentiaire pour le congrès de la paix à Münster. La cour de Madrid veut toutefois garder la main sur les négociations, et Saavedra Fajardo est alors conscient des soupçons qui pèsent sur lui en raison de son nationalisme. Accusé d'avoir outrepassé son rôle et d'avoir non seulement avivé les dissensions entre les deux maisons d'Autriche, mais aussi d'avoir tenté d'attiser les tensions avec la France, il est menacé d'être déchu de ses fonctions diplomatiques. Ce n'est qu'en 1646 que sa carrière politique prend fin avec son retour en Espagne. Désavoué, il ne peut faire imprimer ses œuvres à Madrid et devra se tourner vers les libraires de Bruxelles, Münster, Anvers ou Amsterdam. Il mourra finalement en 1648 à Madrid.

De ce parcours d'un diplomate lettré, il nous faudra retenir deux aspects importants. Le premier est la grande préoccupation de Saavedra Fajardo pour les questions politiques européennes du XVII^e. En 1640 paraît son ouvrage *Idea de un príncipe político cristiano en cien empresas*, aussi connu sous le nom de *Empresas políticas* un texte appartenant au genre moral et philosophique des emblèmes. Comme le titre l'indique, Saavedra Fajardo, de la même manière que les humanistes du XVI^e, tente de penser une alternative à la figure du prince de Machiavel, et propose alors le modèle du bon souverain chrétien. En 1648, il publie *Corona gótica*, un répertoire des rois Goths à visée moralisatrice et politique. L'autre aspect de cet auteur est une conséquence logique de son engagement au service de l'Espagne : c'est parce qu'il est engagé en politique qu'il écrit des pamphlets et se livre à la satire. C'est dans cette veine que s'inscrit son ouvrage *Locuras de Europa*, publié en 1643, un dialogue lucianesque qui met en scène Mercure et Lucien débattant à propos de la politique européenne lors de la Guerre de Trente Ans. Ce dialogue des morts et des dieux passe en revue les différents pays européens et propose une vision calamiteuse de chacun d'entre eux ; mais elle n'est pas la seule production de Saavedra Fajardo qui se rapproche de la veine serio-comique. En effet, c'est dans cette catégorie littéraire bien particulière que s'inscrit la *República Literaria*.

La República Literaria

Le destin littéraire de la *República Literaria* a fait couler beaucoup d'encre. En effet, deux versions de ce texte coexistent. En 1655 est publié de manière posthume un *Juicio de artes y ciencias* attribué à un certain Don Claudio Antonio de Cabrera. Ce n'est que dans une édition de

1690 qu'apparaît le nom de Diego de Saavedra Fajardo et le titre actuel. À la fin du XVIII^e, un autre manuscrit est découvert par Pedro Estala. Aujourd'hui nous disposons de deux manuscrits différents : l'un de 1612, qui fait donc de la *República Literaria* un œuvre de jeunesse, et une version remaniée en 1640. Toutefois, peu importe la version, il s'agit toujours d'un texte satirique présentant un voyage en songe dans une République des Lettres imaginaire. Nous nous proposons d'étudier la seconde version du texte puisque c'est celle qui a eu le plus de succès, et qu'une traduction française, publiée en 1770, est parvenue jusqu'à nous.

Dans cette seconde rédaction, le narrateur s'endort alors qu'il réfléchit à la prolifération des livres et au « trafic des sciences »⁶. En songe, il rencontre Marcus Varron qui se propose de le guider dans la République Littéraire. Les descriptions des abords et remparts de la ville sont suivies du récit de la déambulation des deux personnages dans les faubourgs. C'est ici que travaillent les artisans et artistes, et le narrateur y fait la rencontre de personnages célèbres de l'Antiquité. Après avoir décrit l'entrée de la cité, le narrateur est invité à entrer dans le bâtiment des douanes où il peut observer le contrôle des livres arrivant dans la République Littéraire, ce qui lui permet d'établir un catalogue critique des auteurs anciens et modernes. Il découvre ensuite les écoles de Grammaire, les universités célèbres, rencontre des historiens et s'arrête devant les bibliothèques. Varron guide le narrateur vers des étendues plus sauvages où habitent les philosophes, puis le mène dans une grotte où vivent les mystiques. Ils arrivent dans des coteaux, rencontrent les poètes autour d'une fontaine, et se dirigent vers les quartiers intérieurs, les plus peuplés de la ville. Là, le narrateur est frappé par l'apparence des bâtiments et le caractère des habitants. Ces derniers occupent un emploi associé de manière comique à leurs disciplines intellectuelle. Les personnages rencontrent plusieurs auteurs avant d'entrer dans la maison des fous. La rumeur d'une attaque de Goths et de Vandales vient perturber la foule, mais Varron et le narrateur poursuivent leur chemin et croisent d'autres auteurs célèbres dans les rues. La rencontre avec Démocrite et Héraclite permet de lister les critiques adressées aux Arts et aux Sciences. D'autres personnages célèbres sont vus dans des situations comiques. La déambulation se poursuit autour des imprimeries et cuisines, puis dans le palais de justice. Jules-César Scaliger est amené au tribunal par des poètes antiques pour être jugé, mais la rumeur de la guerre et la soudaine désertion des Sciences provoquent une grande panique. Le narrateur en profite pour discuter avec l'accusé et ses détracteurs, mais se retrouve pris dans une rixe. Il se réveille soudainement alors qu'il tente de frapper Claudien, et fait enfin part de ses réflexions sur l'accès aux savoirs et la vanité des Sciences.

⁶p. 1. « trato y mercancia », p. 195.

État de la critique littéraire sur la *República Literaria*

Diego de Saavedra Fajardo est non seulement une figure politique majeure du Siècle d'Or, mais aussi un auteur de plus en plus étudié dans le domaine des lettres hispaniques, alors qu'il reste encore plutôt méconnu en France. Depuis les années 1970, un vent de renouveau souffle sur la critique. Sur le plan biographique, outre les nombreux appareils critiques d'introduction qui accompagnent le texte, on peut signaler les travaux de Francisco Murillo Ferrol⁷. Afin de comprendre l'esprit du diplomate, nous nous référons aux études de José Sánchez Moreno⁸ et John Dowling⁹. Comme nous l'avons signalé, l'existence de plusieurs versions et manuscrits pose question sur le plan philologique ; dans cette perspective, on ne saura que trop conseiller la lecture des travaux de John Dowling¹⁰ et Alberto Blecua¹¹. De leurs recherches, nous retiendrons surtout que la question de l'auctorialité est particulièrement sensible, certains attribuant les différentes versions de la *República Literaria* à Saavedra Fajardo, ou bien à Saavedra Fajardo et un anonyme selon les versions, et d'autres, comme Blecua, vont jusqu'à remettre en cause la paternité du diplomate espagnol. En ce qui concerne la *República Literaria*, de nombreux travaux voient le jour régulièrement et nous ne pourrions qu'en donner un aperçu. Sur l'écriture de Saavedra, on pourra lire le texte de Francisco Javier Díez de Revenga Torres¹². Marguerite Ruth Lundelius fournit quant à elle un travail intéressant sur les sources de la *República Literaria* et les liens qu'elle entretient avec Corneille Agrippa¹³, une piste également explorée par Nicolas Correard¹⁴. Enfin, la consultation des éditions critiques de John Dowling¹⁵ et Francisco Javier Díez de Revenga Torres¹⁶

⁷ Francisco Murillo Ferrol, *Saavedra Fajardo y la política del Barroco*, Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1957.

⁸ José Sánchez Moreno, *Formación cultural de Saavedra Fajardo*, Murcia, Excelentísima Diputación Provincial, 1959.

⁹ John Dowling, *El pensamiento político-filosófico de Saavedra Fajardo*, Murcia, Academia Alfonso X el Sabio, 1957.

¹⁰ John Dowling, « Saavedra Fajardo's *República Literaria* : the bibliographical history of a little masterpiece », *Hispanofila*, n° 67, 1979, (p. 7-38), n° 68, 1980, (p. 11-27), n° 69, 1980, (p. 27-44).

¹¹ Alberto Blecua, « Las repúblicas literarias y Saavedra Fajardo », in *Crotalón. Anuario de filología Española*, Barcelona, 1984, p. 67-97.

¹² Francisco Javier Díez de Revenga Torres, « Espíritu y técnica de la *Republica Literaria* de Saavedra Fajardo », in *Murgetana*, Murcia, XXXIII, 1970, p. 65-87.

¹³ Marguerite Ruth Lundelius, *A Comparative Study of the Vanity of the Arts and Sciences by Henri Corneille Agrippa and the República Literaria by Diego de Saavedra Fajardo*, thèse de doctorat inédite de l'Université du Texas.

¹⁴ Nicolas Correard, « Rire et douter » : *lucianisme, septicisme(s) et pré-histoire du roman européen (XVe -XVIIIe siècle)*, thèse de doctorat en Littérature Générale et Comparée, sous la direction de Françoise Lavocat, Paris, 2008.

¹⁵ *La República Literaria*, éd. John Dowling, Salamanca, Anaya, 1967.

¹⁶ *La República Literaria*, éd. Francisco Javier Díez de Revenga Torres, Real Academia Alfonso X el Sabio, Murcia, 2008.

permet de croiser de nombreuses informations et d'avoir un aperçu des enjeux de l'œuvre. Nous signalons et recommandons la très riche édition de Jorge García López¹⁷ qui permet au lecteur de confronter les deux versions de l'œuvre avec un solide appareil de notes.

Dès lors, un double constat s'impose. La question philologique est globalement la plus représentée dans la critique, ce qui est tout à fait compréhensible au vu du destin particulièrement mouvementé de l'œuvre de Saavedra Fajardo. Par ailleurs, la grande majorité des études est le fait de spécialistes de la littérature espagnole, et si les travaux en philologie sont particulièrement pointus, on peut déplorer une certaine frilosité face à la recherche des inspirations étrangères de la *República Literaria*. En effet, à l'exception de la thèse de Marguerite Ruth Lundelius, repris par John Dowling, dans une certaine mesure l'édition de Jorge García López, il semblerait que les chercheurs se concentrent avant tout sur les sources espagnoles du texte. Par ailleurs, dans une perspective plus vaste, il semble que la question du genre de l'œuvre ne soit pas tout à fait résolue. En effet, si l'on s'en tient à la classification d'Ingrid de Smet¹⁸, la *República Literaria* se définirait comme un *Somnium satyricum* à l'imitation des auteurs antiques et néo-latins. Or, les influences de Saavedra Fajardo semblent dépasser le simple stade d'inspiration, la forme et le genre du texte lui-même devant alors être interrogés. À ce titre, nous nous appuyons sur les travaux de Nicolas Correard¹⁹, qui permettent de situer la *República Literaria* dans le vaste champ de la littérature serio-comique, et qui constituent une base précieuse pour notre travail. Par ailleurs, il nous semble que la réception de l'œuvre a été finalement assez peu traitée en Europe, et pas du tout en France. La *República Literaria*, au même titre que son auteur, a voyagé dans l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles, et son parcours nous est en partie inconnu. Ainsi, il nous semblerait intéressant d'élargir un peu la perspective et d'examiner, à la manière de Sònia Boadas et Folke Gernert dans leur article sur la réception des *Locuras de Europa* en Allemagne²⁰, la manière dont le texte a pu être reçu à l'étranger. Nous nous intéresserons donc à la traduction proposée par François Grasset en 1770, la *République Littéraire*, qui n'a pas encore reçu l'attention qu'elle mérite.

¹⁷ *La República Literaria*, éd. Jorge García López, Crítica, 2006.

¹⁸ Ingrid de Smet, *Menippean Satyre and the Republic of Letters : 1581-1655*, Genève, Droz, 1996.

¹⁹ Correard, *op. cit.*

²⁰ Sònia Boadas, Folke Gernert, « Lectores de Saavedra Fajardo en la Alemania ilustrada : Leipzig y la traducción alemana de *Locuras de Europa* », *Studia Aurea. Revista de Literatura Española y Teoría Literaria del Renacimiento y Siglo de Oro*, vol. IV, 2010. Revue en ligne. Accessible sur : https://ddd.uab.cat/pub/stuaur/stuaur_a2010v4/stuaur_a2010v4p81.pdf, consulté le 23/05/2018.

Les enjeux de la *República Literaria*

Le titre de notre texte fait évidemment appel au concept de République des Lettres, mais ce dernier ne dit rien de l'œuvre en elle-même, tant la référence peut être polysémique. La République des Lettres, on l'a vu, est une construction intellectuelle qui se traduit par des pratiques. Chez Saavedra Fajardo, il s'agit de la comprendre dans deux acceptions complémentaires : elle est à la fois le peuple des lettrés, « les savants, les érudits, les doctes, ceux qui cultivent le savoir dans son ensemble, les lettres [...] aussi bien que les sciences »²¹, mais aussi la traduction politique de cette société intellectuelle, caractérisée par un État organisé, l'Universalité des savoirs, et la Communauté des savants²². Or, le titre *República Literaria* dissimule en partie l'appartenance de l'œuvre à la veine serio-comique, qui mêle écriture plaisante et sujets graves – et inversement –, et plus particulièrement au genre de la satire ménippée²³. Parler de République des Lettres dans le domaine de la satire nous oblige à mentionner un groupe de textes qui s'appuient sur ce concept pour poursuivre une visée polémique : inspirés par les écrits de Varron et de Lucien, quelques auteurs humanistes – généralement des universitaires – se servent du motif de la *Respublica Literaria* habitée par les figures d'autorités de l'Antiquité pour acquérir une connaissance certaine et porter un jugement contre leurs adversaires contemporains. Dans tous les cas, c'est en replaçant le texte dans un mouvement plus général que nous pouvons comprendre non seulement son originalité, mais aussi ses enjeux. Qu'elle soit une construction intellectuelle ou le cadre d'une écriture humaniste satirique, la République des Lettres « fut pensée comme un État idéal par rapport à l'État réel, un État uni qui ignore – théoriquement, du moins – les conflits et les frontières, et où règnent, seules, la paix et l'harmonie »²⁴.

Cette multiplicité de références rend extrêmement difficile la caractérisation de l'œuvre. Dès lors, quel usage Saavedra Fajardo fait-il de ce concept de *Respublica Literarum* qui peut être à la fois le motif par lequel un auteur fait la satire de ses contemporains en les jugeant à l'aune de la perfection des Anciens, une construction intellectuelle qui permet la circulation des textes et des idées, mais aussi un idéal philosophique et politique ? Saavedra Fajardo est-il vraiment fidèle à cet idéal, ou propose-t-il plutôt un « lieu de tensions inévitables entre les idées et les faits, l'utopie et la

²¹ Bots et Waquet, *op. cit.* p. 15.

²² Ces grandes caractéristiques sont énoncées par Françoise Waquet, *op. cit.*, p. 23-27.

²³ Voir Correard, *op. cit.* et Smet, *op. cit.*

²⁴ Bots et Waquet, *op. cit.*, p. 31.

réalité »²⁵ qui s'accorde avec les enjeux de l'écriture satirique qui propose de « modifier la réalité à travers la raillerie et le ridicule »²⁶ ? Ce texte, qui propose une critique virulente des humanistes, n'est-il pas dans le même temps le meilleur représentant de leur idéal, tant il multiplie les références, antiques et modernes, espagnoles et européennes, dans les sciences, les arts et les lettres ? Dès lors, Saavedra Fajardo est-il vraiment sérieux, ou s'amuse-t-il de ce jeu littéraire paradoxal ? Plus encore, pourquoi ce texte, apparemment inséparable de la culture humaniste, de ses ambitions et des formes qu'elle a pu prendre, a-t-il été traduit en français et édité par un obscur libraire du XVIII^e siècle ? Comment justifier la traduction, un siècle plus tard, d'un texte espagnol dont les fondements intellectuels et formels pourraient sembler dépassés au temps des Lumières ? La traduction, puisqu'elle est également interprétation, est la plus à même de nous éclairer sur la façon dont le texte a pu être compris ; peut-être pourra-t-elle expliquer pourquoi Grasset, dans une carrière marquée par la concurrence et la recherche du coup littéraire, pensait pouvoir tirer profit de cette œuvre.

La première partie de notre travail consistera en une étude spécifique de l'œuvre et de ses enjeux. Pour tenter de parcourir, si ce n'est l'ensemble, du moins les principales problématiques soulevées par le texte, nous proposons d'abord une étude générique comparatiste qui tentera de clarifier les influences et les formes qui nourrissent la *República Literaria* (Chapitre premier : Hybridité de la satire ménippée). Il s'agira d'interroger les liens qu'entretient l'œuvre avec la satire ménippée, le parnasse poétique, le contre-encyclopédisme et la littérature utopique. Dans un deuxième temps, il nous faudra éclairer le discours de l'auteur sur la République des Lettres et comprendre quelle est sa position face à cet idéal en examinant l'usage des références humanistes et leur traitement (Chapitre deux : La fin de l'idéal de *Respublica Literarum*). Un autre temps de cette étude sera consacré aux fondements idéologiques du texte, et permettra ainsi de situer la pensée de l'auteur dans l'histoire des idées (Chapitre trois : Philosophie d'un monde en crise). Il s'agira alors d'interroger la pensée politique et le positionnement philosophique de l'auteur, mais aussi de réfléchir à la question de la censure et de la libre parole.

Dans une seconde partie, proprement comparatiste, nous procéderons à une étude de réception qui s'appuiera d'une part sur les publications et la circulation de la *República Literaria* en

²⁵ Bots et Waquet, *op. cit.*, p. 27.

²⁶ « Satire finds in general its origins in contemporary reality and aims to change this reality through mockery and ridicule », Ingrid de Smet, *op. cit.*, p. 13.

Europe, et d'autre part sur le processus d'édition et de traduction du texte en français (Chapitre quatre : Diffusion et réception de la *República Literaria*). Nous examinerons ainsi la collaboration entre Gregorio de Mayans y Ciscar et François Grasset, et plus particulièrement le travail de ce dernier. Nous proposerons enfin une transcription de la traduction de 1770 publiée par François Grasset (Chapitre cinq : Transcription).

PREMIÈRE PARTIE :
LA REPÚBLICA LITERARIA DE DIEGO DE SAAVEDRA
FAJARDO

CHAPITRE PREMIER : HYBRIDITÉ DE LA SATIRE MÉNIPPÉE

Dans ce premier chapitre consacré à l'hybridité de la satire ménippée, il s'agira avant tout de comprendre comment le modèle issu de Varron et de Lucien réussit à agréger en son sein une certaine diversité de formes et de genres littéraires. La *República Literaria* de Saavedra Fajardo, en particulier dans sa deuxième version, joue avec les codes ménippéen et témoigne de l'hybridité, de la malléabilité, et finalement des métamorphoses possibles de la satire ménippée. Afin de donner des clés de lecture qui permettent de comprendre le caractère virtuose de l'écriture de Saavedra Fajardo, nous explorerons quatre grands modèles dans lesquelles puise la *República Literaria* : le *somnium satyricum*, le parnasse poétique, la *declamatio* contre-encyclopédique, et le voyage utopique.

1.1. Satire ménippée et *somnium satyricum*

Au sein de sa classification des satires ménippées, Ingrid de Smet inscrit la *República Literaria* de Saavedra Fajardo dans le genre du *somnium satyricum*²⁷. Ce dernier se caractérise par plusieurs éléments : l'endormissement du narrateur, l'arrivée dans une République peuplée de lettrés, la discussion et la confrontation d'idées (souvent autour du *topos* du tribunal), puis le réveil du narrateur ayant acquis une nouvelle connaissance. Le songe-cadre (*dream framework*) et le ton satirique sont des éléments clés du genre. Afin de comprendre de quelle manière la *República Literaria* tire parti de cette forme, nous confronterons les deux rédactions du texte, puis nous étudierons plus spécifiquement l'intérêt du songe-cadre et préciserons l'usage du dialogue satirique dans la fiction.

²⁷ Smet, *op. cit.* Voir plus particulièrement le point 4 « The reasons behind the success of the oneiric framework ». Voir aussi Florence Dumora, *L'Œuvre nocturne : songe et représentation au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 2005.

a-Comparaison des deux rédactions

Les deux versions de la *República Literaria* dont dispose le lecteur posent problème sur le plan philologique dans la mesure où la paternité de Saavedra Fajardo est en partie contestée. Tout au long de notre étude, nous mettrons de côté ces réflexions pour nous concentrer sur une approche plus attentive à la forme. Nous proposons tout d'abord un tableau comparatif des deux versions de la fiction afin de résumer les différentes étapes de la narration et d'en tirer les conclusions nécessaires.

Première rédaction	Seconde Rédaction
Narrateur éveillé - réflexion sur la prolifération des livres - endormissement.	Narrateur éveillé - réflexion sur la prolifération des livres - endormissement.
Arrivée devant le magnifique Temple d'Apollon au cœur de la forêt	Découverte d'une ville superbe au loin.
Prêtres examinent les livres qu'ils reçoivent.	Rencontre avec Varron - annonce de la République Littéraire.
Le narrateur s'approche d'un prêtre qui jette dans le gouffre des cartons de livres de jurisprudence sans les ouvrir.	Description détaillée des abords de la ville (herbes, fossés, remparts).
Le narrateur discute avec différents prêtres las de tant d'inepties : grammaire, médecine, humanités, histoire, poésie.	Description de la fabrique de papier.
Un prêtre guide le narrateur dans le temple : livres avec portraits d'auteurs, statues d'Apollon et Muses.	Description des portes de la ville.
Le narrateur observe les livres de jurisprudence et de droit. Absence de médecine, astrologie, politique, courtoisie, mémoire.	Entrée dans les faubourgs.
Peu de livres d'Histoire : liste des historiens Grecs et Latins. Sont exclus les contemporains qui ont critiqué l'Espagne.	Quartier des arts mécaniques.
Liste des poètes anciens et modernes (nombreux espagnols). Parnasse poétique.	Beaux arts : architecture, gravure, broderies, mosaïques, etc.
	Présentation des sculpteurs, peintres.
	Dispute entre Zeuxis et Parrhasius.
	Autres peintres - Dispute entre peintres et sculpteurs.
La République Littéraire apparaît au loin - comparée au Paradis - illusion dissipée.	Entrée de la Ville - description des portes : invention de l'encre à écrire, de l'imprimerie, découverte du nouveau monde.
	Inventeurs des lettres.

	Douane - Censeurs des livres : droit, poésie, littérature, histoire, médecine, philosophie, politique.
	Pesée des esprits.
	Poètes italiens, espagnols.
	Écoles de grammaire.
	Universités célèbres.
	Historiens grecs, latins, modernes.
	Bibliothèques célèbres et livres.
	Coteaux des philosophes : primitifs, explication de fables, présentation de personnages mythologiques.
	Sept sages de la Grèce, académiciens, sceptiques, dogmatiques, péripatéticiens, stoiciens, etc. - Diogène.
	Antre - Discours de Cardan sur les songes.
	Laboratoire des chimistes - Sybilles - Magiciens, devins.
	Coteaux : Parnasse, poètes épiques, lyriques, comiques, bucoliques, satiriques - Roi Alphonse.
	Intérieur de la ville et description des bâtiments calamiteux.
Entrée dans la ville et description des métiers - coutumes des habitants.	Présentation des habitants, de leurs métiers et coutumes - gouvernement.
	Mécène et Virgile - Apulée et son âne.
Découverte des rues - maison où l'on dissèque des têtes de princes.	Maison des fous : typologie des folies, philosophes, anatomie d'une tête.
Retour dans la rue avec arrivée de Licinius, commentaires des stoïques.	Annonce d'une attaque de Licinius avec Goths et Vandales, réaction du gouvernement.
Arrivée sur une place avec des scientifiques modernes. Chute d'Érasme.	Sur une place : Théologiens scolastiques, chute d'Érasme, philosophes, philosophes athées.
Plaisanterie de Lucien.	Près d'un étang : plaisanterie de Lucien.
Cardano et Agrippa. Diogène et son miroir. Archimède. Pythagore.	Dans les rues : Diogène et son miroir, Archimède, Pythagore, Térence maltraité par Scipion et Lélius.
	Boutiques de barbiers : critiques.
Discours de Démocrite contre la vanité des sciences.	Discours de Démocrite contre la vanité des sciences.
Discours d'Héraclite, lamentation sur l'incapacité pour l'homme d'accéder au savoir.	Discours d'Héraclite, lamentation sur l'incapacité pour l'homme d'accéder au savoir.
Sappho. Hôtels célèbres et leurs cuisines.	Sappho. Hôtels célèbres et leurs cuisines.
Le prêtre fait entrer le narrateur dans le tribunal qui administre la cité. Juges : Aristote, Platon, Xénophon, Tacite.	Palais de Justice - Salle d'audience. Juges : Minos, Éaque et Rhadamante.

Affaires traitées : capitaine espagnol se plaint des comédiens italiens qui se moquent de lui, Mureto et Alciato sur une invention dans l'antiquité, Galien et Bartulo opposent médecine et jurisprudence, Garcilaso est accusé de vol (plagiat), Botero à propos des politiciens romains, les ambassadeurs des Indes Orientales et Occidentales se plaignent des poètes qui vident la terre de ses richesses, Juste Lipse et Cicéron à propos du latin, Jules César Scaliger contre les poètes anciens.	Présentation de Turanius. Scaliger et les poètes anciens - plaidoyer d'Ovide.
Désertion des Sciences, panique, rixe.	Désertion des Sciences, panique, rixe.
Réveil du narrateur qui ne sait plus où s'arrête le songe et où commence la réalité.	Réveil du narrateur et jugement sur les savoirs.

Le lecteur remarquera donc que la deuxième rédaction présente un développement bien plus important ; au-delà des ajouts d'épisodes spécifiques, on constate que le narrateur amplifie les descriptions et ajoute des discours. Il en résulte que la République Littéraire apparaît comme un espace animé et vivant. Il s'agit pour l'auteur de recréer un lieu imaginaire qui donne l'impression d'être habité. Par ailleurs, le Temple d'Apollon devient, dans la seconde rédaction, un simple bâtiment des douanes à l'intérieur de la Ville, et le chemin du narrateur est allongé par des étapes telles que les faubourgs, les coteaux, l'ancre, etc. Il s'agit apparemment de proposer un parcours plus diversifié et plus complet qui donne à voir la totalité de l'organisation sociale de la cité. La deuxième rédaction se dirige donc bien plus un voyage imaginaire qui prend en compte la question du cheminement et de la découverte, là où la première rédaction semble moins s'appuyer sur l'idée de progression et présente plusieurs tableaux successifs. Les mêmes personnages et événements sont globalement présents, mais il y a une sorte de réaménagement et de gradation dans l'agencement de la deuxième rédaction qui la rend non seulement plus ample, mais surtout plus intéressante.

b-Le songe cadre : enjeux et usages

L'usage du *somnium satyricum* permet à l'auteur de tirer parti d'un motif à la fois fictionnel et générique qui autorise un témoignage personnel. En s'interrogeant sur le succès du cadre onirique, Ingrid de Smet distingue trois intérêts majeurs de ce dernier : la flexibilité fantastique, l'autorité morale du guide, et la protection du réalisme irréel²⁸. Pour ce qui est du premier point, il est indéniable que l'usage du motif du songe permet à Saavedra Fajardo de créer des possibilités

²⁸ Smet, *op. cit.*, « The reasons behind the success of the oneiric framework », p. 107-115.

narratives étendues. C'est notamment grâce à ce cadre onirique que le voyage imaginaire est rendu possible, nous consacrerons d'ailleurs une étude particulière à ce sujet un peu plus tard²⁹. La flexibilité fantastique permet surtout au narrateur de partir d'un chronotope ancré dans le présent historique pour l'examiner dans le rêve ; c'est-à-dire que le songe autorise le personnage à traiter sur un plan onirique les questions qui le préoccupaient lors de sa veille :

J'étais occupé à réfléchir sur cette grande multitude de livres dont nous sommes inondés, et sur les accroissements qu'elle prend de jour en jour [...] ; l'esprit tout rempli de ces idées, je me sentis tout-à-coup saisi du sommeil, et en cet état le sens intérieur me retraça dans un songe les images des objets qui m'occupaient auparavant³⁰.

Ici, c'est la grande diversité et la prolifération des livres qui lancent le songe et annoncent les enjeux du texte³¹. Ce lien entre la fiction et une situation d'énonciation plus ou moins imaginaire énoncée dans le début du texte, à savoir une réflexion générale sur la multiplication des ouvrages dans un présent indéterminé, permet au narrateur d'infliger un châtement imaginaire à ses adversaires, et c'est la raison pour laquelle le motif du tribunal est si présent dans le *somnium satyricum*³². Si la première rédaction permet de faire état de controverses très contextuelles, notamment sur le droit³³, la deuxième rédaction est toute différente. En effet, le seul procès auquel assiste le narrateur est celui pendant lequel les poètes antiques se plaignent d'avoir été insultés par Jules César Scaliger : la parodie du style cicéronien dans la bouche d'Ovide permet de ridiculiser la rhétorique humaniste tout en écorchant l'image des grands poètes antiques. L'usage du cadre onirique implique par ailleurs la présence d'un personnage qui escorte le narrateur et lui offre une vision éclairée de la cité. Les deux rédactions s'accordent sur la présentation élogieuse qui est faite du guide : le prêtre d'Apollon et Varron correspondent tout à fait au type du vieux sage.

De nombreux prêtres anciens recevaient ces offrandes, ils n'admettaient, après un examen approfondi, que les livres dont l'invention et l'art étaient originaux, qui étaient parfaitement achevés, et qui avaient de véritables

²⁹ Voir infra I.4.

³⁰ p. 2. « Habiendo discurrido entre mí del número grande de los libros, y de lo que va creciendo [...] me venció el sueño, y luego el sentido interior corrió el velo a las imágenes de aquellas cosas en que despierto discurría. », p. 195.

³¹ Voir Juan Luis Vives (*Sueno al margen del « Sueno de Escipion » Ciceroniano*) qui annonce qu'il s'endort en pensant à la manière de préparer son cours et finit par s'entretenir avec Cicéron à ce sujet.

³² Voir Juste Lipse qui règle ses comptes avec les critiques dans son *Somnium*.

³³ Édition de Jorge García López, sous-partie « El humanismo jurídico », p. 44-55.

parents. Quant aux autres, ils les jetaient en de profonde et obscures abîmes. Je me rapprochai d'un prêtre [...]³⁴.

[...] je vis venir à moi un ancien qui s'acheminait vers la Ville. Je le joignis, et dans la conversation j'appris de lui qu'il se nommait Marc Varron. Ce nom ne m'était pas nouveau. Je connaissais depuis longtemps le savoir et l'érudition profonde du personnage en toutes sortes de matières, sacrées et profanes, par ce que j'en avais lu dans Cicéron et dans d'autres auteurs³⁵.

Il s'agit de présenter une figure d'autorité et une caution morale qui justifiera les jugements portés lors du voyage. Mais la deuxième rédaction nous semble bien plus fine dans la mesure où elle fait appel à Varron, un des pères de la satire ménippée³⁶. Le lecteur appréciera le clin d'œil, et ne pourra que saluer la complicité attendue entre le narrateur-auteur et son maître spirituel. La présence de Varron permet non seulement d'inscrire le texte dans le genre de la satire par un rappel de l'histoire littéraire, mais il autorise surtout à délivrer une parole critique. Par l'intermédiaire de ce guide, le narrateur-auteur peut porter des jugements mordants sans être inquiété. Qui irait reprocher à Varron d'être satirique ? Le cadre onirique laisse donc le champ libre à la charge critique adressée aux adversaires du narrateur-auteur et favorise la flexibilité de la fiction.

c-Dialogue satirique : une esthétique plaisante

Nous l'avons vu, le voyage en songe est l'occasion de rencontrer de nombreux personnages, de les faire interagir, mais il permet surtout de les faire parler. Le dialogue est un élément majeur de la *République Littéraire* ; il prend racine dans les écrits satiriques de Lucien de Samosate et est réutilisé par Trajano Boccalini. L'écriture de Saavedra Fajardo trahit ces influences de diverses manières. De l'œuvre de Boccalini, qui est la plus proche temporellement de Saavedra Fajardo, on retrouve l'usage du dialogue rapporté. En effet, dans les *Ragguagli di Parnasso* (1612), l'auteur italien présente les dialogues satiriques de lettrés et politiciens venus sur le Parnasse pour rencontrer

³⁴ Notre traduction, nous abrégons désormais en N.T. « Recibían esta ofrenda muchos sacerdotes ancianos, los cuales con riguroso examen solamente admitían los libros que con propia invención y arte estaban perfectamente acabados y que tenían verdaderos padres, y a los demás arrojaban en unas simas profundas y obscuras. Acerquemé a un sacerdote [...] », p. 125.

³⁵ p. 2. « [...] ofreciéndose delante de mí un hombre anciano que se encaminaba a ella, le alcancé, y trabando con él conversación, supe que se llamaba Marco Varrón, de cuyos estudios y erudición en todas materias, profanas y sagradas, tenía yo muchas noticias por testimonio de Cicerón y otros. », p. 195.

³⁶ Ici, nous décidons de nous fier à la version de García López qui harmonise en faisant de Varron l'unique guide. Mais dans la version sur laquelle s'appuie Grasset, un autre guide apparaît parfois sans que l'on sache s'il s'agit d'une erreur : il s'agit de Polydore Virgile. Cet auteur, qui écrit un *De rerum inventoribus* VIII en 1499, ouvrage préfigurant le contre-encyclopédisme de Corneille Agrippa (voir I.3.), peut également se justifier comme guide : il est sûrement un modèle sous-jacent de Saavedra Fajardo.

les Muses et Apollon. Si l'on met de côté le fond, qui est en partie une attaque violente contre la politique de la Couronne d'Espagne, on peut cependant relever quelques traits communs sur la forme. D'une part, il s'agit là de dialogues rapportés, forme que l'on retrouvera la plupart du temps chez Saavedra Fajardo. D'autre part, certains motifs sont repris par notre diplomate espagnol. Prenons l'exemple de Thomas More et d'Apollon chez Boccacalini :

Thomas Morus Anglois, qui fut honoré par Apollon le premier jour qu'il fust receu à Parnasse, du tiltre de tres-çavant, & tres-homme-homme de bien, vit en ceste Cour extrêmement affligé, à cause des heresies qui ont cours en son pays, & ailleurs, se plaignant de ce que ceux qui les ont semees, ont estouffé la vraye piété Chrestienne, & ont mis en une horrible confusion les choses sacrées et profanes. Il a un si grand zele pour l'Eglise de Dieu, qu'à mesure qu'il voit croistre les dissensions en matiere de Religion, son affliction augmente aussi ; de sorte qu'il pleure continuellement le malheur de son pays, & la malice des meschans qui le seduisent³⁷.

Cette description larmoyante et comique du personnage est reprise chez Saavedra Fajardo, mais More est remplacé par Héraclite :

À cette bouffonnerie, nous éclatâmes de rire Varron et moi ; et Héraclite qui était près de nous, les yeux baissés et noyés de larmes, élevant la tête et la voix, et dissipant, par le feu de la colère, ces vapeurs continuelles, nous apostropha en ces termes : « Il faut avoir absolument perdu l'esprit, pour pouvoir rire ici [...] »³⁸.

Si le nom et le sujet changent, on retrouve toutefois les mêmes traits et le même motif d'un personnage plaintif qui semble hors de propos. Il s'agit de rendre par le dialogue un comique issu du contraste entre le ton plaisant, voire ludique, des autres répliques, et la gravité larmoyante du personnage. Le lecteur ne peut qu'être du côté des rieurs, et pas du triste ridicule. On retrouvera par ailleurs chez Boccacalini un tribunal qui juge les hommes de pouvoirs, ce qui rappelle évidemment la fin de la *República Literaria*. Toutefois, il nous faut rappeler que notre auteur italien est tributaire du style de Lucien, duquel Saavedra Fajardo s'inspire également dans la forme des dialogues. Dans sa préface aux œuvres complètes de Lucien de Samosate, Émile Chambry résume ainsi l'écriture du satiriste grec :

³⁷ Trajano Boccacalini, *Ragguagli di Parnasso*, éd. et trad. française, Paris, Jacques Villery, 1626, p. 55.

³⁸ p. 126. « A este chiste, Marco Varrón y yo levantamos la risa, y Heráclito, que estaba a un lado, los ojos en tierra, vertiendo lágrimas, alzó con la voz la frente, y, desecando con el calor de la ira aquellas continuas nubes, dijo : « No es posible que pueda reírse en esta República si no es quien por falta de entendimiento [...] », p. 270.

Plaisant ou sérieux, son style est émaillé de traits d'esprit, de mots piquants, de saillies imprévues. Sa grande érudition lui fournit en outre une masse d'allusions malignes, de citations plaisantes, de comparaisons empruntées à la mythologie ou à la vie familière³⁹.

Cette description du style de Lucien pourrait très bien définir l'écriture de Saavedra Fajardo. En effet, on retrouve dans la *República Literaria* un intérêt pour les jeux avec le lecteur qui passent notamment par le dialogue, ou plus précisément par la conversation permanente qui lie le narrateur, Varron et le lecteur. Aux questions du premier, le deuxième répond avec clarté, mais non sans humour. On pensera par exemple au moment où le narrateur interroge son guide à propos des barbiers⁴⁰. On relèvera aussi le jeu de mot du personnage de Fernand de Herrera qui exploite le nom de Lope de Vega pour le transformer en une « riche plaine du Parnasse⁴¹ ». Les bons mots et les plaisanteries ne sont cependant pas toujours gratuits, ils font appel à la culture du lecteur dans la majorité des cas et tiennent plus du clin d'œil érudit. À ce titre, on pensera à la plaisanterie de Lucien sur la mort du cygne qui se révèle être un âne, ou bien à la phobie ridicule de Pythagore :

J'écoutais ce discours avec un grand plaisir, lorsqu'un malin jeta au milieu du cercle quelques fèves. Aussitôt Pythagore s'enveloppant la tête de son manteau, se précipita dans la boutique, sans que nous puissions deviner la cause de sa mauvaise humeur et de sa fuite subite⁴².

Saavedra Fajardo ici joue d'un comique de situation qui s'appuie sur des épigrammes de Diogène Laërce, lesquels signalent que Pythagore aurait été tué car il refusait de traverser un champ de fèves pour échapper à ses ennemis. Cet épisode, qui fait appel aux connaissances du lecteur, est repris et tourné en dérision pour n'être plus qu'une plaisanterie. Ce passage sort du cadre du dialogue à proprement parler, mais il résume la manière dont procède Saavedra Fajardo : un détail historique est repris et amplifié jusqu'à devenir un trait caractéristique d'un personnage et l'objet d'un bon mot ou d'une plaisanterie qui crée une complicité, une conversation avec le lecteur. Dans la mesure où la *República Literaria* est un texte hybride, elle s'inspire de formes d'écritures issues d'autres genres. Le dialogue permet de rendre vivante et naturelle la déambulation du narrateur dans la cité. Signe d'un grand dialogisme et d'un goût pour la confrontation verbale, les « disputes » sont

³⁹ Lucien de Samosate, *Œuvres complètes*, éd. et trad. de Émile Chambry, T.1, Paris, Garnier Frères, 1933, p. 17.

⁴⁰ « Il rit beaucoup de ma méprise, et me répondit ainsi : « Ce ne sont point des barbiers que vous voyez ; ce sont des critiques [...] », p. 99. « Riyóse mucho, y respondiome : « No son barberos, sino criticos [...] », p. 258.

⁴¹ p. 42. « Lope de Vega es una ilustra vega de Parnaso », p. 221. François Grasset signale dans sa traduction que « vega » signifie « plaine » en Espagnol.

⁴² p. 98. « Oía con gusto este discurso, pero un malicioso arrojó en el corro unas habas, y, corrido Pitágoras, cubriendo con el palio la cabeza, se retiró dentro de la tienda, dejándonos dudosos de aquel resentimiento [...] », p. 257.

nombreuses dans la ville. Il s'agit de donner vie aux personnages par la parole, qu'elle soit directe ou non, et de mimer la conversation par des jeux d'allusions plaisants, des questions, des remarques ; Saavedra au même titre que Gracián et Quevedo, est un maître en la matière.

De la satire ménippée, Saavedra Fajardo conservera à la fois la forme du *somnium satyricum* et le style naturel et vif du dialogue. Le songe devient la condition d'existence d'une parole supposée libérée, et laisse place au dialogue satirique comme forme privilégiée d'expression. La République Littéraire présentée est une cité de la parole, de l'échange vif entre des personnages qui se divertissent en ridiculisant leurs adversaires. La forme même de la fiction longue, structurée par l'accompagnement du guide et les réflexions du narrateur-auteur, maintient l'écriture dans la forme de la conversation.

1.2. Le Parnasse poétique : un tribunal littéraire

Ridiculiser ses adversaires, voilà tout un programme auquel souscrit Saavedra Fajardo, en suivant les pas des habitants du songe. Mais au-delà des dialogues entre personnages, la *República Literaria* exploite une forme particulière de la littérature. La critique a mis en évidence l'influence du parnasse poétique dans l'œuvre de Saavedra⁴³. Nous avons déjà évoqué le texte de Boccalini, mais c'est une autre dimension que nous allons développer désormais. Il nous faut donc rappeler les modèles que convoque le texte, mais aussi examiner l'usage particulier qu'en fait l'auteur.

a-Modèles italiens et espagnols

Outre le modèle des *Ragguagli di Parnasso* de Boccalini, qui reste fidèle à l'acception du Parnasse comme résidence des Muses et d'Apollon, c'est à un autre Italien, Cesare Caporali, auteur d'un *Viaggio di Parnasso* (1582) que l'on doit le genre du voyage comique au Parnasse comme lieu d'examen des bons et des mauvais poètes. Cervantes, dans son *Viaje del Parnasso* (1614) reprend le modèle de Caporali et développe une critique plus spécifique aux poètes espagnols. Dans notre cas, la *República Literaria* masque un peu le modèle puisqu'elle n'évoque pas de Parnasse à proprement parler : la première rédaction mentionne bien le temple d'Apollon comme lieu de jugement des

⁴³ Voir Jorge García López, *op. cit.*

auteurs, mais la deuxième rédaction efface toute référence directe en remplaçant le Parnasse et ses dieux, le temple et ses prêtres, par une douane et ses censeurs. Saavedra cache donc en quelque sorte son modèle dans la deuxième version, mais il est aisé de comprendre que si le nom change le procédé reste le même, la République Littéraire étant elle-même un lieu presque mythologique pouvant servir de Parnasse à grande échelle. Un autre modèle du parnasse poétique, cette fois compris comme jugement sur des auteurs, est celui des *Anotaciones a la poesía de Garcilaso* de Fernando de Herrera. Le texte, qui est en fait un commentaire d'une œuvre poétique en langue vernaculaire, permet à Herrera de défendre la culture espagnole en faisant des remarques sur le style de Garcilaso. Comment justifier ce modèle des *Anotaciones* comme source littéraire ? Il se trouve que Saavedra Fajardo lui-même revendique l'inspiration. C'est dans l'épisode des douanes qu'apparaît un personnage bien particulier :

En avançant toujours, je trouvai Fernand de Herrera, qui à la lueur d'une fenêtre, vérifiait sur une pierre de touche le titre des différents esprits [...], comme c'était un homme extrêmement versé dans la connaissance des poètes modernes, italiens et espagnols, je voulus savoir de lui quel degré d'estime il accordait à chacun d'eux⁴⁴.

C'est Herrera lui-même qui juge les œuvres poétiques ; la filiation est donc évidente, et le lecteur s'amusera de ce clin d'œil qui relève de l'hommage. Il y a chez Saavedra Fajardo un goût pour l'examen de la littérature qui passe par le jugement des auteurs, et qui n'exclut bien évidemment pas les contemporains.

b-Usage chez Saavedra Fajardo

Si la mention du Parnasse n'est pas clairement présente dans la *República Literaria*, ce dernier n'est cependant pas totalement absent. En effet, on l'a vu, la cité elle-même peut être considérée comme un mont Parnasse. Mais de manière plus précise, deux éléments de la fiction indiquent la survivance du modèle sous des formes différentes. Le premier élément, on l'a vu, est l'épisode des douanes de la seconde rédaction. Ici, il s'agit d'une variation du motif du tribunal :

On remettait ces envois à divers censeurs anciens, dont chacun était chargé d'examiner les livres de sa profession. Ils en faisaient l'examen le plus rigoureux, et ne laissaient entrer pour le service de la République,

⁴⁴ p. 34. « Más adelante, a la luz de una ventana, Hernando de Herrera, con gran atención, cotejaba los quilates de unos ingenios con otros en una piedra de parangón [...] Con todo eso, quise saber dél (como de quien era tan versado en los poetas toscanos y españoles de nuestros siglos) en la estimación que los tenía [...] », p. 216.

que les livres où ils trouvaient du neuf dans l'invention, de la connexion et du fini dans l'exécution ; ceux, en un mot, qu'ils jugeaient propres à éclairer le genre humain⁴⁵.

Les différentes disciplines font l'objet d'un tri sévère. Plus loin dans le récit, comme nous l'avons signalé, c'est Herrera qui s'occupe spécifiquement du jugement des livres de poésie. Le procédé de la liste, utilisé non sans excès dans l'œuvre, conduit à établir un catalogue des poètes : anciens et modernes, espagnols ou étrangers. Il faut noter qu'à ce titre, en faisant parler Herrera, Saavedra semble défendre la culture littéraire espagnole⁴⁶. Le second élément qui attire notre attention est la description des coteaux et de la fontaine de Pégase, épisode qui suit la sortie de l'ancre. Un catalogue des poètes anciens est établi, et les auteurs sont classés en fonction de leur genre : lyrique, épique, satirique, etc. Plus que le catalogue, il faut ici noter comment s'opère le jugement littéraire chez Saavedra Fajardo. C'est par la description que l'auteur juge le style des anciens :

Homère, Virgile, le Tasse et Camoens, le front couronné de laurier, goûtaient un doux repos, et par les sons brillants de leurs trompettes d'or, inspiraient l'héroïsme. Lucain s'efforçait de les imiter, en embouchant une trompette d'airain. À son visage allumé, à ses joues boursoufflées, on voyait les efforts qu'il faisait pour en tirer des sons aigres⁴⁷.

La description des personnages, notamment par la mention d'instruments, permet ici de tisser une allégorie de l'écriture par assimilation avec la musique – et avec la danse un peu plus tard. Ce procédé, qui permet de donner à la fois une image représentative de l'auteur ciblé, et un jugement sur son style, est déjà utilisé plus tôt pour présenter les historiens⁴⁸. C'est donc un parnasse illustré par l'allégorie qu'offre Saavedra Fajardo, délaissant les jugements clairs pour une forme plus subtile, plus ludique, et finalement plus littéraire.

⁴⁵ p. 28. « Recibían estas cargas diversos censores ancianos, cada uno destinado para los libros de su profesión, los cuales, con riguroso examen, reconocían y solamente dejaban pasar para servicio de aquella República a los libros que con propia invención y arte eran perfectamente acabados y podían dar luz al entendimiento, y ser de beneficio al género humano [...] », p. 212.

⁴⁶ Nous reviendrons sur ce point à d'autres reprises, notamment en II.1.b.

⁴⁷ p. 73. « [...] estaban ociosamente divertidos Homero, Virgilio, el Taso y Camoes, coronados de laurel, incitando con clarines de plata a lo heroico. Lo mismo pretendía Lucano con una trompeta de bronce, encendido el rostro y hinchados los carrillos. », p. 243.

⁴⁸ Ce sont alors les vêtements des auteurs qui deviennent porteurs de sens. Par exemple : « Suétone remarquable par sa grande robe si parfaitement travaillée, que qui voudrait l'embellir la gêterait », p. 50 (« la garnacha de Cayo Suetonio Tranquilo [...] tan perfectamente acabada que quien la quisiese mejorar la gastaría », p. 227) ou « Celui qui se fait remarquer par la magnificence de ses vêtements amples et trainants, est Zurita », p. 53 (« El otro, de largas y tendidas vestiduras, es Zurita », p. 228). Dans tous les cas, ils s'agit là d'une forme de fictionnalisation du fonds intellectuel, un procédé que nous étudierons plus en détail dans notre examen de l'écriture utopique en I.4.

Le genre du parnasse poétique vient enrichir la satire ménippée dans la mesure où il constitue une variation du motif du tribunal du *somnium satyricum*. Il s'agit de présenter la République Littéraire comme un espace où le narrateur-auteur peut accéder à une connaissance des écrivains motivée par des figures d'autorité. Apollon et les Muses ont disparu, remplacés par les Censeurs et Fernando de Herrera. L'écriture du parnasse poétique vient alors s'inscrire dans une perspective plus large d'examen des arts et des sciences.

1.3. Le contre-encyclopédisme de Corneille Agrippa

Le titre de la première édition, *Juicio de artes y ciencias*, tout comme le sous-titre de la traduction de François Grasset⁴⁹, *Description allégorique et critique des sciences et des arts*, mérite d'être précisé. En effet, loin de se cantonner aux arts tels que nous les entendons aujourd'hui (ils sont d'ailleurs absents de la première rédaction), le texte examine les arts dans leur sens humaniste. Depuis le Moyen-Âge, l'enseignement secondaire des Universités comprend deux cycles : le *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musique). Ces sept disciplines sont nommées « arts libéraux ». Ils diffèrent des arts mécaniques (artisanat) et de l'art tel que nous le concevons aujourd'hui. Le texte de Saavedra Fajardo est donc ambitieux puisqu'il entend examiner les multiples arts humanistes, mais aussi les sciences. Le rapprochement avec le *De incertitudine et vanitate scientiarum* de Corneille Agrippa (1531), mis en lumière par Marguerite Ruth Lundelius⁵⁰ et Nicolas Correard⁵¹, est alors évident. Il nous faut donc voir ce que Saavedra Fajardo doit à l'écriture du contre-encyclopédisme et à l'éloge paradoxal.

a-Contre-encyclopédisme : une critique des savoirs

Corneille Agrippa, dans sa déclamation, établit une liste des disciplines qu'il soumet à un examen rigoureux. Partant de l'origine de chaque savoir, il en retrace l'histoire et évalue les différentes controverses qui y sont associées. De l'influence de cet auteur il nous faut donc retenir une chose essentielle : le contre-encyclopédisme. Ce genre littéraire se développe dans la veine serio-comique contre la volonté humaniste d'un savoir encyclopédique. Il reprend les codes de

⁴⁹ Notons que François Grasset refuse de choisir entre les titres des versions de 1655 et 1670 : il utilise les deux.

⁵⁰ Ruth Lundelius, *op. cit.*

⁵¹ Correard, *op. cit.*, p. 205-222.

l'encyclopédie (table des matières ambitieuse, prétention à l'exhaustivité, citation des sources, etc.) pour établir une critique précise des sciences. Nicolas Correard le définit en ces termes :

On pourrait enfin discuter la nature de ce que nous appelons ici contre-encyclopédisme. Le terme ne nous paraît pas usurpé, car l'*encyclopaedia* désigne simplement à la Renaissance la disposition en cercle des disciplines, souvent à des fins de classification plutôt qu'à des fins d'exposition détaillée des contenus savants : contrairement à ce qu'un lecteur moderne pourrait supposer, il ne préjuge ni d'une vaste extension quantitative, ni d'une vision positive du savoir. Il s'agit ici d'un imaginaire renversé de la collection des savoirs, qui joue de manière ironique sur les métaphores constituant, en contexte pré-moderne, les labels les plus courants de l'encyclopédisme (« *circulum* », « *cadena* », « *speculum* », « *theatrum* », « *anatomia* », « *sylva* ») : il est question de « cercles » où l'on tourne en rond pour rien ; de « chaînes » qui asservissent l'âme ; de « miroirs » qui renvoient aux lecteurs l'image de leur vanité ; de « théâtres » où les savants jouent la farce ; d'« anatomies » où l'on donne en spectacle les *disjecta membra* de la science ; de « forêts » où les curieux se perdent sur les traces de la vérité – ce qui n'est pas sans éclairer la métaphore des « chasseurs » des sciences chez Corneille Agrippa⁵².

Il apparaît que la *República Literaria* tire du *De Incertudine* une liste de thèmes et de *topoi* qui l'inscrivent dans cette forme contre-encyclopédique. Si l'on se base sur la table des matières de l'œuvre de Corneille Agrippa, sur les cent trois entrées plus de la moitié se trouvent être traitées de manière plus ou moins directe dans le *somnium* de Saavedra Fajardo⁵³. Si les thèmes traités par Agrippa sont abordés de manière diffuse dans toute l'œuvre, c'est avant tout dans la déclamation de Démocrite et d'Héraclite que se retrouve l'examen en liste des disciplines et que ce concentre donc la forme contre-encyclopédique. Comme chez Agrippa, dans chaque discipline examinée, la présentation chronologique prévaut. Au-delà de la forme, on constate que nombreux sont les éléments repris par Saavedra Fajardo. Prenons l'exemple de l'Histoire : trois séries d'arguments se succèdent chez nos deux auteurs. Le premier est celui des dangers de l'Histoire qui incite les hommes à faire le mal pour accéder à la renommée.

Combien que le plus souvent il en advient autrement : car plusieurs y a qui aiment mieux avoir grande renommée que bonne, ainsi que dit T. Live de Manlius Capitolinus, et la plupart ne pouvant se faire connaître par actes vertueux, tâchent d'être renommés en commettant quelque indigne méchanceté, et par ce moyen en laissent mémoire d'eux ès histoires⁵⁴.

⁵² Correard, *op.cit.*, p. 216-217.

⁵³ Voir la table des chapitres du *De Incertudine et vanitate omnium scientiarum et artium* en annexes (p. 185).

⁵⁴ Corneille Agrippa, *Déclamation sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, trad. et éd. Jean Durand, Genève, 1582, p. 17.

Or, dans ce désir général qui transporte tout le monde, d’immortaliser son nom, comme on est naturellement plus porté au vice qu’à la vertu, il ne manque pas d’Érostrates prêts à se précipiter dans quelque indigne forfait, pour obliger les historiens à parler d’eux [...]»⁵⁵.

On remarque ici que la ressemblance est frappante. Le discours se poursuit sur les infidélités des historiens qui embellissent leurs écrits, et qui fabulent inévitablement par intérêt ou idéologie. Les notions d’esthétisme et de témoignage sont simultanément interrogées par nos deux auteurs. Le passage qui attire notre attention concerne le dernier argument exposé, celui des dangers du relativisme qui transforme des personnages criminels selon la morale en héros dignes d’admiration. À cette occasion, Corneille Agrippa établit une liste :

Car ceux qui magnifient et ornent de tant de louanges Hercules, Achilles, Hector, Thésée, Épaminondas, Lysander, Themistocles, et puis Xerxes, Cyrus, Daire, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, Scipion, Pompée, et César, que font ils autre chose que publier les ruines, ravages, et pilleries de ces grands, fameux, et terribles brigands de tout le monde ?⁵⁶

Comparons maintenant la version de Saavedra Fajardo :

Ce sont des flatteries pareilles qui ont rendu célèbres les noms d’Hercule, Achille, Hector, Thésée, Epaminondas, Lysandre, Thémistocles, Xerxès, Darius, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, Scipion, Pompée, et César, tous fameux brigands et tyrans de l’univers⁵⁷.

Il n’est plus question d’inspiration ici, mais d’une véritable reprise du discours d’Agrippa. On sait que le texte circulait en Europe, sa reprise presque identique dans la *República Literaria* témoigne de sa réception en Espagne. Il est étrange que Saavedra ne mentionne pas Corneille Agrippa dans son texte, excepté lorsqu’il évoque les mages⁵⁸. Nous nous limitons à cet exemple, mais ils sont encore nombreux dans le discours de Démocrite, et plus généralement dans l’œuvre. Il s’agit pour Corneille Agrippa, et donc Saavedra Fajardo, de reprendre la forme de l’encyclopédie pour tourner en dérision les savoirs et montrer les limites de la connaissance humaine. Dans le cas de l’idéal de

⁵⁵ p. 109. « [...] siendo en la naturaleza humana mayor la inclinación al vicio que a l virtud, hay muchos que, como Erostrato, emprenden alguna insigne maldad, para que dellos se acuerden los historiadores [...] », p. 263.

⁵⁶ Corneille Agrippa, *op.cit.*, p. 46-47.

⁵⁷ p. 112. « Tal especie de lisonjas dio fama a Hércules, Aquiles, Héctor, Teseo, Epaminundas, Lisandro, Temístocles, Jerjes, Darío, Alejandro, Pirro, Aníbal, Escipión, Pompeyo y César, famosos ladrones y tiranos del mundo. », p. 264.

⁵⁸ Cette absence de mention est peut-être liée à la mise à l’Index de la déclamation d’Agrippa. Nous renvoyons en III.2. pour plus d’informations sur les raisons possibles de cette auto-censure.

la République des Lettres, ce contre-encyclopédisme est encore plus fort dans la mesure où il met à mal le fondement même de l'idéal humanisme. Paradoxalement, cette mise en scène des limites de l'accès au savoir se fait par une démonstration extrêmement érudite, le procédé de la liste étant courant. On retrouvera cette esthétique contre-encyclopédique de l'accumulation chez Montaigne, qui réutilise les listes érudites de Corneille Agrippa⁵⁹. La liste des théories et controverses dans chaque discipline sert chez nos auteurs à démontrer l'impossibilité même de l'accès à un savoir unique et véritable.

b-Éloge paradoxal de l'ignorance

Face au constat d'un savoir impossible se développe toute une argumentation en faveur de l'ignorance. C'est ici que l'on retrouve une forme bien connue des humanistes : l'éloge paradoxal. Le modèle de l'*Éloge de la Folie* d'Érasme est un des points de repère qui peut nous guider dans cette étude : dans son œuvre, l'auteur hollandais donne la parole à une allégorie de la Folie qui vante les mérites de la déraison chez les hommes. Issue de la *declamatio* antique, exercice rhétorique par excellence, cette forme de l'éloge paradoxal est particulièrement féconde sur le plan littéraire. Pour Jean-Claude Margolin, elle permet de jouer avec le lecteur :

[...] l'humaniste chrétien est mieux que personne disposé à se servir du paradoxe comme moyen de communication, tout en sachant qu'il peut étonner, voire scandaliser, les gens simples, ou plutôt simplistes, mais charmer et instruire les auditeurs ou les lecteurs dont l'intelligence fait d'eux ses complices, en toute discrétion⁶⁰.

Ce jeu avec le lecteur passe par la célébration de ce qui devrait être un défaut selon la *doxa*. Chez Saavedra Fajardo, la critique des savoirs entraîne un éloge paradoxal de l'ignorance à plusieurs reprises. Nous décelons en effet un double mouvement qui conduit à cette conclusion. D'une part, le narrateur insiste sur les effets négatifs de l'étude et de la recherche du savoir. L'épisode de la maison des fous est en ce sens emblématique puisqu'il propose des exemples des effets négatifs de la recherche de la connaissance. Le cas des philosophes est particulièrement frappant :

⁵⁹ Michel de Montaigne, *Essais*, Livre II, Chapitre 12 : « Apologie de Raymond Sebond », éd. Pierre Michel et Albert Thibaudet, Paris, Gallimard, 1987.

⁶⁰ Érasme, *Eloge de la Folie et autres écrits*, éd. Jean-Claude Margolin, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2010, p. 18.

Dans une salle, je vis un grand nombre de philosophes, tout défaits et dans un état à faire pitié. C'était l'effet de leurs études continuelles et de leurs veilles immodérées⁶¹.

Le tableau dressé est particulièrement satirique, et nous traiterons plus tard de la question de l'exagération comique des descriptions. Il nous faut pour le moment retenir que l'homme studieux est un homme malheureux, constat qui vient heurter de plein fouet l'idéal du lettré humaniste. S'il est signifié à plusieurs reprises dans le texte que l'homme serait plus heureux ignorant, un passage particulier est à signaler. En effet, le discours d'Héraclite permet à l'auteur d'intégrer un éloge des animaux qui n'est pas sans rappeler ceux de Corneille Agrippa⁶² ou de Montaigne⁶³ :

Ce qu'il y a de plus humiliant, c'est que pour acquérir ce peu de connaissances que nous possédons, il a fallu nous mettre à l'école des animaux, envers qui la nature me paraît plus libérale et plus bienfaitrice. Ce sont eux qui nous ont appris la plupart des Sciences et des Arts. Nous tenons la politique des abeilles ; et l'économie des fourmis⁶⁴.

Cet éloge se poursuit lorsqu'arrive Esope, accompagné des animaux de ses fables :

Il en était là, lorsque nous fûmes obligés de nous retirer sous un portique, pour laisser passer un troupeau d'animaux de diverses espèces, lions, tigres, loups, renards et autres, même de ces animaux imparfaits qui naissent de la pourriture de la terre. Ils se laissaient paisiblement conduire par un homme d'une laideur et d'une difformité monstrueuse [...] « Suivez cet esclave, qui se nomme Esope, et vous verrez qu'en faisant parler les animaux qu'il mène à sa suite, il enseigne, par leur moyen, à cette République, la vraie Philosophie morale et la politique, dont ils sont en effet les maîtres les plus sûrs et les plus exacts que nous ayons »⁶⁵.

L'intérêt de tels passages est de présenter l'homme comme un être misérable d'une part, et d'autre part de faire l'éloge d'animaux, c'est-à-dire d'êtres qui ne sont pas raisonnables par nature, mais qui sont ici paradoxalement présentés comme supérieurs à l'être humain. Le peu de savoirs certains que

⁶¹ p. 86. « En una sala vi un gran número de filósofos desvalidos y maltratados : tales eran las aprehensiones disformes en que los había puesto el continuo estudio [...] », p. 250.

⁶² Voir les entrées en annexes (p. 185). Il faut noter la présence d'un l'éloge de l'âne, animal négatif par excellence qui devient chez Corneille Agrippa le modèle du bon chrétien.

⁶³ Montaigne, *op. cit.*

⁶⁴ p. 127. « Y lo peor es que para ella fue menester que tuviésemos por maestros a los animales, con los cuales anduvo más cortés y franca la Naturaleza. Ellos nos enseñaron gran parte de las artes y ciencias. De las abejas aprendimos la política ; de las hormigas la económica [...] », p. 271.

⁶⁵ p. 129. « Cuando decía esto nos obligó a retirarnos a un zaguán el tropel de diversos animales, leones, tigres, lobos, raposos y otros, aún de los imperfectos nacidos de la putreficación de la tierra, los cuales iban siguiendo a un hombre notablemente monstruoso y feo [...] : « Seguid a este esclavo llamado Isopo y veréis que, induciendo a hablar a aquellos animales, enseña por medio de ellos a esta república la verdadera filosofía moral y política, siendo los maestros más seguros y verdaderos que tiene. », p. 272.

l'homme possède est le fruit de l'enseignement des bêtes, sur lesquelles nous devons prendre exemple. Nous traiterons plus tard des enjeux philosophiques de ce scepticisme, l'important étant ici de comprendre comment il se présente dans le texte. En résumé, face aux présentations négatives des figures intellectuelles, et du travail de recherche, s'établit un éloge des animaux, représentants topiques de l'ignorance.

L'influence de la *Déclamation* de Corneille Agrippa trahit les lectures de Saavedra Fajardo. En réutilisant les procédés de l'écriture contre-encyclopédique, ce dernier se place comme disciple de Corneille Agrippa et de Montaigne. La *República Literaria* répond aux attentes encyclopédiques des humanistes dans la mesure où elle compile les savoirs, mais elle les déçoit et les tourne en dérision dans le même temps en exposant leur vanité. Les procédés d'accumulation minent la possibilité même d'accéder à une certitude, et l'éloge paradoxal renverse l'idéal du lettré humaniste. Si Saavedra Fajardo suit les pas de Corneille Agrippa, il va cependant plus loin en dépassant la forme de la *Déclamation* pour privilégier le recours à la fiction.

1.4. Voyage imaginaire et écriture de l'utopie

Lorsque l'on explore les différentes influences de la *República Literaria*, la tentation est grande d'assimiler Saavedra Fajardo à un simple auteur de culture néo-gréco-latine passionné des modèles antiques et des formes conventionnelles d'écriture satirique. Or, il apparaît qu'il y a dans notre texte un dépassement des formes antiques et humanistes – que Saavedra Fajardo maîtrise parfaitement – qui se produit grâce à un enrichissement par l'usage de la fiction. La flexibilité de la satire ménippée permet en effet de recourir à une forme narrative et fictionnelle, celle du voyage imaginaire, qui témoigne d'une tension vers l'écriture de l'utopie. Ce genre, issu de l'*Utopia* de Thomas More, désigne un voyage imaginaire dans un lieu qui peut être idéal (*eu-topia*), ou bien impossible (*ou-topia*), et la description du fonctionnement de sa société. Dans le cas de la *República Literaria*, il s'agira de comprendre comment le songe-cadre autorise une écriture allégorique qui, tout en proposant une description détaillée de l'organisation de la cité, permet également de tirer parti d'un imaginaire des lettrés et savants issu de Corneille Agrippa.

Comme nous l'avons signalé, le recours au songe-cadre dans la satire ménippée permet de développer une dimension fictionnelle à travers la forme du voyage imaginaire. Dans cet autre lieu que l'on imagine idéal, la République des Lettres étant tenue en haute estime par les humanistes européen, Saavedra Fajardo développe une description détaillée du fonctionnement de la cité. Néanmoins, il nous faut signaler que les deux rédactions divergent à ce propos. En effet, comme le montre notre tableau (I.1.a.), la seconde rédaction modifie et développe certains passages de la première. Il apparaît que le texte, dans sa version la plus aboutie, tend à développer clairement l'écriture allégorique de l'utopie. Il nous faut tout d'abord examiner les procédés de modifications et amplification des descriptions. Prenons l'exemple des abords de la ville dans les deux rédactions. Dans la première, le narrateur arrive en forêt devant un temple, avant de repartir en direction de la cité :

Je me trouvai devant un magnifique Temple qui, dans la quiétude d'un bosquet, s'élevait parmi les lauriers. Son architecture était merveilleuse, et sur son frontispice, là où se trouve la frise, était écrit en lettres d'or sur une ardoise noire : *Nemesi et Apollini sacrum* [...]. En sortant du Temple et de ce bosquet, nous découvrîmes au milieu d'une plaine fleurie une cité magnifique, le prêtre me dit que c'était la République Littéraire. Envahi par la joie, je posais les yeux sur elle, car en raison de la variété de ses édifices, de la beauté du lieu et de la sérénité du ciel, elle symbolisait le Paradis⁶⁶.

La présentation use clairement, et de manière assez conventionnelle, du *topos* paradisiaque. Dans la seconde rédaction, le narrateur arrive directement devant la cité, et ses abords sont alors décrits plus minutieusement :

Je me trouvai transporté devant une ville superbe, dont l'architecture relevée de chapiteaux d'or et d'argent brunis, offusquait les yeux par son éclat, et touchait aux cieus par son élévation. Frappé de ce que j'en découvrais de loin, je désirais ardemment d'en reconnaître les beautés de plus près et en détail [...]. Le long du chemin, je remarquai que la campagne du voisinage produisait plus d'hellébore que de toute autre espèce d'herbes [...]. Aux approches de la ville j'aperçus les fossés, qui au lieu d'eau étaient remplies d'une liqueur

⁶⁶N.T. « Halleme delante de un hermoso Templo que en la quietud de un bosque levantaba entre laureles, con maravillosa arquitectura, en cuyo frontispicio, por el espacio de friso, estaba escrito con letras de oro sobre una pizarra negra : *Nemesi et Apollini sacrum*. [...] Saliendo del Templo y de aquel bosque, descubrimos en medio de una florida vega una ciudad hermosa, la cual me dijo que era la República Literaria. Apacentaba en ella los ojos con interna alegría, porque en la variedad de sus edificios, belleza de sitio y serenidad de cielo representaba a Paraíso. », p. 124-141.

noire. Les murs étaient fort élevés, et n'avaient pour artillerie que des tuyaux de plumes d'oies et de cygnes, qui vomissaient des boulets de papier⁶⁷.

S'ensuit également une description de l'entrée à proprement parler qui fait la part belle aux descriptions architecturales et aux statues des différentes muses⁶⁸. On remarque donc qu'il y a non seulement modification, puisque le temple disparaît, mais aussi amplification dans la mesure où l'architecture de la ville est décrite plus précisément, de la même manière que ses abords. On remarque ici qu'aux lauriers succèdent les cultures d'hellébore, qui suggèrent non seulement une activité agricole mais aussi son commerce et usage par les lettrés. Les remparts sont détaillés, les fossés remplis d'encre et les canons à boulette de papier, s'ils peuvent faire rire, marquent surtout l'appartenance de cette cité au monde des Lettres. L'allégorie de l'écriture est donc présente jusque dans l'architecture, alors que seule la grandeur était évoquée dans la première rédaction. Nous pouvons également mentionner la description des bas-reliefs des portes, absente dans la première rédaction puisque les faubourgs consacrés aux arts manuels n'existent pas. Une allégorie de la Gloire permet de développer l'invention de l'encre, de l'imprimerie, et des outils qui ont permis la découverte du Nouveau Monde⁶⁹ :

Nérée facilite la navigation par la découverte de la pierre d'aimant. Mars invente la poudre à canon. Vulcain fabrique les arquebuses, ces armes terribles, qui mettent entre les mains des Espagnols la foudre, pour subjuguier cette multitude de barbares, et pour répandre plus promptement les lumières de la Religion parmi eux, abrégier le travail des copistes, en diminuer les méprises et les fautes. Mercure invente les caractères de l'imprimerie, que Vulcain exécute aussitôt avec des morceaux de plomb et d'autre métal doux⁷⁰.

On constate ici que la description architecturale est un moyen de mêler Histoire et mythologie pour expliquer allégoriquement l'invention de l'encre à écrire, puis de l'imprimerie, innovations qui rendent possible l'émergence d'une République des Lettres. Nous pourrions continuer ainsi à propos de plusieurs éléments, mais il suffit de retenir que la seconde rédaction perpétue pour

⁶⁷ p. 1-4. « Alleme a la vista de una ciudad cuyos capiteles de plata y oro bruñido deslumbran la vista y se levantaban a comunicarse con el cielo. Su hermosura encendió en mí un gran deseo de verla [...] Por el camino fui notando que aquellos campos vecinos llevaban más aléboro que que otras yerbas [...] Habiendo llegado a la ciudad, reconocí sus fosos, los cuales estaban llenos de un licor oscuro. Las murallas eran altas, defendidas de cañones de ánsares y cisnes que disparaban balas de papel. », p. 195-196.

⁶⁸ p. 197-198.

⁶⁹ p. 207-211.

⁷⁰ p. 25-26. « [...] facilitando Nereo la navegación con la invención de la piedra imán ; Marte halla la pólvora ; Vulcano fabrica los arcabuces, con que, armados de rayos los españoles, sujeten la multitud de aquellos bárbaros, y para que entre ellos puedan mejor dilatar la religión por medio de los libros, escusado el inmenso trabajo de los escritores, sus errores y ignorancias, inventa Mercurio los caracteres de la emprenta, labrados por Vulcano en puntas de plomo y otros metales blandos [...] », p. 210-211.

presque chaque bâtiment cette *copia* dans l'écriture allégorique tandis que la première reste bien plus concise. De manière plus générale, il apparaît que Saavedra Fajardo ajoute dans sa seconde rédaction des éléments qui introduisent d'autres aspects matériels de la République des Lettres. En effet, si la première rédaction se limite finalement à la présentation de nombreux personnages, la seconde ajoute de nombreux lieux d'activités. La fabrique de papier⁷¹, la douane⁷², les écoles de grammaire⁷³, les universités⁷⁴, les bibliothèques⁷⁵, s'ajoutent aux hôtelleries et cuisines⁷⁶ de la première rédaction. Ce sont donc toutes les activités sociales, économiques, et presque industrielles que nous décrit le narrateur lors de son voyage. L'organisation de cette cité semble alors idéale, d'autant plus qu'elle réussit à agréger dans un même lieu des institutions issues du monde réel prises à des époques et lieux différents. Cette cité idéale prétend donc, en un sens, à l'exhaustivité au sein même de son organisation. La seconde rédaction se distingue dès lors clairement de la première en ce qu'elle propose, par l'expansion des descriptions, un lieu utopique qui est à la fois un idéal non seulement intellectuel mais aussi géographique et urbain⁷⁷. On passe ainsi d'une rapide esquisse à une ample peinture détaillée.

b-Topographie littéraire

Les descriptions permettent d'augmenter l'impression de matérialité de la ville. La seconde rédaction nous fait sortir des vapeurs intangibles du cadre onirique pour nous plonger dans une cité aux activités foisonnantes. Toutefois, l'écriture de l'utopie ne passe pas seulement par les descriptions, elle prend également la forme d'une « topographie littéraire »⁷⁸ allégorique qui joue sur une correspondance entre les espaces géographiques et disciplinaires. Ce procédé permet d'associer aux personnages et aux disciplines des lieux précis au sein de la ville. Prenons l'exemple

⁷¹ p. 196-197.

⁷² p. 212-221.

⁷³ p. 221-223.

⁷⁴ p. 223-224.

⁷⁵ p. 228-230.

⁷⁶ p. 173-174.

⁷⁷ Depuis l'*Utopia* de Thomas More (1516), la description de la ville (Amaurote chez More) ou du pays imaginaire est un topos de la littérature utopisante.

⁷⁸ Nous empruntons l'expression à Jorge García López, dans son introduction, p. 85.

de l'antre et des coteaux. Dans le premier cas, le narrateur découvre une grotte au milieu des bocages :

L'entrée inspirait de l'horreur ; mais la curiosité et le désir de voir ne se rebutent pas aisément ; et d'ailleurs la compagnie de Varron déjà au fait de la carte du pays, achevait de me rassurer. Nous nous y jetâmes donc, et nous avançons en tâtonnant à travers l'obscurité effrayante de ces lieux [...] ⁷⁹

Le narrateur retrouve alors Cardan discourant sur les songes, et en allant plus loin, découvre un laboratoire de chimie⁸⁰ où se trouvent alchimistes, sibylles, magiciens, devins, pyromanciens, etc. La caverne est l'espace géographique allégorique dans lequel se trouvent les sciences occultes, arts sombres et cachés aux yeux des non-initiés. Le procédé est le même à propos des coteaux dans lesquels on trouve les philosophes et poètes :

[...] je me trouvai parmi des coteaux agréables et à pente douce, qui formaient entre eux des vallons champêtres et des solitudes délicieuses, lieux tranquilles, faits pour le recueillement et la méditation. Je n'y vis que quelques petites huttes ça et là, sans autre ameublement ni parure, que ce qu'il en fallait pour se garantir des rigueurs de l'hiver et des chaleurs de l'été⁸¹.

En poursuivant notre route, nous trouvâmes deux coteaux qui avaient la forme d'une mitre brodée de festons de myrte et de laurier, entremêlés de grappes de perles pendantes de leurs feuillages⁸².

Ces descriptions d'une nature simple pour les philosophes et belle pour les poètes cherche à établir une correspondance entre les personnages et l'imaginaire lié à leurs disciplines. La nature est le lieu idéal de réflexion philosophique et de méditation poétique. Les coteaux sont l'espace de la simplicité et du bien vivre, ils s'apparentent en grande partie à un idéal bucolique et aux collines des philosophes antiques d'Athènes. L'autre intérêt du procédé de topographie littéraire est de permettre de marquer une progression à la fois géographique et symbolique. En effet, le narrateur explore d'abord les arts périphériques (faubourgs), avant de s'intéresser aux disciplines plus nobles (dans les rues de la cité), il fait un détour par les coteaux et cavernes (philosophie, sciences occultes,

⁷⁹ p. 64-65. « Horror casaba la entrada, pero al deseo y curiosidad de ver, pocas cosas hacen resistencia, y la compañía de Marco Varrón, ya versado en aquellos lugares, lo facilitaba todo. Por ellas nos arrojamos, pisando las dudosas sombras de aquellos oscuros lugares [...] », p. 237.

^{80 80} On retrouve ce motif du laboratoire dans les *Voyages de Gulliver* (1735) de Jonathan Swift.

⁸¹ p. 55-56. « [...] me vi en unos collados apacibles que dejaban del uno y otro lados valles y soledades amenas, dispuestas todas a la contemplación. Entre ellas se veían unas pocas casas o chozas, no con más riqueza ni aparato que el que bastaba para defensa de los rigores del invierno y del verano. », p. 230.

⁸² p. 72-73. « A un lado se levantaban dos collados en forma de mitra, recama con torzales de lauros y mirtos entre racimos de perlas que dejaban pendiente de los ramos [...] », p. 243.

poésie) puis pénètre à l'intérieur de la ville (questionnement sur les arts et les sciences). Le narrateur découvre donc les disciplines en fonction du rang qu'elles occupent, et l'arrivée dans le centre de la ville est le moment où s'opère la remise en question des savoirs. Si l'on rappelle que ce procédé est totalement absent de la première rédaction, on comprend bien comment l'écriture allégorique de la topographie littéraire permet d'accentuer la dimension utopique de la *República Literaria* : la description des espaces n'a pas seulement un objectif esthétique, elle permet d'entretenir une correspondance permanente entre le réel et le symbolique.

c-Fictionnalisation des stéréotypes : mettre en scène Corneille Agrippa

L'écriture allégorique ne touche pas seulement les espaces, elle affecte également les personnages. En effet, on assiste à une fictionnalisation des stéréotypes de lettrés, c'est-à-dire que les personnages présentés dans la *República Literaria* sont construits à partir de types que l'on retrouve notamment dans la *Déclamation* de Corneille Agrippa, mais qui sont issus d'un imaginaire collectif. Ce procédé de fictionnalisation s'opère en plusieurs étapes. D'abord, il s'agit d'identifier les défauts d'une discipline, il faut ensuite essentialiser la discipline à partir du défaut soulevé et grossi, puis l'appliquer à un personnage. Prenons l'exemple de la *Déclamation* de Corneille Agrippa. Dans sa préface, il prévient les futures attaques en imaginant la riposte choisie par les différents milieux visés :

Au premier rang se présenteront les Grammairiens pouilleux, lesquels par leur étymologie tireront de mon nom Agrippa un podagre, et ainsi m'appelleront ; les forcenés poètes me diffameront par leurs vers ainsi qu'un Momus, ou que le bouc d'Esopé ; les Historiens vendeurs de bourdes me décriront plus profane qu'ils n'ont fait Pausanias ou Hérostrate ; les Harangueurs hautains et bruyants avec un visage terrible, regard furieux et gestes enragés, m'accuseront comme rebelle, et ennemi de la patrie ; les monstrueux professeurs de mémoire me rompront la cervelle avec leurs fantômes et lieux imaginaires ; les contentieux dialecticiens lâcheront sur moi infinis traits d'arguments et syllogismes ; l'obscur et ambigu sophiste par les lacs inexplicables de ses paroles me voudra brider ainsi que d'un frein ; le barbare Lulliste m'écervèlera par ses paroles mal accouplées, et par ses absurdités ; je serai banni du ciel et de la terre par les Mathématiciens athéistes ; les Arithméticiens calculateurs de minutes inciteront contre moi les usuriers, qui me contraindront de payer mes dettes [...] ⁸³.

La liste se poursuit encore longuement et englobe tous les milieux évoqués dans le sommaire de la *Déclamation*. Ce qu'il nous faut retenir, c'est que Corneille Agrippa use des caractéristiques des disciplines pour imaginer un comportement. Évidemment, il s'agit d'être satirique, et le choix de

⁸³ Corneille Agrippa, *op. cit.*, deuxième page de la préface.

traits peu flatteurs, voire totalement grossiers, répond au projet de l'auteur. Dans sa *República Literaria*, Saavedra Fajardo reprend le modèle de l'humaniste allemand à la fois sur le plan de la forme, mais aussi dans le fond. En effet, il tire parti de la préface pour imaginer, au-delà d'une réaction, toute une organisation sociale dans laquelle l'appartenance à une discipline conditionne une activité économique précise. C'est en pénétrant au cœur de la cité que le narrateur peut découvrir la répartition des métiers :

Le reste était relégué dans la classe du peuple, et chacun y exerçait le métier qui avait le plus de rapport à sa profession dans la littérature. Les grammairiens y faisaient celui de vendeurs d'herbes et de fruits [...]. Les critiques y étaient ravaudeurs, fripiers, savetiers. Les rhéteurs, saltimbanques et charlatans [...]. Les historiens y faisaient office de courtiers de mariages [...]. Les poètes y vendaient par les rues de petites cages pour les enfants, des bouquets, des pompons, des gâteaux au miel et au beurre, des hochets et des poupées. Les médecins y servaient de bouchers, fossoyeurs et exécuteurs de la Justice [...], les apothicaires s'y employaient à forger des armes et à fondre des pièces d'artillerie. [...] Les astrologues s'y appliquaient à la navigation et à l'agriculture. Les opticiens y avaient des boutiques, où ils disposaient artistement la lumière pour donner plus de brillant à leurs marchandises. Les logiciens étaient courtiers, usuriers et regrattiers. Les physiiciens, jardiniers. Les juriconsultes trafiquaient en toiles, draps et autres marchandises qui se débitent à l'aune⁸⁴.

La prétention à l'exhaustivité est moindre chez Saavedra Fajardo, mais en liant ainsi discipline et métier dans le cadre de la découverte de l'organisation sociale et économique de la cité, il réussit à fictionnaliser les types, c'est-à-dire à insérer dans la fiction, sous forme de personnages, des critiques qui appartiennent normalement au domaine de la pensée. On passe donc d'un système argumentatif, où les types remplissent une fonction démonstrative et satirique, à un système fictionnel, où ces mêmes types deviennent des éléments du récit qui, tout en restant satiriques, s'enrichissent d'une fonction narrative. Prenons l'exemple particulier des médecins pour comprendre comment s'opère cette transformation :

Car il ne chaut si le médecin par ignorance ou malice, folie ou négligence, à l'aventure ou de propos délibéré baille du poison au lieu d'une médecine, et mette l'homme en danger de la vie : comme ce soit il mérite la mort, et non pas donner lieu à ce que dit Pline, que pleine impunité est octroyée au médecin d'avoir tué un homme. Qui est un honneur qu'on leur fait semblable à celui des bourreaux, à savoir d'être payés pour tuer les hommes, et de prendre eux seuls les salaires des meurtres, au lieu que les autres en sont tirés au supplice, sans

⁸⁴ p. 77-79. « [...] y los demás hacían número de plebe, aplicándose cada uno al oficio que más frisaba con su profesión ; y así los gramáticos eran terceros y fruteros [...]. Los críticos eran remendones, ropavejeros y zapateros de viejo. Los retóricos, saltimbancos, que vendían quintas esencias [...]. Los historiadores, casamenteros [...]. Los poetas vendían por las calles jaulas de grillos, ramilletes de flores, melcochas, mantequillas, chochos y muñecas. Los médicos eran carniceros, enterradores y ejecutores de justicia [...] se aplicaban los boticarios a forjar armas y fundir piezas de artillería [...]. Los astrólogos se aplicaban a la navegación y a la agricultura. Los perspectivivos eran mercadees, que sabían disponer la luz a sus tiendas para hacer más hermosas sus telas. Los lógicos eran corredores, mohatrerros y regatones ; los filosofos, jardineros ; los juristas, lenceros y de otros oficios de vara. », p. 245-246.

qu'il soit loisible à aucun de tuer. Il y a toutefois telle différence, que les bourreaux ne tuent que les criminels condamnés par les Juges, les médecins tuent indifféremment même les innocents sans autre jugement ni condamnation⁸⁵.

Cette critique de la médecine et des médecins chez Corneille Agrippa insiste non seulement sur le caractère repoussant et barbare des praticiens⁸⁶, mais aussi sur les accusations comiques d'assassinat. L'association du médecin et de l'apothicaire, et donc par extension la conjugaison des mauvais diagnostics, opérations sanglantes et traitements douteux, permet d'assimiler la médecine au meurtre. Saavedra Fajardo retient donc l'image d'un médecin bourreau au service de la justice et en fait un fonctionnaire de la République Littéraire. Ainsi, la critique de la médecine issue de Corneille Agrippa permet à notre auteur de peindre une image satirique du médecin tout en proposant un personnage de fiction qui s'insère dans la description générale d'une société imaginaire. Cette fictionnalisation, qui vise à transformer les critiques adressées aux lettrés et savants en personnages, se propage également aux livres. En effet, le passage de la douane reprend les mêmes images pour les appliquer aux documents rejetés par les censeurs. Le narrateur apprend qu'en général « [...] ils en sauvaient au moins le papier, pour servir à la cuisine et à divers autres usages du ménage, en punition de la vaine gloire de leurs auteurs. »⁸⁷. Un usage particulier est trouvé pour certaines disciplines, les sciences occultes et l'astronomie, « on les livrait presque tous aux artificiers, pour en faire des fusées ou autres feux d'artifice. »⁸⁸. Pour en revenir à nos médecins, Saavedra Fajardo réutilise les codes qu'il tire de Corneille Agrippa. En effet, les livres de médecine, forcément dangereux pour la santé, sont destinés « à bourrer les mousquets, et leurs coups n'étaient pas moins meurtriers que ceux des balles de plomb. »⁸⁹. Outre le jeu sur la satire, on constate donc que la *República Literaria* permet une expansion de l'imaginaire. La fiction se nourrit de la pensée et du genre satyrique pour donner corps à des personnages plaisants qui viennent peupler un lieu imaginaire. Toute l'organisation de la République Littéraire se fonde sur une correspondance allégorique entre les disciplines intellectuelles et la réalité socio-économique de l'utopie.

⁸⁵ Corneille Agrippa, *op. cit.*, chapitre 83 « De la médecine opératoire », p. 441-442.

⁸⁶ Dans ce chapitre sur la médecine, Corneille Agrippa assimile les médecins à des scatophiles et développe tout un imaginaire de la saleté et de la puanteur. Le médecin devient donc une figure repoussoir. Cette dimension est occultée chez Saavedra Fajardo, qui préfère insister sur la question du meurtre.

⁸⁷ p. 28. « por lograr el papel, ya que se había perdido el trabajo, destinaban, no con mal gusto, para los usos y ministerios caseros de la República, burlándose del vano apetito de gloria de sus autores », p. 212.

⁸⁸ p. 30. « a casi todos los enviaban para hacer cohetes y invenciones de fuego », p. 213.

⁸⁹ p. 31. « tacos de arcabuces, no menos ofensivos que las balas », p. 214.

Le dépassement des formes traditionnelles chez Saavedra Fajardo s'opère donc grâce à une écriture allégorique de l'utopie qui insiste sur la description du monde imaginaire proposée par le *somnium satyricum*, sur la correspondance entre le réel et le symbolique, et sur un jeu de transformation du registre argumentatif en registre fictionnel. Il faut également noter que la seconde rédaction de la *República Literaria* se distingue de la première par ce plus grand recours à l'invention et à la fiction, et se démarque donc par une subordination de l'enjeu intellectuel à la création littéraire.

Conclusion : vers le voyage utopico-satirique

Il est évident que Saavedra Fajardo tire parti de la satire ménippée et de la dimension réflexive du *somnium satyricum*. Le motif du tribunal qui juge les contemporains est alors exploité sous différentes formes. C'est à ce titre que le parnasse poétique est convoqué : ce genre à la mode permet l'examen spécifique de la littérature et répond parfaitement aux enjeux de la ménippée. Mais cette forme du parnasse s'inscrit dans un mouvement plus général d'examen des arts et des sciences influencé par le contre-encyclopédisme. La satire ménippée chez Saavedra Fajardo est donc éminemment intellectuelle puisqu'elle se construit sur un mouvement dialectique d'examen et de critique. Or, le génie de notre auteur repose dans sa conscience de la malléabilité de la satire ménippée. En effet – et c'est surtout là que la deuxième rédaction révèle son talent – l'écriture allégorique et la tension vers l'utopie, autorisée par le motif du voyage en songe, rendent en fin de compte le texte vif et plaisant. Le cheminement intellectuel est masqué par un cheminement narratif et fictionnel qui témoigne alors des qualités littéraires d'une œuvre polymathe. Dans son antre, Cardan déclare que « le sommeil est comme un théâtre où l'on voit représentés sous diverses formes les événements futures, et quelquefois les passés, pour notre instruction et pour celle des autres ; ainsi il n'y a ni honte ni oisiveté à employer quelque temps à dormir »⁹⁰. Chez Saavedra Fajardo, le sommeil invite autant à la réflexion intellectuelle qu'au voyage littéraire ; il conditionne, nourrit et fait glisser le texte vers le genre utopico-satirique.

⁹⁰ p. 66. « porque en ellos [los sueños], como en un teatro, se le representan en diversas figuras las cosas que han de suceder, y a veces las sucedidas, para advertimiento propio y ajeno, y, así, no es torpe no ocioso el tiempo que dormimos [...] », p. 238.

CHAPITRE DEUX : LA FIN DE L'IDÉAL DE *RESPUBLICA LITERARUM*

Dans ce second chapitre, il nous faut explorer en profondeur la République Littéraire dans laquelle Saavedra Fajardo propose de nous guider. Le voyage allégorique permet de plonger au cœur d'une utopie intellectuelle, espace mental et géographique qui, nous l'avons vu en introduction, se construit grâce aux humanistes européens dès la Renaissance. Or, l'écriture satirique de Saavedra Fajardo semble se jouer de cette utopie, elle exploite l'idéal de la *Respublica Literarum* de telle sorte qu'elle le malmène, le retourne, et finalement provoque son effondrement. Quelle image de la République des Lettres notre auteur donne-t-il à voir ? Par quels moyens réussit-il à subvertir cet idéal littéraire et philosophique ? Nous nous attacherons d'abord à l'étude de la richesse du fonds humaniste qui donne corps au texte avant de nous pencher sur la satire des humanistes. Enfin, nous verrons comment s'opère la désillusion dans le texte.

2.1. Richesse du fonds humaniste

Un lecteur contemporain qui découvrirait la *República Literaria* serait tout d'abord frappé par la richesse, la culture et l'érudition du texte. En effet, si Saavedra Fajardo maîtrise les ficelles de la fiction et de l'écriture plaisante, il sait également jouer avec tout un fonds culturel qui est celui de l'humanisme néo-latin. L'influence du parnasse poétique et de la contre-encyclopédie justifie la mention de nombreux personnages et passages connus dans la littérature humaniste des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles. Dès lors, il nous faut isoler quelques sources majeures qui nourrissent le texte et les usages qu'en fait Saavedra Fajardo. Nous proposerons pour cela une typologie des personnages qui permettra au lecteur d'accéder à une sorte de répertoire des grandes figures de la culture humaniste, et qui conduira à une réflexion sur l'usage des sources littéraires et la place des Anciens et des Modernes dans l'œuvre.

a-Typologie des personnages

Par souci de clarté, nous classons ici les personnages rencontrés dans la *República Literaria* en fonction de leur discipline d'appartenance. La plupart apparaissent dans la narration, quelques-uns sont seulement mentionnés par d'autres personnages. Certains peuvent bien évidemment entrer dans plusieurs catégories, mais nous les situons en fonction de leur rôle dans le texte. Voyons plutôt le tableau suivant :

Arts plastiques	Grammaire	Histoire	Littérature et Poésie
Agathon Agélas Aglaophon Akragas Alcamène Antonello Apelle Apollodore Ardicès Aristide Artémidore Bernin Boéthos Charès Lysippe Michel-Ange Navarrette Parrhasius Phidias Polignote Protogène Pyrgotèles Pythéas Sigila Sostrate Spintharos Stratonice Sugila Téléphanes Velazquez Yalyse Zeuxis Zopyre	Alvarez (Manuel) Nebrissensis Sanchez de las Brocas Scioppius	Ammien Bodin Budé Diodore Diogène Laërce Érostrate Guichardin Hérodote Jules-César Maccius (Sébastien) Mariana (Juan de) Méla Mendoza (Diego de) Paule Jove Philippe de Commynes Pline Plutarque Polybe Polydore Virgile Salluste Sidonius Spartien Strabon Suétone Tacite Thucydide Tite-Live Velleius Paternulus Vopiscus Xénophon Zurita	Anguilara Apion Appien Apulée Argensola (Bartolomé Leonardo de) Arioste Arjona (Juan de) Artemidore Aulu-Gelle Ausone Barahona (Luis de) Bède Boscan Camoens Cartagena Catulle Cetina Claudien Costana Dante Dion Encina Ennius Ercilla (Alonzo de) Ésopé Euripide Fracastor Garcilaso Garci Sánchez Gongora Guarini Herrera (Hernando de) Homère Horace Juvénal Lope de Vega Lucain Lucien March (Ausias) Marini Martial Mena (Juan de) Ovide Perse Pétrarque Philoclès Pindare Plaute Pontau Properce Sannazar Santillane (marquis de) Sappho Scaliger Silius Italicus Sénèque Simonide Stace Tasse Térence Théocrite Tibulle Varron Virgile

Mythologie	Philosophie	Politique	Sciences
Achille	Albert le Grand	Alexandre le Grand	Aldrovandi
Amphion	Alexandre de Halès	Alphonse X	Archimède
Apollon	Anaxarque	Antipater	Archytas de Tarente
Atlas	Aristippe	Attale	Dioscoride
Bacchus	Aristote	Brutus	Galien
Bellone	Artémidore	Calife	Gessner
Bouddha	Boèce	Cassius	Raymond Lulle
Cadmus	Cardan	Caton	Trithème
Calliope	Carnéade	César	Vésale
Clio	Charondas	Cicéron	
Daphné	Clitomaque	Claude	
Dédale	Démocrite	Critias	
Didon	Diagoras	Cyrus	
Éaque	Diogène	Darius	
Egérie	Duns Scot	Démosthène	
Endymion	Épicure	Dinomaque	
Érato	Érasme	Dioclétien	
Euterpe	Héraclite	Épaminondas	
Hector	Hiarque	Eumène	
Hercule	Origène	Gygès	
Hermès	Platon	Guast (marquis du)	
Jupiter	Polygnote	Hannibal	
Mars	Pyrrhon	Justinien	
Melpomène	Pythagore	Lélius	
Mentor	Solon	Licinius	
Mercur	Socrate	Livie	
Minerve	Thalès	Lycurgus	
Minos	Théodore	Lysandre	
Nérée	Théophraste	Maximin	
Océan	Xénocrate	Mécène	
Orphée		Médecis (les)	
Osiris		Nestocle	
Palamède		Numa Pompilius	
Pégase		Périandre	
Phébus		Philippe IV	
Pluton		Pollion	
Polydore		Pompée	
Polymnie		Ptolomée Philadelphie	
Pomone		Pyrrhus	
Prométhée		Scipion	
Protée		Séjan	
Rhadamante		Thémistocle	
Saturne		Théodose	
Terpsichore		Tibère	
Thésée		Turanius	
Thalie		Xerxès	
Uranie			
Vesta			
Vulcain			
Zoroastre			

Il apparaît clairement que si Saavedra Fajardo annonce une critique des Sciences et des Arts, c'est avant tout le domaine des humanités qui est le plus représenté, tandis que les figures réellement scientifiques sont assez peu nombreuses — peut-être parce que la principale critique des sciences vient de Démocrite, et que ce dernier ne nomme pas explicitement des personnes, mais plutôt des catégories génériques qui évacuent le contenu érudit de Corneille Agrippa.

Plusieurs sources peuvent être évoquées pour comprendre la culture de Saavedra Fajardo et la façon dont elle se retranscrit dans les personnages. Manifestement, les études humanistes offrent un riche échantillon de figures célèbres. Les textes fondateurs de la culture humanisme, notamment ceux de Platon et de Cicéron, sont une source importante. C'est d'ailleurs en fonction de ceux-ci que le narrateur appréhende la République Littéraire, comme lorsqu'il déclare connaître Varron par ce qu'il a pu lire à son propos dans les œuvres de Cicéron⁹¹. Par ailleurs, Diogène Laërce semble être une source importante, comme nous l'avons vu à propos de Pythagore. De la même manière que pour Cicéron, l'historien est mentionné pour expliquer la connaissance du narrateur : « C'est Xénophon, à qui Diogène Laërce a donné le nom de Muse Attique⁹² ». Dans la seconde rédaction, celle qui nous intéresse ici, une autre source est abondamment utilisée. Il s'agit de l'*Histoire naturelle* de Pline. En effet, la plupart des personnages mentionnés comme étant des artistes sont cités dans l'œuvre du latin. Prenons l'exemple de Pythéas :

[...] Pythéas épuisait son art sur cette pièce merveilleuse, nommée *magiriscia*, que personne n'a seulement osé tenté de copier⁹³.

Les *magiriscia* sont des tasses réputées impossibles à copier en raison de leur finesse. L'apparition de Pythéas témoigne d'une lecture attentive de l'*Histoire Naturelle* par Saavedra Fajardo. En effet, le sculpteur est mentionné très brièvement chez Pline⁹⁴, et ne semble pas du tout être une figure majeure. D'autres passages de la seconde rédaction, qui servent généralement à alimenter l'écriture de l'utopie, sont également issus de l'*Histoire Naturelle*⁹⁵. La présence de références pliniennes traduit évidemment l'influence majeure de la philosophie naturelle en Espagne⁹⁶. Le recours à des

⁹¹ p. 2. « [...] tenía yo muchas noticias por testimonio de Cicerón y otros. », p. 195.

⁹² p. 48. « [...] es Jenofonte, en quien Diógenes Laercio llamó musa ática [...] », p. 225.

⁹³ p. 10. « Con notable atención acababa Pitias aquella admirable obra llamada Magiriscia, a quien nunca se atrevió la imitación. », p. 201.

⁹⁴ Pline, *Histoire Naturelle*, XXXIII, 157.

⁹⁵ Voir l'introduction de Jorge García López, p. 37, sur les éléments empruntés à Pline : artistes, merveilles de l'antiquité, histoire de la peinture, de l'écriture, de l'encre et du papier, liste des bibliothèques, universités, etc.

⁹⁶ Cf. Karine Durin, dans sa communication « Les auteurs scandaleux de l'Antiquité, ou l'athéisme dévoilé dans l'Espagne de la Renaissance » lors du Workshop International « Le Scandale : actes, écrits et images à l'époque moderne » organisé par le CRINI de l'université de Nantes dans le cadre du séminaire « Le Concert des Nations à l'époque moderne », 19/06/2017. Pline est une référence majeure en Espagne, mais toutefois ambivalente dans la mesure où la philosophie naturelle peut créer des ponts avec la Réforme, voire avec l'athéisme. Ici, on constate simplement qu'elle est une source majeure de la connaissance du monde antique.

personnages, parfois mineurs, issus d'un fonds culturel riche permet de jouer avec les connaissances du lecteur. En effet, Saavedra Fajardo présente les personnages dans la ville en mentionnant des traits caractéristiques qui relèvent parfois de la référence à une anecdote. L'énumération de tels personnages, présentés sous forme de listes et accompagnés d'éléments caractéristiques, permet un examen critique et une correction de l'histoire. L'exemple de Didon calomniée par la Poésie est frappant :

[...] sa langue médisante se nourrit en rongant l'honneur d'autrui. Tout le monde sait comment elle a travesti la reine Didon, cette vertueuse princesse que sa retenue, sa pudeur et son goût pour la retraite devaient faire proposer pour le modèle de son sexe dans l'état de veuve⁹⁷.

Cette mention d'une Didon outragée par la Poésie trouve son origine chez Boccace⁹⁸, ce dernier se proposant dans sa biographie de laver « la tache indignement infligée à son honneur de veuvage⁹⁹ ». Cette révision de l'histoire assure une double fonction : elle joue avec les connaissances du lecteur qui reconnaît Boccace derrière ce passage, et met à mal le genre poétique. En effet, c'est ici Virgile qui est critiqué pour avoir déshonoré Didon. Cette révision subversive se retrouvera plus tard dans les dialogues de Fontenelle :

Je gardai une fidélité si exacte à mon premier mari, que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pu être à couvert de la médisance. Il a plu à un poète nommé Virgile de changer une prude aussi sévère que moi en une jeune coquette, qui se laisse charmer de la bonne mine d'un étranger dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon histoire est renversée¹⁰⁰.

Dans les deux cas, la poésie de Virgile est accusée d'avoir malmené l'honneur de la reine carthaginoise. Ce rappel dans la bouche de Démocrite se fait l'écho de réflexions sur les grandes figures historiques et leur traitement littéraire mensonger. Quoi qu'il en soit, ces mentions témoignent d'une connaissance large des idées et figures de la culture humaniste et enrichissent le texte tout en favorisant une complicité entre auteur et lecteur par le jeu de la référence et de l'anecdote.

⁹⁷ p. 109. « [...] cuya lengua maldiciente se sustentaba royendo el honor ajeno. Notorio es lo que por ella padece la reina Dido, habiendo sido por sur honestidad, recogimiento y castidad ejemplo de viudas. », p. 262.

⁹⁸ Boccace, *Les Femmes illustres (De Mulieribus claris)*, éd. Vittorio Zaccaria et Jean-Yves Boriaud, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les classiques de l'Humanisme », 2013, p. 71-79.

⁹⁹ « indigne obiectam decori sue viduitatis », *ibid.* p. 71.

¹⁰⁰ Bernard de Fontenelle, *Nouveaux Dialogues des Morts*, éd. Jean Dagen, Paris, Marcel Didier (STFM), 1971, p. 126-127.

S'il est évident que la *República Literaria* constitue un examen critique des sciences et des arts, il nous semble toutefois moins pertinent de l'analyser sous l'angle de la dichotomie « Anciens et Modernes ». En effet, si ces derniers sont moins présents quantitativement, ils ne sont pas forcément moins bien représentés sur le plan qualitatif. Les passages consacrés à la littérature le montrent bien : les auteurs littéraires modernes réussissent à gagner les faveurs de Herrera, et donc de Saavedra Fajardo. Garcilaso est ainsi un poète plus raffiné que Virgile, Góngora un « second Martial¹⁰¹ », Bartolomé Leonardo de Argensola « la gloire de l'Aragon et l'oracle d'Apollon¹⁰² ». Le discours laudatif porté par Herrera est tout à fait approuvé par le narrateur-auteur :

Je ne chicanai point D. Fernand sur l'ordre qu'il suivait dans cette énumération, ni sur les rangs qu'il assignait à ces beaux esprits. J'avoue que j'eus un grand plaisir à les voir ainsi passer en revue¹⁰³.

L'éloge de la littérature espagnole est, semble-t-il, le fait d'un homme qui a tout intérêt à grandir son pays. On pourrait accuser Saavedra Fajardo sinon de malhonnêteté intellectuelle, du moins de chauvinisme, dans la mesure où, s'il mentionne bien Herrera comme personnage positif et lui reconnaît ainsi le rôle de source, il en va tout autrement pour Corneille Agrippa et Boccalini. En effet, le second n'est absolument pas mentionné, tandis que le premier est seulement évoqué au détour de la narration comme un magicien. La *República Literaria* ne s'articule donc pas sur une opposition entre Anciens et Modernes puisque tous sont mis sur le même plan au sein de la ville ; la véritable opposition semble plutôt reposer entre Espagnols et autres européens, et surtout entre les différentes disciplines.

Dans cette République des Lettres, Saavedra Fajardo fait vivre l'idéal humaniste en usant de sources diverses et reconnues. La présence de personnages issus de la culture antique et humaniste, qu'ils soient majeurs ou mineurs, réussit non seulement à faire vivre l'utopie, mais aussi à réaliser un idéal intellectuel. Comme dans les dialogues des morts et des dieux, la présence de figures historiques, intellectuelles, artistiques, permet de jouer avec les connaissances et les attentes du

¹⁰¹ p. 40. « un Marcial cordobés », p. 219.

¹⁰² p. 41. « gloria de Aragón y oráculo de Apolo », p. 220.

¹⁰³ p. 42. « Agradecí la relación destes ingenios », p. 221. La version de Mayans de 1735 sur laquelle s'appuie Grasset donne la proposition « Sin repares en el orden y disposición » à cet endroit, mais Jorge García López l'intègre dans la phrase précédente. Quoi qu'il en soit, l'idée reste la même : le narrateur-auteur approuve le jugement de Herrera.

lecteur. Mais il ne s'agit pas là d'un exercice purement ludique et innocent, car si l'idéal humaniste est bien mis en scène, c'est avant tout pour être raillé.

2.2. Satire des humanistes

Examen critique des arts et des sciences, la *República Literaria* surprend par le traitement qu'elle réserve aux disciplines humanistes. Le titre lui-même devient déceptif dans la mesure où la république idéale chère aux lettrés devient le lieu même de leur satire. Comme nous l'avons vu, Saavedra Fajardo reprend les codes de la satire ménippée humaniste, mais il s'en sert contre les humanistes eux-mêmes. Ce retournement d'armes s'opère sur différents plans qu'il nous faudra examiner : sur l'usage de langue, sur la question de l'imprimerie, et sur la présentation satirique des autorités intellectuelles.

a-Langue et écriture : la chute du cicéronianisme

Un des aspects de la satire des humanistes qu'il nous faut examiner repose sur l'usage de la langue dans la *República Literaria*. Lorsque nous évoquons la langue, nous distinguons d'une part la langue vernaculaire, celle de l'expression orale et écrite, et d'autre part le langage rhétorique. En ce qui concerne le premier aspect, il nous faut dire que Saavedra Fajardo réfléchit sur la question de la langue de telle sorte qu'il produit une satire des écrivains humanistes. Lorsqu'il écrit son voyage dans la République Littéraire, Saavedra Fajardo ne fait pas le choix du latin, comme ses prédécesseurs, mais opte pour l'espagnol. En décidant d'exploiter une langue vernaculaire et nationale, notre auteur rompt avec la tradition humaniste des écrits latins, et témoigne ainsi de la fin de ce qu'on appelle le cicéronianisme. En effet, depuis la Renaissance, les humanistes imitent le style cicéronien dans leurs ouvrages et l'élèvent au rang de langue intellectuelle universelle qui permet la diffusion des savoirs en Europe. Cette vision d'une langue transnationale est présentée dans la *República Literaria* :

Quant aux sciences, il ne convenait pas de les traiter en langue vulgaire. La raison en est que, depuis la chute de l'Empire Romain, l'univers se trouvant divisé en plusieurs petits États, et la langue latine auparavant commune à tous, venant à se perdre, il fut à propos de la conserver, non seulement pour l'intelligence des

ouvrages savants, écrits en cette langue, mais encore pour avoir un langage universel, qui pût faire jouir toutes les nations des sublimes spéculations et des découvertes utiles que chacune d'elles aurait faites¹⁰⁴.

Ce passage fait suite à une question du narrateur qui s'interroge sur la pertinence de l'enseignement de la grammaire pour aborder les sciences dans la mesure où « les langues modernes y paraissent presque toutes également propres¹⁰⁵ ». Or, cette interrogation sur la pertinence de l'usage du latin va jusqu'à la satire des auteurs qui utilisent les langues antiques par simple convention ou désir de reconnaissance. C'est ici le personnage du censeur des ouvrages de littérature qui nous intéresse :

Il éclatait de rire de temps en temps, à la vue de certains livres latins, ou même en langue vulgaire, auxquels leurs auteurs avaient affecté de mettre des titres grecs, pour les rendre plus respectables, à l'imitation de certains pères qui font porter à leurs enfants les noms superbes de César ou de Pompée, dans l'espérance de faire passer en eux, avec ces noms, la valeur et la noblesse de ces grands hommes. Il y eut peu de ces livres à qui le censeur fit grâce ; le reste fut adjugé aux apothicaires, pour en couvrir leurs boîtes de drogues, qui ont des titres grecs en dehors, tandis qu'au dedans il n'y a souvent que des simples du pays. L'application me sembla plaisante, et j'y trouvai encore une bonne leçon pour corriger la sottise vanité de ceux qui font parade de leur érudition, en lardant leurs ouvrages de quelques passages grecs¹⁰⁶.

En utilisant la figure du censeur et les commentaires internes du narrateur auteur, Saavedra Fajardo réussit, à la manière d'un Montaigne, à tourner en dérision l'usage des langues antiques à l'époque moderne. Tout en accusant les auteurs de vanité, il remet en question la pertinence de l'usage du latin à une époque où les langues vulgaires peuvent prendre toute leur importance. Par ailleurs, la critique du cicéronianisme s'appuie sur une parodie du discours rhétorique et judiciaire dans le passage du tribunal. C'est le personnage d'Ovide qui porte ce discours sans être conscient de son ridicule :

Dans cette cause, messieurs, il est inutile de recourir aux artifices de la Rhétorique, pour capter votre bienveillance par un exorde étudié, préparer votre attention par la proposition du sujet, porter la lumière dans

¹⁰⁴ p. 45. « Y en cuanto a las ciencias, no convino hacellas vulgares con la lengua materna, porque reducido el mundo, después de la caída de los romanos, a varios dominios y perdida la lengua latina, que era común a todos, fue necesario mantenerla, no solamente por los libros doctos que había escritos en ella, sino también porque las naciones pudiesen gozar de las especulaciones y prácticas que cada una de las demás hubiese observado, puestas en una lengua común y universal, lo cual no pudiera ser sin el prolijo trabajo de las traducciones, en que pierden su gracia y su fuerza las cosas », p. 223.

¹⁰⁵ p. 44. « por qué razón ne enseñaban las ciencias en las maternas [...] pues casi todas son capaces dellas », p. 222.

¹⁰⁶ p. 30-31. « [...] y de cuando en cuando soltaba la risa viendo algunos libros escritos en latín, y aun en vulgar, con el título en griego, con que sus autores querían dar autoridad a sus obras, como los padres que llaman a sus hijos Carlos o Pompeyos, creyendo que con estos ombres les infunden el valor y la nobleza de aquéllos. Algunos de estos libros reservó el censor, a los demás deputó para que en las boticas se cubriesen con ellos los botes cuyos títulos están en griego, siendo nacionales los simples que contienen. Reíme de la aplicación y celebré el donaire con que castigaba también la vana ostentación de los que esparcen por sus libros lunares de palabras griegas », p. 213-214.

vos esprits, par une claire exposition, y porter la conviction par le délai des preuves, et résumant le tout par une péroraison véhémement, enflammer vos cœurs et les animer à la punition du coupable. Vous avez sous les yeux le corps du délit, la main sanglante qui s'est portée à le commettre, et le sang qui coule encore de nos plaies : la vérité du fait souffrirait des embellissements de l'art oratoire, et votre promptitude à punir, s'impatienterait d'un long discours¹⁰⁷.

Cette tirade, qui se poursuit encore par une présentation imagée des doléances, est doublement ridicule : d'une part parce qu'il s'agit d'une prétention hyperbolique qui, paradoxalement, enfle en prétextant la concision, d'autre part parce qu'elle met en lumière ses stratégies rhétoriques. En effet, le recours à des *topoi* du discours judiciaire tels que la formulation cicéronienne « Dans cette cause » ou l'énumération de l'« exorde », de la « proposition du sujet », de l'« exposition » et de la « péroraison », conduit à révéler les dessous de la rhétorique judiciaire. En dévoilant le fonctionnement du discours, il s'agit d'en montrer le ridicule, car cette tirade grandiloquente, artificielle et vaine ne conduira qu'à une rixe entre les poètes et Scaliger. Les ressorts du style cicéronien sont donc exploités et exposés de telle sorte que l'on ne peut que constater leur échec. C'est alors par un double travail de satire et de parodie que le cicéronianisme comme idéal linguistique et stylistique est tourné en dérision par Saavedra Fajardo.

b-Dangers de la prolifération des écrits

L'invention de l'imprimerie et de son système de presse mobile par Gutenberg est l'événement qui lance la Renaissance et l'Humanisme. La culture antique devient accessible au plus grand nombre, les philologues éditent et impriment d'anciens textes, les théologiens tels que Luther diffusent leur pensée à travers l'Europe. Dans la *República Literaria*, Saavedra Fajardo rappelle l'histoire de l'imprimerie par l'intermédiaire de la mythologie¹⁰⁸. Mais cette invention, visiblement positive, devient rapidement la cible du narrateur-auteur. Trois grandes critiques sont adressées plus ou moins directement à l'imprimerie et au système de diffusion qu'elle permet. Tout d'abord, le narrateur-auteur s'afflige de la prolifération aussi incontrôlée qu'inutile des livres :

¹⁰⁷ p. 135-136. « En este caso, ¡ oh, jueces integérrimos !, escusada es la fuerza de la Retórica para captar la benevolencia con el exordio, disponer la atención con la proposición, informar el entendimiento con la narrativa, convencelle con la confirmación, y, epilogándolo todo, dejar encendidos vuestros ánimos y persuadidos al castigo. Porque, estando presente a vuestros ojos el delito, sangrienta la mano atrevida que le cometió y vertiendo la sangre las heridas, se ofendería la verdad del hecho con las artes retóricas, y vuestra prontitud en castigar delitos estaría impaciente en un larga narrativa », p. 276.

¹⁰⁸ Voir I.4.a.

J'étais occupé à réfléchir sur cette grande multitude de livres dont nous sommes inondés, et sur les accroissements qu'elle prend de jour en jour, tant par la hardiesse des auteurs à donner leurs pensées au public, que par la facilité que leur en fournit l'imprimerie, au moyen de laquelle on fait aujourd'hui une espèce de trafic des Sciences, la plupart des savants n'étudiant que pour écrire, et n'écrivant que pour en tirer du profit¹⁰⁹.

La critique s'adresse donc non seulement aux auteurs peu précautionneux, mais aussi à tout un système d'édition et d'impression qui valorise plus la quantité que la qualité des livres. Ce « trafic » dégrade la dignité des sciences et des arts puisqu'il permet à d'indélicats ambitieux de faire fortune. Historiquement, la critique de Saavedra Fajardo se comprend dans la mesure où les nombreuses imprimeries européennes inondent les milieux intellectuels. Mais le jugement sur ces ouvrages est sans concessions de la part du narrateur au moment d'évoquer les douanes :

Presque toute la place était embarrassée de mules chargées de livres. Il y en avait telle qui n'en portait qu'un, et qui paraissait néanmoins surchargée, suer et plier sous le faix. Tel est le poids d'un lourd amas d'inepties, qu'il y a de quoi assommer un mulet¹¹⁰.

Le contraste créé entre l'unicité du livre et son poids supposé a de quoi faire rire. Le commentaire lapidaire du narrateur vient éclairer un constat particulièrement négatif. Une autre critique vient toucher plus spécifiquement la littérature humaniste à proprement parler, celle qui s'établit depuis la Renaissance par l'intermédiaire de la philologie. Là encore, la description de la douane livre une image sévère :

Le censeur des livres de Littérature, ne savait pas comment se dépêtrer d'un tas de commentaires, de questions, d'annotations, scolies, remarques, corrections, centurries, élucubrations, qui formaient un épais rempart tout autour de lui¹¹¹.

Les genres cités sont ceux qui sont privilégiés par les philologues humanistes, attachés à la redécouverte et au commentaire des textes anciens. Le terme d'« élucubration » vient clore avec force une énumération qui semblait plutôt neutre. Ce qu'il faut retenir ici, c'est bien la prolifération incontrôlable de livres « à la mode ». Ce sont également toute les controverses autour de

¹⁰⁹ p. 1. « Habiendo discurrido entre mí del número grande de los libros, y de lo que va creciendo, así por atrevimiento de los que escriben como por la facilidad de la imprenta, con que se ha hecho trato y mercadería, estudiando los hombres para escribir y escribiendo para granjear con sus escritos [...] », p. 196.

¹¹⁰ p. 27-28. « Casi toda la plaza estaba ocupada de acémilas cargadas dellos, y algunas, aunque tenían un libro solo llegaban sudadas y anhelantes. Tal es el peso de una carga de necedades insufrible aun a los lomos de un mulo », p. 212.

¹¹¹ p. 30. « El censor que recibía los libros de humanidad, estaba muy afligido, cercado por todas partes de diversos comentarios, cuestiones, anotaciones, escolios, observaciones, castigaciones, centurias, lucubraciones [...] », p. 213.

l'interprétation des textes qui ressurgissent à travers cette énumération. La question de la prolifération excessive est par ailleurs interrogée sous l'angle du plagiat lorsque le lecteur comprend que la République Littéraire admet et valorise le vol puisque « on s'en faisait même un mérite en le donnant pour simple imitation¹¹² ». A cet égard, l'accusation va contre les « littérateurs » ayant accès à un grand nombre d'ouvrages, et les poètes qui dérobent les meubles chez leurs auditeurs. Ces descriptions burlesques qui visent à dégrader les auteurs en les assimilant à des voleurs opportunistes permet de tourner en dérision l'avidité littéraire des humanistes. Enfin, le narrateur- auteur accuse le commerce de l'imprimerie de nourrir les vices :

Après quoi j'entrai dans une place où je vis ces célèbres hôtelleries de Plantin, de la Fleur de Lys, du Griffon, de la Salamandre et nombre d'autres où l'on trouvait toutes sortes d'appâts en abondance. J'y vis des *Enéides* à l'étuvée, en pâté et en hachis, des *Fastes* et des *Métamorphoses* rôtis, bouillis, en tourte et en friture, et une infinité d'autres ragôts différents, à si bon compte que je ne crus pas devoir chercher ailleurs la source des fréquentes maladies des habitants, de ces indigestions et maux de tête qui les tiennent dans un état de langueur et de faiblesse continuelle, et qui ne viennent que de leur intempérance à se gorgier de ces mets littéraires¹¹³.

Cette attaque métaphorique contre la glotonnerie littéraire vise à la fois la réédition abusive des classiques de l'antiquité, et l'appétit immodéré des lettrés pour ces ouvrages. L'usage d'un vocabulaire médical et moral (« indigestion », « intempérance ») condamne l'imprimerie et ceux qui nourrissent son commerce. Celle-ci est donc à la fois cause et symptôme. Faudrait-il y voir une critique de la consommation de masse avant l'heure ? Nous risquerions l'anachronisme ; mais le fait est que la méfiance de Saavedra Fajardo face à l'imprimerie se double d'un certain élitisme qui rejette l'appropriation de la littérature bon marché par une masse vulgaire¹¹⁴. Enfin, peut-être faut-il voir dans cette satire l'influence du catholicisme de l'auteur. En effet, la mention des « maudites feuilles par lesquelles l'iniquité subjugué l'innocence, qui servent d'aliment à une infinité de procès, et ont donné naissance à la diversité des sectes et des religions¹¹⁵ » pourrait être une allusion

¹¹² p. 79. « [...] se tenía por virtud el hurtar con pretexto de imitación », p. 246.

¹¹³ p. 132. « [...] entré por una plaza, donde vi aquellas célebres hosterías de Plantino, de la Flor de Lis, del grifo, de la Salamandra, y otras, donde era notable la abundancia de todos manjares. Allí había *Eneidas* estofadas, cocidas, empanadas y en jigote ; *Fastos* y *Metamorfóseos* asados, en tortilla, fritos y pasados por agua, y otras mil diferencias de guisados, a tan buen precio, que pienso eran causas de los achaques de los ciudadanos, de sus indigestiones y dolores de cabeza, siempre flacos y macilentos, por no saberse abstener en aquella estudiosa gula », p. 274.

¹¹⁴ Cette critique de la prolifération est courante à l'époque, on le voit notamment chez Montaigne ou Doni (*Inferni*). Bots et Waquet résumant ainsi la situation : « Or, selon les hommes du temps, machiavélisme et charlatanerie se propageaient chaque jour davantage dans la République des Lettres, sous l'effet de deux facteurs. L'invention de l'imprimerie avait favorisé le prurit d'écrire, stimulé l'audace des ignorants et multiplié le nombre, mais non la qualité, des auteurs. », *op. cit.*, p. 114-115.

¹¹⁵ p. 5. « aquellas hojas donde la malicia es maestra de la inocencia, siendo causa de infinitos pelitos y de la vanidad de religiones y sectas », p. 197.

à l'édition de la Bible de Luther, et donc à la Réforme. C'est alors par une critique acérée de l'imprimerie et de ses conséquences sur la diffusion des lettres et des sciences que Saavedra Fajardo surprend son lecteur. Ici, l'Humanisme est considéré comme un mouvement d'opportunistes vaniteux ayant profité de l'imprimerie pour publier sans scrupules ; la satire de la glotonnerie montre bien que, s'il est familier de la culture néo-latine, notre auteur n'en partage visiblement pas l'enthousiasme éditorial.

c-Dérision et renversement des autorités intellectuelles

S'il est évident que la remise en cause de l'imprimerie met à mal les fondements de l'humanisme, la satire des autorités intellectuelles n'en n'est pas moins mordante. En effet, Saavedra Fajardo s'attache à tourner en dérision les représentants du savoir. Ce renversement des autorités s'opère par un double mouvement : un portrait ridicule est accompagné de réflexions satiriques internes de la part du narrateur-auteur. Les premiers touchés par cette dégradation comique sont les grammairiens. La description de ces derniers lors de l'entrée dans la ville n'est guère élogieuse : on nous présente « deux grammairiens à qui d'épais sourcils, et une immense barbe donnaient un air redoutable¹¹⁶ ». Ce portrait physique qui semble correspondre au type du vieux sage est miné par le commentaire du narrateur :

Du reste, je les trouvai si rogues, si rébarbatifs, et tellement enorgueillis de la confiance qu'on avait en eux, que mon premier mouvement fut de retourner sur mes pas, plutôt que de passer par leurs mains ; mais la curiosité l'emporta et me fit surmonter ma répugnance¹¹⁷.

Il ne s'agit donc pas de figures appréciables tant le narrateur semble ne pas vouloir les approcher ; ces derniers sont donc logiquement dévolus à la tâche de gardiens (plus loin, ils seront aussi aux portes du tribunal). Si ce premier portrait et le jugement du narrateur sont peu flatteurs, la suite du texte est encore plus virulente à l'égard des grammairiens, notamment lors de la description des métiers :

¹¹⁶ p. 27. « dos gramáticos, cargados de cejas y prolijos de barbas », p. 211.

¹¹⁷ p. 27. « tan soberbios y insolentes con la confianza que se hacía dellos, que por no pasar por sus manos estuve ya resuelto a volver atrás », p. 212.

Leur langue n'épargnait personne. Ils faisaient entre eux assaut d'injures grossières, qu'ils se renvoyaient d'une boutique à l'autre, sans ménagement et sans pudeur ; et si l'on se hasardaît par malheur à passer par leur quartier, il fallait s'attendre à assurer de leur part une grêle de brocards¹¹⁸.

Si on retrouve ici une partie de la critique de Corneille Agrippa contre les insultes des grammairiens, il faut surtout retenir de ce portrait la dimension profondément satirique. Si l'on attend des grammairiens qu'ils maîtrisent la subtilité de la langue, leur présentation dans la *República Literaria* joue un rôle déceptif. En creux, il faut comprendre que ces disputes de boutiquiers sont une métaphore des querelles intellectuelles des grammairiens. Les autres cibles qui attirent le feu des critiques sont les philosophes. En effet, une grande partie de la *República Literaria* est consacrée à la présentation de doctrines philosophiques, et un passage en particulier vient ternir l'image des sages : l'entrée dans la maison des fous. En effet, c'est dans cette dernière que l'on rencontre les philosophes ayant succombé à la déraison. Leur première présentation n'a rien à envier à celle des grammairiens :

Dans une grande salle, je vis un grand nombre de philosophes tout défaits et dans un état à faire pitié [...] les uns s'étaient crevé les yeux, d'autres s'étaient coupé la langue, quelques uns s'abstenaient de viande, et des autres délices de la bouche. Les longues veilles les avaient tellement épuisés, que leur cerveau sec et sans substance était le théâtre des caprices les plus étranges¹¹⁹.

La description se poursuit sur leurs activités : certains se laissent mourir, d'autres vivent sans pudeur, l'un croit avoir été poisson, arbre et homme, l'autre vit dans un tonneau, le dernier leste ses souliers pour ne pas s'envoler¹²⁰. Le portrait dressé par le narrateur vise donc à faire tomber les philosophes de leur piédestal : assimilés à de pitoyables mendiants, à peine dignes du nom d'humains, ces personnages sont caractérisés par leurs « caprices » incompréhensibles. Divers dans leurs manies, ils le sont aussi dans leurs idées : au moment où le narrateur les interroge sur la nature de l'âme, ces derniers répondent dans une absurde cacophonie ce qui pousse le narrateur à manifester son « étonnement en entendant débiter tant d'extravagances¹²¹ ». Ce terme

¹¹⁸p. 77. « [...] de unas tiendas a otras, con verbosidad y arrogancia se deshonraban unos a otros, motejando también a los que pasaban a vista dellos sin tener respeto a ninguno », p. 245.

¹¹⁹p. 86. « En una sala vi un gran número de filósofos desvalidos y maltratados [...] unos se habían sacado los ojos, otros cortado la lengua, otros se abstenían del vino, de la carne y de las demás delicias del gusto. El desvelo los tenia tan flacos y macilentos, que, seco y sin substancia el cerebro, daban en caprichos extravagantes », p. 250.

¹²⁰Il s'agit là d'allusions aux écrits de Lucien à propos de Diogène.

¹²¹p. 88. « Desvanecido me tenían tan notables locuras », p. 251. Ce passage es à rapprocher du chapitre II « De l'âme » de la déclamation de Corneille Agrippa.

d' « extravagances » fait appel à une idée plus large répandue dans le texte dans la mesure où tous les personnages nous sont présentés par l'intermédiaire de leurs passions. En effet, pour le narrateur-auteur, les membres de cette République des Lettres sont tous atteints de folie :

Je m'adressai à celui qui me parut en avoir la surintendance, lequel me dit que c'était ce qu'on appelle en quelques endroits les « petites maisons », ou la maison des fous, que l'on y rassemblait plutôt pour les séparer des autres habitants, que pour travailler à leur guérison ; car ils y avaient liberté de suivre tous leurs caprices et leurs fantaisies les plus extravagantes. Il me parut assez inutile de bâtir une maison séparée pour eux, dans une ville qui pouvait passer toute entière pour leur habitation commune, puisqu'elle était peuplée des plus grands génies du monde, et qu'il n'y en a pas un parmi eux qui n'ait son grain de folie¹²².

Le motif de la maison des fous¹²³ remplit donc un double objectif. Par sa présentation, elle décrit les folies qui touchent les intellectuels qui ont sombré dans la démence à cause d'une recherche effrénée de connaissance. Par le commentaire qu'en fait le narrateur, elle s'élargit pour englober la ville entière et porter un discours sur le génie et la folie. Or, cette mention du génie semble ironique dans la bouche du narrateur, et l'on songera plutôt au motif baroque qui articule la sagesse et la folie de manière paradoxale : les hommes qui se veulent sages sont fous, et les fous sont des sages parmi les hommes. L'usage du paradoxe peut également relever ici de l'usage esthétique propre au baroque. Dans tous les cas, la « petite maison » conduit à mettre à mal les autorités intellectuelles puisqu'elle les ramène aux limites de la connaissance. Plus généralement, l'usage de l'écriture allégorique sert autant à nourrir l'utopie qu'à alimenter la satire. En effet, certaines présentations qui jouent sur la symbolique visent à ridiculiser les figures intellectuelles par un comique de situation. On pensera aux disciples de Raymond Lulle qui font tourner les assiettes dans la maison des fous, mais aussi à Érasme, sujet d'une scène particulièrement mémorable :

Comme j'entraï dans une place, j'y vis Duns Scot et Alexandre de Halès, qui faisaient montre de leur dextérité merveilleuse, en voltigeant sur une corde. Érasme voulut en faire autant, comme s'il était aussi facile

¹²² p. 83. « preguntándole a Marco Varrón por ella, me dijo que era la casa de los locos, destinada más para distinción dellos que para su cura, porque a ninguno le impedían el ejercicio de sus caprichos y temas. Escusada me pareció aquella separación en ciudad que podía toda servir de lo mismo, siendo su población de los mayores ingenios del mundo, y no habiendo alguno grande sin mezcla de locura », p. 248. Attention, la version de Mayans sur laquelle s'appuie Grasset mentionne un « Sacerdote », et non pas Marc Varron dans l'édition de Jorge García López.

¹²³ Ce topos philosophique, courant dans la littérature serio-comique, est issu du Chapitre 1 du Problème XXX, « De la réflexion, de l'intellect et de la sagesse » du Pseudo Aristote, dans lequel on traite de l'impossibilité de séparer le vrai fou du génie dans la mesure où il s'agit d'une simple différence de degré.

de chausser le cothurne de la divine philosophie que les patins de la grammaire, mais il donna honteusement du nez en terre, et ne gagna que la risée des spectateurs¹²⁴.

Le jeu d'acrobatie de Duns Scot et Halès fait référence aux débats scolastiques et à leur élévation philosophique. Par la suite, cette scène devient burlesque avec l'échec acrobatique d'Érasme. En effet, ce dernier chute en tentant d'imiter les premiers et devient la risée des passants et du narrateur. Ce qu'il nous faut voir ici, c'est qu'Érasme est pour Saavedra Fajardo un grammairien humaniste – et l'on sait quel crédit notre auteur accorde à ces derniers – et non un religieux réformateur. La prétention de ce dernier à la philosophie, et son échec manifeste font donc de lui une figure risible¹²⁵. Érasme, représentant de l'Humanisme, devient donc l'archétype de l'autorité intellectuelle mise à mal par un rire burlesque et le regard peu compatissant du narrateur-auteur.

La satire des humanistes appelle donc un regard distancé et critique sur des éléments représentatifs. Pour le narrateur-auteur, il faut d'une part ébranler les fondements de l'humanisme de la Renaissance et donc attaquer de front les dérives du cicéronianisme, de l'imprimerie et des milieux éditoriaux, et renverser d'autre part les figures d'autorités qui se sont imposées chez les humanistes, soit en ciblant des disciplines, soit en visant explicitement certains noms. Frappé de ridicule, le mythe du savant humaniste imitant la langue de Cicéron est renversé, témoignant ainsi du jugement sans complaisance de Saavedra Fajardo dans le contexte d'une crise intellectuelle. Le rire marque tout à la fois une critique burlesque des autorités, mais également une prise de distance qui permet au lecteur d'adhérer à la posture du narrateur-auteur.

2.3. Le jeu des apparences : la déception comme outil narratif

La satire n'est pas le seul moyen par lequel Saavedra Fajardo réussit à témoigner de la crise de l'humanisme européen. Tout au long du récit, l'écriture permet de transformer la déception en un véritable outil narratif qui conditionne la lecture de l'œuvre. En effet, si l'on a pu voir que l'écriture

¹²⁴ p. 91. « [...] entrando por una plaza vi a Alexandre de Hales, y a Escoto, haciendo maravillosas pruebas sobre una maroma, y que, habiendo querido Erasmo imitallas, como si fuera lo mismo andar sobre coturnos de divina filosofía que sobre zuecos de gramática, cayó miserablemente en tierra, con gran risa de los circunstantes », p. 253.

¹²⁵ Voir introduction de Jorge García López, p. 58-59. Pour ce dernier, la figure positive d'un Erasme réformateur religieux et philosophique est l'héritage des travaux du XX^e siècle, l'œuvre de Saavedra Fajardo témoigne alors d'une réception de l'homme essentiellement sous les traits d'un humaniste. Toutefois, Saavedra Fajardo étant présenté comme un fervent catholique par Mayans y Ciscar, et étant engagé dans les affaires politiques de l'Espagne, il serait commode de penser que cette scène sert de règlement de compte contre l'évangélique dissident du Nord.

de Saavedra Fajardo tire parti de la malléabilité de la satire ménippée pour s'orienter vers la fiction et le voyage utopique, elle met également en place des éléments qui relèvent du genre dystopique. En ce sens, il nous faudra examiner les indices disséminés dans le texte et qui laissent entrevoir un dysfonctionnement de l'utopie au sens d'*eu-topia* (le bon lieu). Nous nous pencherons également sur la poétique éminemment baroque de la désillusion et ses conséquences poétiques et philosophiques.

a- Indices récurrents d'une utopie minée

Tout au long du voyage du narrateur-auteur, des indices laissent penser que la cité idéale de la République Littéraire est minée. En effet, à plusieurs reprises, des détails laissent entrevoir des dysfonctionnements qui mettent à mal la perfection attendue du lieu et renseignent le lecteur sur un envers du décor peu reluisant. Dès l'endormissement du narrateur un indice peut être relevé, il s'agit des hellébore :

Le long du chemin, je remarquai que la campagne du voisinage produisait plus d'hellébore que de toute autre espèce d'herbes¹²⁶.

La plante est déjà mentionnée chez Lucien¹²⁷, et si elle est ici utilisée pour guérir les maladies affectant la mémoire et les maux de tête, l'Antiquité la connaît plutôt pour sa capacité à soigner la folie et la mélancolie. En effet, Théophraste mentionne dans le livre IX de ses *Recherches sur les plantes* le personnage de Mélampous, un devin guérisseur, qui aurait été le premier à utiliser l'hellébore pour soigner de jeunes filles atteintes de folie. Quoi qu'il en soit, on peut supposer que Saavedra Fajardo sait que le lecteur a en tête cet usage de l'hellébore lorsqu'il la mentionne, d'autant plus que la suite du texte assimile clairement la fatigue liée à l'étude et la folie. Ce premier indice montre un dysfonctionnement de la cité idéale, et il est accompagné d'autres mentions fugaces mais non moins importantes. L'exemple la description de l'intérieur de la ville est particulièrement frappant, en effet, « ce n'étaient que maisons feintes, ou élevées sur des fondements ruineux¹²⁸ » selon le narrateur. Or, au-delà d'une vision architecturale qui rendrait compte des mauvaises compétences des habitants, il s'agit de comprendre sur le plan allégorique

¹²⁶ p. 2-3. « Por el camino fui notando que aquellos campos vecinos llevaban más aléboro que otras yerbas », p. 196.

¹²⁷ Jacques Bompaire, « Lucien, la médecine et les médecins », In *Dieux, héros et médecins grecs. Hommage à Fernand Robert*, Besançon, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 2001, p. 145-154.

¹²⁸ p. 76. « [...] levantadas algunas fábricas sobre falsos fundamentos », p. 245.

que c'est toute la cité, et donc l'ensemble des connaissances, qui est bâtie sur de frêles fondations. Il en résulte que le lecteur comprend l'état précaire dans lequel est maintenu la République Littéraire. De la même manière, l'usage de figures repoussoirs permet de maintenir une atmosphère inquiétante dans certains passages. Les peuples guerriers et envahisseurs tels que les Goths sont à plusieurs reprises mentionnés comme des dangers pour la cité, mais la description des athées va plus loin. En effet, si les premiers indiquent une menace extérieure, les seconds sont présentés comme une possible gangrène morale et civique :

À un coin de cette place se tenaient en tapinois Critias, tyran d'Athènes, Épicure, Diagoras et Théodore. Ils parlaient entre eux, et de l'air de gens qui tremblaient qu'on ne les entendit¹²⁹.

Si leur discours concerne principalement la religion et la politique, c'est avant tout la façon dont ils sont dépeints qu'il nous faut retenir ici. Leur volonté d'être discret les rend extrêmement suspects aux yeux du narrateur, et le lecteur comprend aisément le malaise. Varron finira par dénoncer « la corruption du cœur et le libertinage de leur vie¹³⁰ ». Ainsi nous constatons que Saavedra Fajardo dissémine quelques indices dans le récit qui témoignent de dysfonctionnements dans la République Littéraire et qui participent d'une écriture subtile de la dystopie.

b-Poétique de la désillusion

De manière plus frappante encore, le récit s'articule autour d'un jeu entre extériorité et intériorité profondément baroque. Dans cette République Littéraire, les apparences sont trompeuses et l'écriture développe une poétique de la désillusion illustrée de deux manières : un jeu sur l'illusion, et les discours de Démocrite et Héraclite. Dans un premier temps, il apparaît manifestement que l'écriture de Saavedra Fajardo est marquée par une conscience aiguë de l'ambiguïté trompeuse qui existe entre les apparences et le réel ; certains passages de la *República Literaria* développent ainsi une vision baroque pour dévoiler le monde au lecteur. Dans la première rédaction la description initiale de la cité ne laisse planer aucun doute quant à son caractère faussement idéal :

¹²⁹ p. 91. « A un lado de la plaza estaban retirados Cricias, tirano de Atenas, Epicuro, Diágoras, y Teodoro, los cuales, con gran recato de no ser oídos, discrepan entre sí con voz baja y tales demostraciones de temor », p. 253.

¹³⁰ p. 94. « [...] en los ateístas prevalece más la malicia que la ignorancia. Así engañan la libertad de sus costumbres [...] », p. 255.

En sortant du Temple et de ce bosquet, nous découvrîmes au milieu d'une plaine fleurie une cité magnifique, le prêtre me dit que c'était la République Littéraire. Envahi par la joie, je posais les yeux sur elle, car en raison de la variété de ses édifices, de la beauté du lieu et de la sérénité du ciel, elle symbolisait le Paradis, mais tandis que je m'en approchais, je fus détrompé en voyant qu'elle n'était en grande partie qu'apparences et mensonges¹³¹.

Cette première présentation ne laisse plus planer le doute chez le narrateur-auteur et son lecteur dès le début du texte : aucun suspens n'est ménagé dans la mesure où la cité est déjà présentée comme fallacieuse. Or, dans la seconde rédaction, ces mentions d'une apparence feinte sont plus tardives et viennent s'agréger petit à petit, à mesure que le narrateur progresse dans la ville. Lorsqu'il rencontre Diogène chez les philosophes, au bord d'un ruisseau, le narrateur décrit un coquillage peint :

Il avait appendu aux branches de ce peuplier un cartouche ovale sur lequel était peinte une conque de perles dont les dehors raboteux laissaient voir en dedans une nacre d'une blancheur admirable, qui renfermait une belle perle uniquement formée de la rosée céleste, sans aucun mélange grossier qui ternit son éclat. Le mot ou l'âme de cette devise était cet hémistiche de Perse : *Nec te quaesiveris extra*¹³².

La devise et l'image du coquillage renferment une réflexion sur l'extériorité et l'intériorité qui invite à aller au-delà des apparences. Ici, c'est l'image du silène¹³³ qui est reprise et qui permet de convoquer le jeu sur les illusions. C'est au moment d'entrer au cœur de la cité, là où vivent la majorité des personnages et où se trouve la maison des fous que la réflexion sur l'illusion se fait plus claire :

Je reconnus alors que la beauté de ces édifices vus de près, était bien au dessous de ce qu'elle paraissait de loin. La plupart ne consistaient qu'en façades magnifiques, semblables à des décorations de Théâtre, beaux dehors et rien dedans¹³⁴.

¹³¹ N.T. « Saliendo del Templo y de aquel bosque, descubrimos en medio de una florida vega una ciudad hermosa, la cual me dijo que era la República Literaria. Apacentaba en ella los ojos con interna alegría, porque en la variedad de sus edificios, belleza de sitio y serenidad de cielo representaba a Paraíso, aunque como me fui acercando, me desengañé, viendo que en muchas cosas era aparente y fingida », p. 141.

¹³² p. 64. « Pendiente de un ramo de quel álamo, tenía una tarjeta ovada, y en ella pintada una concha de perlas, cuya parte exterior, si bien parecía tosca, descubría por el dentro de sí un plateado y cándido seno, y en aquel puro parto de la perla, concebida del rocío del cielo, sin otra mezcla que manchase su candidez, y por mote o alma desta empresa aquel medio verso de Persio *Nec te quaesiveris extra* », p. 237.

¹³³ Dans les *Adages* d'Érasme, les silènes d'Alcibiade sont de petites figurines représentant des joueurs de flûte et qui, en s'ouvrant, montrent une divinité. L'image est reprise chez Rabelais, notamment pour décrire Socrate : laid à l'extérieur, il est un sage absolu à l'intérieur.

¹³⁴ p. 75. « [...] entramos en lo poblado y culto de la ciudad, la cual, reconocida por dentro no correspondía a la hermosura exterior, porque en muchas cosas era aparente y fingida », p. 245.

On constate que cette description de la ville est amenée tardivement dans la deuxième rédaction, elle vient donc mettre à mal les images précédentes en évoquant un décalage entre les apparences et le réel. Il s'agit ici d'un silène inversé : une ville aux belles apparences est en réalité pourrie en son cœur. Le parcours du narrateur-auteur dans la ville est donc à la fois initiatique puisqu'il va en profondeur pour acquérir une révélation, et à la fois décevant puisque cette révélation dévoile une illusion. C'est dans ce mouvement de désillusion que s'inscrivent les discours de Démocrite et d'Héraclite. Pour Nicolas Correard, l'éclatement du regard dans la République Littéraire puis le recentrement autour de la figure de Démocrite témoignent d'une certaine forme de maniérisme littéraire¹³⁵. Le procédé de l'anamorphose appliqué à l'écriture permet d'insérer le motif baroque du « desengaño » ou de la désillusion. Ce que nous constatons ici, c'est que les figures de Démocrite et d'Héraclite, parce qu'elles apparaissent tardivement, permettent de recentrer le regard du lecteur et de dévoiler la vanité des sciences. Un discours du renversement s'opère notamment chez Démocrite par l'intermédiaire d'un jeu sur les oppositions. Prenons l'exemple de la morale :

Comment voulez-vous que je ne rie pas, en ayant toutes les nations recevoir des habitants de cette République les préceptes de la vie morale ; l'estime de la vertu, et les règles pour réprimer les passions, tandis que nous, qui vivons avec eux, nous les connaissons pour les plus entêtés des hommes, les plus prompts à la colère, les moins en garde contre l'amour, les plus asservis à la jalousie, les plus susceptibles d'avarice, les plus sensibles à l'ambition, les plus inconstants, les plus vains, les plus remplis d'eux-mêmes et de mépris pour les autres ; les plus fiers et les plus opiniâtres¹³⁶.

Ici, la question rhétorique, qui met en opposition l'idéal et la réalité des comportements des maîtres en morale en jouant sur une accumulation de superlatifs hyperboliques, vise à briser l'illusion dont bénéficient les philosophes moraux. Le discours de Démocrite reprend, en même temps qu'il les détruit, les attentes du lecteur. Chez Héraclite, une autre question rhétorique suit le même mouvement :

¹³⁵ Nicolas Correard, « Le maniérisme comme décomposition de l'idéal encyclopédique et livresque de l'humanisme, chez Anton Francesco Doni et don Diego de Saavedra Fajardo », in *Maniérisme et Littérature*, dir. Didier Souiller, Paris, Orizon, 2013.

¹³⁶ p. 103-104. « ¿Cómo queréis que no me ría viendo que destos ciudadanos reciben las gentes los documentos de la vida moral, el aprecio de la virtud y la composición del ánimo ; y somos los que más rebelde le criamos, los más faciles a la ira, más ciegos al amor, más entregados a la envidia, más inclinados a la codicia, más expuestos a la ambición, más inconstantés, más vanos, más enamorados de nosotros mismos, más despreciadores de los demás y más arrogantes y pertinaces ? », p. 260.

Qu'est-ce que la Poésie, sinon une flamme célèbre qui n'embrase qu'un petit nombre d'âmes privilégiées ? La Rhétorique, une inspiration divine qui nous persuade de la vertu¹³⁷?

Une accumulation de propositions formées sur le même modèle conduit à l'élaboration d'une liste d'épanorthoses qui corrigent les connaissances du narrateur et du lecteur. Ce double mouvement de négation et d'affirmation permet de dissiper l'illusion. L'examen des connaissances permet une relecture de tout le voyage dans la République Littéraire sous un angle criti-comique. L'usage des déictiques (« Voyez »¹³⁸, « Voilà le portrait fidèle des sciences »¹³⁹) montre que les figures de Démocrite et d'Héraclite proposent un changement total de regard au narrateur et au lecteur : il s'agit de mettre le doigt sur l'illusion, puis de la dissiper. Ce discours du « desengaño », extrêmement baroque, met donc à bas toute l'idée de progrès de la République des Lettres. Le suspens de la deuxième rédaction, maintenu en repoussant les indices de l'illusion et le discours de la désillusion, permet de laisser le lecteur en attente, il fait perdurer le mensonge pour mieux le briser dans la fin du récit.

À la fois conséquence et procédé de l'écriture de la dystopie, la déception est le moteur narratif de la *República Literaria* : c'est elle qui, au moment où elle est provoquée, donne son sens à l'œuvre. Préfiguré par des indices disséminés dans le récit, le renversement opéré au cœur de la ville joue sur les attentes du narrateur et du lecteur. La République des Lettres idéale, maintenue dans des apparences trompeuses par le jeu des illusions, est présentée dans sa décevante réalité par les discours de Démocrite et d'Héraclite. Le jeu baroque sur l'intériorité et l'extériorité ne met pas seulement à mal l'idéal de République Littéraire, il mine également la possibilité de la connaissance. En effet, dans un monde incertain et changeant, quelle place reste-t-il à l'utopie du savoir ?

¹³⁷ p. 130. « ¿Qué es la Poesía, sino una llama suya encendida en pocos ; la Retórica, una inspiración divina que nos persuade la virtud [...] ? », p. 273. On peut s'interroger sur l'identité du personnage qui prononce ces paroles. En effet, il y a un trou dans le texte qui peut laisser planer le doute : s'agit-il de la suite du discours d'Héraclite ou bien une réflexion du narrateur ? La construction rhétorique nous laisse penser qu'il s'agirait plutôt du premier. Quoi qu'il en soit, l'important est de voir qu'il y a ici une correction, une désillusion.

¹³⁸ Traduction des anaphores de « Mira » à plusieurs reprises.

¹³⁹ p. 125. « Ésta es la perfección de las ciencias », p. 270.

Conclusion : une satire paradoxale

Nourrie par les cultures littéraire, historique, scientifique, philosophique et artistique de l'humanisme, la République Littéraire présentée par Saavedra Fajardo a toutes les caractéristiques de l'utopie intellectuelle. Les jeux sur les savoirs, sur les références partagées, permettent de créer l'illusion d'un idéal dans lequel le lecteur cultivé du XVII^e siècle peut se reconnaître ; la richesse de l'écriture permet de livrer une cité foisonnante de vie et de savoirs, une incarnation de la culture néo-latine. Mais le projet de Saavedra Fajardo est tout autre : la satire des humanistes et de leur monde, et l'écriture de l'illusion et de la désillusion, témoignent d'une profonde méfiance envers les savoirs et ceux qui revendiquent leur maîtrise. Notre auteur, en présentant une cité minée par le mensonge et le ridicule, refuse de donner une autorité à l'idéal de République des Lettres : il le malmène, le tourne en dérision, et refuse finalement au lecteur le maintien de l'utopie. Le rire et la satire autorisent une prise de distance, un recul critique sur une culture caractérisée par un sérieux et des certitudes mortifères. La subversion et le retournement sont les grandes forces qui dirigent l'écriture de Saavedra Fajardo : ce sont elles qui témoignent de la vanité des sciences dans un monde marqué par l'incertitude.

CHAPITRE TROIS : PHILOSOPHIE D'UN MONDE EN CRISE

Si l'esthétique baroque d'un monde instable et illusoire est si prégnante dans le texte de Saavedra Fajardo, c'est parce que la première moitié du XVII^e siècle est un moment de crise en Europe. En effet, la Guerre de Trente ans déstabilise les grandes puissances européennes que sont l'Espagne, la France, le Saint-Empire et les provinces protestantes du Nord, et installe pour longtemps un conflit armé sur fond de domination politique et religieuse. C'est dans ce bouillonnement géopolitique et philosophique qu'émerge la pensée de Saavedra Fajardo, et il est évident qu'elle ressurgit dans sa *República Literaria*. Nous nous intéresserons donc aux questionnements politiques qui sont amenés dans le récit et sur leurs enjeux, puis nous nous pencherons sur la question philosophique du scepticisme de Saavedra Fajardo et ses diverses influences. Enfin, il nous faudra mettre en évidence les inquiétudes et le positionnement de notre auteur vis-à-vis de la censure.

3.1. Questionnements politiques

Diplomate et proche des cercles de pouvoir, Saavedra Fajardo est un auteur qui se passionne pour la question politique, notamment en ce qui concerne l'exercice du pouvoir et les conséquences de la guerre. Dans la mesure où il est auteur des *Empresas políticas*, des *Locuras de Europa* et d'autres pamphlets, il nous faut examiner la façon dont la *República Literaria* peut se nourrir de la réflexion politique. Cela nous conduira à évaluer l'image du prince donnée dans le texte, et la manière dont l'auteur évoque la guerre au sein de la cité imaginaire.

a-Les Empresas políticas et la República Literaria

À la fois diplomate et auteur, Saavedra Fajardo s'inspire de son expérience politique pour écrire ses *Empresas Políticas*. Le genre de l'emblème se mêle à l'écriture de la sentence pour proposer un portrait du prince chrétien idéal ; il y a donc une proximité thématique qui peut d'ores et

déjà s'établir sur la base d'un rapport au modèle et à l'idéal politique. Dans une Europe qui voit fleurir depuis la Renaissance les traités d'éducation et autres « miroirs du prince », Saavedra Fajardo suit les pas d'Érasme et de son *Institution du Prince Chrétien* ou de Budé, auteur du *De l'Institution du Prince*. En résumant le propos de Jean Meyer dans un compte-rendu, Marcel Grandière rappelle les caractéristiques de ces pédagogies :

L'éducation princière est marquée par la guerre et la paix, les grands mouvements intellectuels, l'évolution des royaumes européennes et de leurs appareils administratifs, la question de l'hérédité et les ambiances familiales parfois exécrables¹⁴⁰.

Si Saavedra Fajardo ne traite pas les questions héréditaires dans sa République imaginaire, les autres thèmes sont toutefois abordés à plusieurs moments. L'un des éléments qui nous conduit à opérer un rapprochement entre le traité politique de Saavedra Fajardo et sa *República Literaria* est une mention précise dans le passage sur la censure des livres politiques :

Je frissonnai à ce discours, et je me tins coi, dans la crainte qu'on n'exerçât la même rigueur sur mes maximes politiques [*Empresas Políticas*], quelque attention que j'aie eue de les conformer aux lois de la piété, de la raison et de la justice¹⁴¹.

Il est évident que ce que le narrateur-auteur mentionne ici constitue un rappel des *Empresas*. De fait, la réflexion sur la politique est toujours présente chez Saavedra Fajardo, et s'il annonce qu'il a écrit des maximes dans un autre texte, on peut également en retrouver dans sa satire de la République Littéraire. En effet, l'écriture moraliste de notre auteur déborde de ses écrits politiques et contamine en quelque sorte son utopie satirique dans la mesure où certaines caractéristiques poétiques se retrouvent dans la *República Literaria*. C'est notamment le cas des remarques que le narrateur se fait à lui-même – ou des réflexions de figures d'autorité –, et il s'agit la plupart du temps de jugements énoncés sur le mode de la sentence ou de la maxime, avec un usage évident du présent gnominique et des modalisateurs qui traduisent la certitude :

¹⁴⁰ Jean Meyer, *L'éducation des princes en Europe du XV^e au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 2004 ; compte-rendu de Marcel Grandière dans la revue *Histoire de l'éducation*, n°113, Lyon, INRP, 2007.

¹⁴¹ « Algo me encogí temiendo aquel rigor en mis *Empresas Políticas*, aunque las había consultado con la piedad, con la razón y justicia », p. 215 . Il s'agit ici de notre traduction, car Grasset, en ne traduisant pas le nom exact de l'ouvrage et en le remplaçant par une sorte de paraphrase, fait perdre au lecteur français la référence directe aux *Empresas*.

Il n'y a de prince véritablement heureux, que celui qui puise l'art de régner dans un fonds de droiture inflexible secondé de vives lumières d'une prudence consommée¹⁴².

Cette réflexion sur le prince, émise par le censeur des livres de politique, s'oppose évidemment à la pensée politique de Machiavel. La « droiture inflexible » évoquée fait visiblement référence à une entière adhésion aux principes de la foi catholique chez Saavedra Fajardo. Le narrateur-auteur de la *República Literaria* porte un regard critique et surplombant digne d'un moraliste, et il convient alors d'observer deux points saillants sur lesquels il semble s'arrêter : la guerre et les princes.

b-Guerre et paix

La *República Literaria* est marquée par une tension permanente entre la guerre et la paix, et l'on comprend aisément que ces réflexions apparaissent dans un contexte de déchirement européen. Il nous faut tout d'abord rappeler que le texte contient des éléments inquiétants qui maintiennent la guerre dans le champ des possibles au sein de la fiction. Dès le début du récit, le narrateur s'attache à décrire les remparts de la cité, et signale la présence de d'artillerie ; il poursuivra en mentionnant les armes et munitions grâce auxquelles la République réussit à recycler les mauvais livres de médecine — et l'on sait combien ceux-ci sont dangereux pour Saavedra Fajardo. De la même manière, une possible invasion est rapidement évoquée au sortir du laboratoire d'anatomie :

L'Empereur Licinius, un des plus grands ennemis de cette République, venait fondre sur elle avec des armées nombreuses de Goths et de Vandales¹⁴³.

Présenté comme un conquérant barbare appuyé par de violents païens, le personnage de Licinius fait office de repoussoir. Il symbolise avec son armée l'invasion de l'Empire romain, justifiant par là la réaction désordonnée et terrifiée des habitants de la République Littéraire. Or, si ces éléments inquiétants sont si importants dans le récit, c'est parce que la paix est considérée comme le moment privilégié de développement des lettres, des sciences et des arts. Cette réflexion est menée à deux reprises par l'intermédiaire du personnage de Fernand de Herrera.

¹⁴² « [...] y solamente feliz aquel príncipe a quien la luz viva de la Naturaleza, con una prudencia cándidamente recatada, enseñó el arte de reinar », p. 215.

¹⁴³ p. 89. « el emperador Licinio, como tan enemigo de aquella república, venía sobre ella con grandes tropas de godos y vándalos. », p. 252. Depuis la déclamation de Corneille Agrippa, Licinius est devenu une figure topique du souverain hostile aux Lettres, alors qu'il est assez peu connu par ailleurs.

La chute de l'Empire Romain entraîna, comme il arrive toujours, les Sciences et les Arts enveloppés de ses ruines. Ce ne fut qu'après le démembrement de ce vaste colosse, et lorsque les diverses parties formant de petits États, en Italie surtout, eurent donné de la consistance à leur gouvernement, que l'on vit reflourir la paix, et que les Sciences se remirent à germer à son ombre¹⁴⁴.

Les génies espagnols ont éprouvé les mêmes révolutions que ceux d'Italie. Tant que l'Espagne languit opprimée sous le joug africain, les horribles serpents, qui de ces contrées barbares s'étaient jetés sur ses riches Provinces, répandirent la terreur parmi ses Muses, et elles songèrent bien moins à accorder leurs instruments, qu'à se réfugier dans les montagnes¹⁴⁵.

En liant la barbarie et l'instabilité politique, et en les opposant à la paix et à ses bienfaits, le personnage de Fernand de Herrera livre une condamnation de la guerre. En effet, en l'absence de paix, ce sont les lettres, les arts et les sciences qui sont malmenés. Les conflits politiques sont donc vus par notre auteur comme un frein au développement intellectuel et culturel des nations européennes. Toutefois, ces mentions de la chute de l'Empire Romain et de la situation hispanique antérieure à la *Reconquista* ne permettent de condamner les conflits que d'un point de vue général. Que nous faut-il alors penser de l'implication de Saavedra Fajardo, diplomate, dans la guerre ? Il semble que la dénonciation du conflit européen est également présente. Les mosaïques égyptiennes servent en effet de point de départ à une réflexion sur le contexte politique contemporain :

C'est un art semblable que la Politique de ce temps réunissant une multitude de petits motifs méprisables en détail et sans rapport entre eux, en forme un prétexte monstrueux pour commencer une guerre injuste, et se porter à une usurpation violente¹⁴⁶.

L'emploi de termes aussi dépréciatifs que « méprisables », « monstrueux », « injuste » et « usurpation » témoigne de la forte implication de l'auteur dans la condamnation de la Guerre de Trente Ans. Or, au-delà de la question des savoirs et de leur pérennité, il semble que ce soit sur la question du droit que s'attarde le narrateur-auteur. En effet, il n'est plus mention de richesse intellectuelle, mais d'une « usurpation » et donc d'un conflit pour l'accès au pouvoir. Il semblerait alors que derrière cette condamnation de la guerre se dessine peut-être en filigrane une attaque

¹⁴⁴ p. 35. « Cayó el Imperio Romana, y cayeron (como es ordinario) envueltos en sus ruinas las ciencias y artes, hasta que dividida aquella grandeza y asentado los dominios de Italia en diferentes formas de gobierno, floreció la paz y volvieron a brotar a su lados las ciencias. », p. 217.

¹⁴⁵ p. 37. « Lo mismo que ha sucedido a los italianos sucedió también a los ingenios de España. Oprimió sus cervices el yugo africano, de cuyas provincias pasaron a ella sierpes bárbaras que pusieron miedo a musas, las cuales trataron más de retirarse a las montañas que de templar sus instrumentos », p. 217-218.

¹⁴⁶ p. 11. « arte de que se vale la política destes tiempos para formar con menudos motivos, desunidos entre sí, un pretexta con que acometer un guerra injusta y una usurpación violenta. », p. 202.

contre la France et ses manœuvres politiques destinées à affirmer son pouvoir en interférant dans les affaires de la Couronne d'Espagne et du Saint Empire. Lors de l'examen par les censeurs, le narrateur-auteur porte un jugement contre certains livres de politique :

Nous vîmes arriver de France, d'Italie, et des Pays du Nord, des recrues de livres de Politique, de maximes d'État, d'aphorismes, de commentaires sans nombre sur Tacite et sur les Républiques de Platon et d'Aristote. Cette marchandise pernicieuse était remise à un censeur vénérable, qui portait peintes sur son front la prudence et la candeur de son âme¹⁴⁷.

Manifestement, le terme de « marchandises pernicieuses » est ici employé pour se référer aux écrits de nations rivales, et cela est d'autant plus visible que le narrateur-auteur évoque ses propres maximes sur un ton bien moins virulent. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'intrication de motifs politiques et religieux conduit à une guerre indigne dans laquelle Saavedra Fajardo sera plongé, et cette mention dans le texte s'inscrit dans un contexte particulier. L'esprit de ces remarques rappelle les pamphlets qu'a écrits notre diplomate contre le pouvoir français durant le conflit, et l'on ne s'étonnera donc pas de la sévérité du propos, soulignée du reste par l'idéalisation de la paix dans le domaine intellectuel. La *República Literaria* offre donc à son auteur le champ libre pour une réflexion sur la guerre qui englobe à la fois une réflexion sur les bienfaits de la paix et une condamnation partisane des conflits européens.

c-Critiques du mauvais souverain

Si les *Empresas políticas*, également nommées *Idea de un principe político cristiano*, développent le portrait d'un prince idéal à partir de sources telles que Tacite, la Bible, Juan de Mariana, Aristote, Alfonso X ou encore Sénèque¹⁴⁸, la *República Literaria* semble plutôt s'attacher à livrer des critiques à l'encontre de mauvais souverains. En effet, l'écriture satirique est bien plus apte à railler des adversaires qu'à louer des modèles. Une série de critiques est adressée aux mauvais souverains. Notons d'abord que notre auteur utilise la figure du roi Alphonse X, surnommé « Le Sage » en raison de son intérêt pour les sciences. Il est présenté tenant un astrolabe, observant le ciel. Le narrateur-auteur ose une plaisanterie sur la couronne d'Ariane, dans les étoiles, et celle du

¹⁴⁷ p. 31-32. « De la partes septentrionales y también de Francia y Italia venían caminando recuas de libros de política y razón de estado, aforismos, discursos, comentarios sobre Cornelio Tácito y sobre las repúblicas de Platon. Recibía esta dañosa mercancía un censor venerable, en cuya frente estaba delineado un ánimo cándido y prudente » p. 214.

¹⁴⁸ Diego de Saavedra Fajardo, *Empresas Políticas*, éd. Sagrario López, Madrid, Catedra, « Letras Hispánicas », 1999, p. 68.

roi : « sans prendre garde que dans ce moment la sienne s'échappait de sa tête¹⁴⁹ ». Il s'agit là d'un rappel de l'histoire de la monarchie espagnole : si Alphonse X est connu pour son érudition, il l'est également pour avoir été détrôné par son fils Sancho IV. La sentence qui apparaît plus loin condamne ainsi l'imprudence du souverain :

L'art de régner n'est pas compatible avec les occupations et les amusements des Sciences. La douceur de celles-ci peut faire perdre de vue les affaires publiques, entraîne à la solitude et à l'oisiveté de la contemplation, ou à la contention de la dispute ; tout cela émousse cette vivacité du coup d'œil, qui doit montrer sur le champ le parti que l'on a à prendre, et qui est bien plus l'heureux fruit d'un esprit naturel, que de la réflexion. La vie des princes n'est point assez libre de sollicitudes, pour pouvoir se jeter dans la carrière des Sciences¹⁵⁰.

La plaisanterie précédente, accompagnée d'un tel jugement sur le rôle du prince, ne laisse pas de place au doute quant à la rigueur de la condamnation. Quand on sait quelle vision des sciences astronomiques anime l'esprit de la *República Literaria*, on n'est guère étonné de voir développée une telle réflexion sur les conséquences politiques du désengagement du souverain des affaires publiques. La critique de l'astronomie se double ici d'une injonction à la responsabilité des hommes de pouvoir. On pourrait se risquer à dire que Saavedra Fajardo écrit en faveur d'une éthique de responsabilité du souverain, notamment car ce dernier est un exemple — bon ou mauvais —, que l'on suit. C'est en substance ce que signifie la réflexion à propos de Suétone et de l'écriture de l'Histoire : « ceux-ci [leurs sujets] seront toujours disposés à approuver les usages les plus dépravés, dès qu'ils les verront consacrés par celui qui les gouverne¹⁵¹ ». On retrouvera par ailleurs une critique similaire dans le laboratoire des chimistes, lorsque le narrateur-auteur décrit les savants à la recherche de la transmutation de l'or :

Ce que je trouvai de plus étrange, ce fut de voir plusieurs princes, qui ayant posé leur sceptre, pour prendre en main les soufflets, travaillaient avec ardeur à animer les flammes des fourneaux, et ne montraient pas moins d'avidité que les autres pour cet or imaginaire¹⁵².

¹⁴⁹ p. 75. « sin advertir que al mismo tiempo le quitaban la suya de la cabeza. », p. 244.

¹⁵⁰ p. 75. « No admite el arte de reinar las atenciones y divertimientos de las ciencias, cuya dulzura distrae los ánimos de las ocupaciones públicas y los retira a la soledad y al ocio de la contemplación y a las porfías de las disputas, con que se ofusca la luz natural, que por sí misma suele dictar luego lo que se debe abrazar o huir. No es la vida de los príncipes tan libre de cuidados que pueda entregarse ociosamente a las ciencias. », p. 244.

¹⁵¹ p. 51. « así estiman los vasallos por loables las costumbres depravadas que ven ejercitadas y aprobadas en la cabeza que los gobierna. », p. 227.

¹⁵² p. 68-69. « Lo que más admiré fue que muchos príncipes, arrimados el ceptro, hinchaban los fuelles, para animar las llamas con no menos cudicia que los demás. », p. 240.

La condamnation des occupations scientifiques du souverain est donc associée à une avidité passionnelle et néfaste qui le conduit à abandonner le pouvoir et les responsabilités, comme en témoigne la métaphore du sceptre posé. Il y a donc un discours moral sur les passions qui touchent les princes et qui mettent en péril la bonne gestion des affaires publiques. On retrouve cette mention des passions à propos des bibliothèques :

Nous y vîmes encore d'autres livres en peaux d'animaux préparées, nommées parchemin, parce qu'on en trouva le secret à Pergame, dans le temps que le roi Ptolomé Philadelphie défendit la sortie du papier hors de son royaume, pour ôter à Eumènes, roi de Pergame, les moyens de former une bibliothèque aussi belle que la sienne. C'est ainsi que les rois immolent souvent à leurs passions et à leurs jalousies personnelles l'intérêt de leurs sujets, et les avantages de leur commerce¹⁵³.

Le narrateur-auteur condamne une fois de plus les intérêts personnels du souverain qui viennent buter contre le bien commun, d'autant plus qu'il s'agit ici de la diffusion du savoir et du commerce d'un peuple. Le discours sentencieux et moral d'un Saavedra Fajardo qui se fait presque moraliste ne s'embarrasse pas de détours pour condamner les errements des souverains. Dès le début du texte, c'est bien cette immoralité qui est mise en avant lorsque le narrateur déclare que « les politiques mettent toute leur science à déguiser le mensonge sous le masque de la vérité, et à couvrir leur fourberie de faux dehors, qui la rendent méconnaissable¹⁵⁴ » ou bien que « l'intérêt particulier devient le tout pour eux¹⁵⁵ ». L'usage du mensonge en politique, qui pourrait laisser penser à une pratique machiavélique du pouvoir, est évidemment condamné par Saavedra Fajardo. Il finira par associer le fléau moral à une incapacité physiologique dans le passage sur Galien et l'anatomie :

Dans ce moment, il disséquait des têtes de princes. Vésale et d'autres élèves le suivaient avec attention, et il leur faisait voir qu'il manquait dans ces têtes les deux cellules destinées à loger le jugement, dont le siège est au-dessus de l'imagination, fille de la mémoire, qui occupe la partie la plus reculée du cerveau, et que ces deux puissances s'y trouvaient subordonnées à la volonté dans laquelle elles étaient renfermées. Je regardais comme une nouveauté inouïe cette différence de conformation entre les organes des princes et ceux des

¹⁵³ p. 55. « Vimos también otros libros escritos en pieles de animales llamadas pergaminos, por haberse hallado en Pérgamo cuando el rey Ptolomeo Filadelfo mandó echar un bando que no se sacase de su reino el papel por invidia de que Eumene, rey de Atalia, no juntase otro librería tan insigne como la suya. Así, alguna vez, a costa del trato y comercio de los vasallos, sustentan los príncipes sus emulaciones y invidias. », p. 229-230.

¹⁵⁴ p. 33. « el estudio de los políticos se emplea en cubrille el rostro a la mentira y que parezca verdad, disimulando en engaño, y disfrazar los desinios », p. 215.

¹⁵⁵ p. 12. « la conveniencia de los príncipes, que, siendo parte, es el todo. », p. 203.

autres ; je trouvai un grand inconvénient dans la suppression de facultés si nécessaires, ou à les laisser gouverner par la volonté, puissance aveugle et sans réflexion [...] ¹⁵⁶.

La critique du manque de jugement des princes est ici profondément satirique, et est même subversive dans la mesure où elle ne se dissimule pas derrière une figure repoussoir mais se veut générale. La distance comique marquée par le langage anatomique amoindrit à peine la virulence de la condamnation. Il nous faudra retenir quel que soit le passage, Saavedra Fajardo utilise le même procédé d'écriture pour condamner le mauvais prince ; le mouvement critique se décompose en une anecdote historique ou fictionnelle présentée dans la narration puis commentée intérieurement par un narrateur critique et sentencieux. Le voyage en songe dans cette République des Lettres est donc le moment privilégié d'une attaque satirique violente contre les mauvais souverains, visiblement légion en Europe si l'on en croit Saavedra Fajardo.

La situation politique de l'Europe, qui semblait oubliée grâce au voyage en songe, est en réalité omniprésente dans la *República Literaria*. Que ce soit par un discours sur le prince ou des réflexions sur la guerre et la paix, les écrits politiques de Saavedra Fajardo sont animés par un même esprit. La conscience de l'instabilité — si ce n'est la crainte de la guerre — est secondée par un discours politique et moraliste qui traduit également les préoccupations philosophiques de l'auteur.

3.2. Vers un scepticisme chrétien ?

Nombreux sont les philosophes entrevus dans la cité onirique de la République Littéraire, et nombreux sont ceux qui n'ont pas été épargnés par la satire de notre auteur. Pour autant, tous ne sont pas traités de la même manière, et il nous faut alors comprendre quelle philosophie anime la pensée de Saavedra Fajardo. L'écriture du contre-encyclopédisme et la critique des sciences conduisent à interroger l'anti-intellectualisme de l'auteur. Par ailleurs, le portrait des philosophes sceptiques dans le texte mérite qu'on s'y attarde : il est en effet ambivalent. Enfin, il nous faudra tenter de lier philosophie et théologie autour de la question de la Nature et de la Providence.

¹⁵⁶ p. 88-89. « entonces desecaba cabezas de príncipes, en las cuales mostraba a Vesalio, Farnesio y a otros que con atención le asistían, que faltaban en ellas las dos celdas de la estimativa, cuyo asiento es sobre la fantasía, y la de la memoria, que está en la última parte del cerebro, y que estas dos potencias estaban reducidas y subordinadas a la voluntad, en quien se hallaban incluidas. Pareciome novedad que la composición y órganos de los príncipes se diferenciassen de los demás, y que era gran inconveniente que aquellas potencias tan necesarias faltasen o fuesen gobernadas de la voluntad ciega y desatentada », p. 252-252.

a-Un anti-intellectualisme ?

On l'a vu, la critique des sciences et de la connaissance chez Saavedra Fajardo s'opère par l'écriture du contre-encyclopédisme. Or, faut-il seulement voir dans la *República Literaria* une œuvre profondément anti-intellectualiste ? On nuancera plutôt en s'attachant à comprendre les fondements de la pensée de notre auteur. Manifestement, on assiste à une condamnation très nette de l'*hybris* intellectuel et savant qui s'appuie sur une remise en question de la mémoire et une critique de l'accumulation. En effet, le narrateur-auteur semble condamner la trop grande importance donnée à la mémoire dans le champ des sciences et des lettres. L'hellébore est convoquée lors du récit, mais dans un but différent de celui que nous avons évoqué précédemment ; on nous signale que les habitants de la cité « usaient d'hellébore et de confection d'anacarde pour se fortifier la mémoire, au risque d'affaiblir leur jugement¹⁵⁷ ». La pointe finale est éminemment satirique, et l'on comprend bien qu'il s'agit de critiquer la suprématie de la mémoire sur la réflexion¹⁵⁸. L'idée est reprise plus tard, à propos de l'éducation et de l'apprentissage de la grammaire : Varron informe le narrateur-auteur que l'apprentissage par cœur de la grammaire, puisqu'il est presque toujours un échec et interdit de fait de poursuivre le *cursus honorum* de la République Littéraire, prive la cité de bons citoyens et de leurs capacités. C'est donc la réflexion qui semble primer pour Saavedra Fajardo. Par ailleurs, le désir d'accumulation des connaissances est condamné par la voix narrative tout au long du texte. Du début du récit, où le narrateur-auteur se plaint de la prolifération des livres, jusqu'à la fin, l'acquisition immodérée de savoirs est vu comme risible. Prenons l'exemple de la maison des fous, dans laquelle on trouve des lettrés rendus ridicules par leur appétit pour les textes :

D'autres, en faveur des paresseux, formaient des bouquets avec les fleurs et les belles pensées de divers auteurs, en cela plus dignes de blâme que de louange, puisqu'ils ternissaient l'éclat de ces belles pensées, en les tirant ainsi de leur place et les présentant isolées. En cet état, elles ne ressemblaient plus qu'à des pierres détachées d'un édifice dont elles faisaient la solidité, ou à de la monnaie de billon hors du royaume où elle a cours. Quelques-uns se promenant à grand pas, apprenaient pas cœur des aphorismes, des sentences et autres rogatons, pour se donner un vernis de savants. D'autres, dans la même vue mettaient toute leur ambition à se

¹⁵⁷ p. 3. « Muchos buscaban entre el elaboración la nacardina para hacerse memoriosos con evidente peligro del juicio. », p. 196.

¹⁵⁸ Saavedra Fajardo, comme Montaigne, adhère à la critique des pédants, mauvais citoyens de la République des Lettres en Europe. Voir Bots et Waquet, *op. cit.* : « Deux personnages étaient plus particulièrement montrés du doigt, à la mesure même, peut-être, de leur nombre dans la République des Lettres : le charlatan et le pédant. [...] À la différence du charlatan, le pédant n'était pas un imposteur et il ne cherchait pas nécessairement à abuser autrui ; il ne manquait pas de savoir, ni même de jugement, mais il se complaisait dans les minuties, une érudition étriquée et stérile, dans des recherches obscures et inutiles. », p. 114. Saavedra Fajardo va plus loin puisqu'il nie même la présence de jugement chez ceux qui font étalage de leur savoir.

remplir la tête de titres de livres, et à prendre une teinture générale des principales matières qui y sont traitées, et avec cette légère fourniture, ils s'en allaient hardiment dans les compagnies faire parade de leur savoir prétendu¹⁵⁹.

Ici, on assiste à une critique qui s'articule sur deux aspects : le désir de connaître conduit à privilégier la quantité plutôt que la qualité des savoirs. L'importance accordée au paraître nourrit un *hybris* épistémologique avorté : la prétention à l'exhaustivité mène à la fragmentation de la connaissance, et à l'absence de maîtrise et de réflexion personnelle. En somme, c'est une fois de plus la vanité qui est condamnée chez les lettrés et savants, dans la droite ligne de la critique des pédants que l'on peut retrouver chez Montaigne¹⁶⁰. Toutefois, d'une manière plus radicale encore, le narrateur-auteur semble condamner tout travail de recherche :

Je compris par là combien sont maladroits dans le commerce de la vie, et peu propres au manège des cours, ces grands génies qui se livrent sans réserve aux savantes recherches. Hors de cette sphère, ce sont moins des hommes que des troncs inanimés¹⁶¹.

Si l'expression « sans réserve » laisse imaginer que Saavedra Fajardo pense ici à l'absence de modération, il est également possible de se demander s'il ne va pas jusqu'à condamner implicitement tout travail intellectuel sans autre fin que la connaissance. Cependant, s'il est clair que la condamnation touche les lettrés et les savants, il faut signaler que nous sommes également en présence d'un discours nationaliste qui condamne presque systématiquement les étrangers tandis qu'il regarde avec plus de complaisance les auteurs espagnols. On l'a déjà vu, les auteurs de traités politiques français ou des provinces protestantes ne sont pas vraiment appréciés par le narrateur auteur. Mais d'autres mentions signalent un anti-intellectualisme sélectif et une condamnation différenciée. Prenons l'exemple de Paul Jove cité dans le passage sur le défilé des historiens :

¹⁵⁹ p. 85-86. « Otros juntaban, a favor de los perezosos, ramilletes de flores y sentencias de varios autores, en que ante merecían pena que premio, pues deslustraban aquellas sentencias, que fuera de su lugar son como piedras sacadas de su edificio, donde hacen labor, o como moneda de vellón fuera de los reinos donde se acuña y corre. Algunos muy aprisa se paseaban encomendando a la memoria aforismos y brocárdicos para parecer doctos, y otros, con la misma ambición se aplicaban a saber los títulos de los libros y tener ciertas noticias generales de sus materias, con que en todas las conversaciones hacían una vana ostentación de las ciencias. », p. 250.

¹⁶⁰ *Essais*, Chapitre I, 25.

¹⁶¹ p. 97. « conocí cuán inútiles y ineptos son para todas las acciones urbanas y ejercicio de corte los que sin moderación se entregan a la especulación de las ciencias, fuera de las cuales no parecen hombres, sino troncos inanimados. », p.256. García López précise en note que ce passage a été réécrit dans une optique anti-intellectualiste qui n'était pas celle de la première rédaction. La référence à l'homme tronc ou souche est également présente dans l'*Éloge de la Folie* d'Érasme.

Celui qui marche à son côté, enveloppé d'épaisses fourrures à peine capables de le réchauffer, est Paul Jove, servile adulateur du Marquis du Guast et des Médicis, et ennemi déclaré des Espagnols ; défauts qui font justement suspecter la vérité de son histoire¹⁶².

Le portrait déplaisant du personnage s'appuie sur une critique de la prétendue trahison, c'est donc dans une perspective de défense de l'Espagne contre ses ennemis que Saavedra Fajardo condamne un auteur, sans s'inquiéter de ce qu'on pourrait lui faire les mêmes reproches à propos de ses œuvres. Dans tous les cas, il n'y pas de prétention à l'objectivité dans le texte, et la critique des savants et lettrés apparaît nécessairement subjective : l'épisode de la pierre de touche et le motif des balances¹⁶³ montrent qu'au delà du parnasse poétique, c'est dans tout le récit que le traitement des auteurs diffère. Une sélection s'opère, motivée par un élitisme subjectif visiblement influencé par un sentiment nationaliste compréhensible en ces temps de troubles politiques. Saavedra Fajardo étant lui-même un auteur, le texte penche sans cesse vers un discours ambivalent : soit la *República Literaria* est réellement animée par un esprit anti-intellectualiste et dans ce cas ce dernier est mis en défaut par les écrits de l'auteur lui-même et constitue donc une sorte d'écriture paradoxale à la Montaigne, soit il s'agit d'une façade philosophique qui masque le rejet de l'appropriation du savoir par des gens qui ne devraient pas y prétendre et témoigne d'un élitisme culturel et intellectuel marqué par des préoccupations politiques.

b- Vers un scepticisme moral

Le voyage dans la République Littéraire conduit notre narrateur-auteur à rencontrer, parmi les philosophes, les représentants du scepticisme. Or, il nous faut voir que si la critique des sciences peut laisser penser qu'il y a chez Saavedra Fajardo une adhésion totale au scepticisme antique, la réalité est plus nuancée. En effet, la présentation des sceptiques ménage un éloge modéré, et la philosophie de l'auteur semble plutôt se construire sur une multiplicité de références. Voyons tout d'abord quels sont les sceptiques décrits par le narrateur-auteur lors de sa découverte des coteaux :

Un peu plus loin était un cercle de philosophes sceptiques, Pyrrhon, Xénocrate, et Anaxarque, gens encore plus incertains et plus timides à décider, qui doutaient absolument de tout, sans oser rien affirmer ni rien nier. Dès

¹⁶² p. 52-53. « el que va a su lado, con un ropón de martas que apenas puede dalle bastante calor es Paulo Jovio, adulator del marqués del Vasto y de los Médicis, y enemigo declarado de los españoles; vicios que desacreditan la verdad de su historia. », p. 228.

¹⁶³ « estaba pendiendo una romana grande, y a su lado un pequeño peso », « piedra de parangon », p. 216. Ces détails sont mentionnés dans le décor du bâtiment des douanes, juste avant l'arrivée de Fernand de Herrera.

qu'on les pressait un peu, ils pliaient les épaules pour donner à entendre qu'on ne pouvait prononcer sur rien affirmativement¹⁶⁴.

Le portait est évidemment conventionnel, et on peut noter que si la description des gestes peut faire sourire, elle n'est pas satirique comme chez Montaigne¹⁶⁵. Cette présentation rapide des sceptiques semble surtout servir de prétexte à un développement de la philosophie de l'auteur :

Je trouvai de la sagesse dans cette modestie, et cette défiance du savoir humain me parut bien fondée, car pour établir une connaissance certaine, il faut le concours de deux principes ; l'un réside dans la faculté qui connaît, et l'autre dans l'objet à connaître¹⁶⁶.

Cette réflexion sur les sens et l'entendement se développe longuement, et elle revient à plusieurs reprises, notamment pour s'opposer à la philosophie dogmatique. Elle se poursuit avec la mention de Platon, et cette dernière permet d'introduire Dieu dans la pensée philosophique sceptique.

[...] car des formes ou idées primitives, selon lui, ne résident que dans la nature très pure et très parfaite de Dieu, dont nous sommes nous-mêmes animés, et que nous ne pouvons voir ; tout ce que nous apercevons, n'en est qu'une ombre ou une image réfléchie sur laquelle il est impossible d'avoir une véritable science¹⁶⁷.

Il y a donc un mélange de philosophies qui tend à se centrer sur la question de la modération dans la recherche du savoir en liant les pensées sceptiques et platoniciennes, et l'idée de Dieu. Il nous faut par ailleurs signaler la présence de Diogène parmi les philosophes dont la modération est appréciée :

¹⁶⁴ p. 59. « Poco más adelante estaban los filósofos escépticos Pirrón, Zenócrata y Anarjarcas, gente que con mayor certidumbre y miedo lo dudaba todo, sin afirmar ni negar nada, encogiéndose de hombros a cualquier pregunta, dando a entender que nada se podía saber afirmativamente. », p. 233.

¹⁶⁵ Dans l' « Apologie de Raymond Sebond », Montaigne fait l'éloge du scepticisme pyrrhonien, et renvoie dos à dos les philosophes qui font mine de ne rien savoir, et ceux qui sont persuadés de détenir la vérité.

¹⁶⁶ p. 59. « Cuerda modestia me pareció la de estos filósofos y no sin algún fundamento su desconfianza de saber humano, porque para el conocimiento de las cosas dos disposiciones son necesarias : de quien conoce y del sujeto que ha de ser conocido. », p. 233.

¹⁶⁷ p. 60-61. « porque tales formas o ideas asisten a la naturaleza común de que participan, porque tales formas o ideas asisten a la naturaleza purísima y perfectísima de Dios, de las cuales, viviendo, no podemos tener conocimiento cierto, y solamente vemos estas cosas presentes que son reflejos y sombras de aquéllas, por lo cual es imposible reducirlas a ciencia. », p. 234.

Dans un endroit écarté, et loin de tous ces philosophes, nous vîmes Diogène, plus modeste et moins sujet à l'erreur que tous. L'amour de la sagesse lui faisait dérober quelques heures au soin des affaires publiques, pour méditer sur la morale des stoïciens¹⁶⁸.

Il est remarquable de voir que Diogène est présenté comme un philosophe plutôt calme chez Saavedra Fajardo, son autre apparition dans la ville consistant à ne tendre qu'un miroir aux autres citoyens pour leur montrer leurs vices. Diogène le cynique s'assagit chez notre auteur pour devenir une figure de remise en question plutôt paisible. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que Saavedra Fajardo fait un éloge de la modération dans la connaissance qui passe par un travail sur soi. En effet, le texte cherche à construire une opposition solide entre la vanité des sciences et la modestie des sages. Les plus savants sont en effet critiqués sévèrement par Démocrite :

Je ne saurais m'empêcher de rire, quand je vois la vanité de quelques citoyens qu'on place parmi les plus savants de cette République, et qui, semblables à des paons présomptueux, satisfaits de leurs études, se promènent fastueusement par la ville, avec la réputation de gens sages et bien instruits de tout ce qui leur est étranger, mais sans aucune connaissance d'eux-mêmes, laissant leur âme plus inculte que les forêts, plus barbare et moins traitable que les bêtes féroces. Je me ris de tous ces gens-là ; et je réserve mon estime pour celui, qui même sans aucune teinture des sciences, sait maîtriser ses passions, et réprimer ses appétits. Sa modération lui répond que rien ne peut lui manquer, et qu'il a tout en abondance. Sa félicité...approche de celle des dieux¹⁶⁹.

La critique de la vanité rejoint l'éloge de la modération, et l'on constate alors que le discours philosophique sur le scepticisme se double d'un discours moral sur les vices et les passions des savants. C'est la fin du texte qui vient alors réunir les deux tendances, philosophique et morale :

Je reconnus alors toute la vanité des recherches des hommes, des pénibles travaux qu'ils entreprennent, des longues vieilles dont il se consomment pour un peu de savoir ; et que le vrai sage n'est point celui qui a fait le plus de progrès dans les Arts et les Sciences, mais plutôt celui qui s'est fait des idées saines de toutes choses, qui, s'élevant au-dessus des opinions légères et vaines du vulgaire, ne reconnaît, pour vrais biens, que ceux qui sont indépendants de la volonté d'autrui ; enfin dont l'âme, toujours constante et inaccessible aux impressions

¹⁶⁸ p. 62. « Retirado de todos estos filósofos, menos vano y más desengañado, estaba Diógenes, cuyo estudio hurtaba algunas horas a las ocupaciones públicas para la contemplación de las materias estoicas », p. 235.

¹⁶⁹ p.104-105. « Yo no puedo contener la risa cuando veo la vanidad y vanagloria de algunos de los celebrados por doctos en esta república, los cuales, como presuntuosos pavones, pagados de sus estudios, se pasean por esas calles muy preciados de sabios y entendidos en las materias externas, sin saber nada de sí mismos, más incultos sus ánimos que las selvas, y más bárbaros y intratables que las fieras. De estos tales burlo y me río, y solamente estimo a aquel que, aunque ignorante de las ciencias, sabe dominar sus afectos y pasiones, conociendo que ninguna cosa le puede hacer falta, que todos le sobran; cuya felicidad, si no compete, se parece mucho a las de Dios. », p. 260.

de l'amour et de la crainte, trouve peu de choses dignes de la toucher, et rien qui ait la force de la subjuguier ou de la troubler¹⁷⁰.

L'éloge de la modération dans la recherche du savoir, et de la maîtrise des passions — au premier rang desquelles se trouve la vanité —, fait inévitablement tendre la philosophie de Saavedra Fajardo vers la recherche de l'ataraxie stoïcienne. Il y a donc une double écriture dans le texte, à la fois philosophique et morale. Une présentation positive de l'esprit sceptique pousse à la modération dans le domaine des arts et des sciences tandis que la critique de la vanité, de la présomption et de l'orgueil conduit à une leçon de morale sur la maîtrise des passions. Les enjeux philosophiques et moraux sont donc étroitement liés à la question de l'ataraxie mise en lumière dans les dernières lignes du récit. Finalement, ce mélange de morale et philosophie peut conduire à lecture chrétienne de la *República Literaria*.

c-Dieu, la Nature et la connaissance

La réflexion de Saavedra sur la connaissance s'articule avec une préoccupation philosophique plus religieuse. En effet, notre auteur est un catholique convaincu qui tient à mettre Dieu au cœur de sa réflexion sur le scepticisme. Il nous faut alors voir comment sont liées Nature et Providence dans le texte, mais aussi de quelle manière s'articule la réflexion sur Dieu et la connaissance. C'est tout d'abord au moment de visiter les quartiers des artistes que se pose la question du hasard et de la Providence. En effet, la narrateur-auteur présente la peinture comme un « art rival de la Nature et qui imite si bien les œuvres du Créateur¹⁷¹ ». Au-delà d'une réflexion sur la question de la représentation, il nous faut surtout retenir que Dieu est étroitement lié à sa création : l'éloge de la Nature deviendra donc dans le texte éloge de la foi en Dieu. Une réflexion nous intéresse plus particulièrement à propos du tableau de Protogène :

Souvent le hasard réussit là où la réflexion et la sagesse échoueraient, et qu'il est des occasions où il faut vivre les impressions de la Nature, auxquelles préside une sagesse supérieure, afin de nous faire sentir par cette

¹⁷⁰ p. 141-142. « conociendo las vanas fatigas de los hombres, sus desvelos y sudores en los estudios, y que no es el sabio el que más se aventaja en las artes y ciencias, sino aquel que tiene verdaderas opiniones de las cosas, y, despreciando las del vulgo, ligeras y vanas, solamente estima por verdaderos aquellos bienes que dependen de nuestra potestad, no de la voluntad ajena, a cuyo ánimo siempre constante y opuesto a las aprehensiones del amor o temor, alguna fuerza mueve y ninguna impele o perturba. », p. 278-279.

¹⁷¹ p. 13. « arte émula de la Naturaleza y remedo de las obras de Dios », p. 203.

expérience que la prudence humaine a bien moins de part au succès de nos entreprises que la Providence divine¹⁷².

Le peintre, désespéré de ses échecs à peindre correctement l'écume dans la bouche d'un chien, jette son éponge pleine de peinture sur le tableau et arrive par hasard à un chef-d'œuvre. La réflexion du narrateur met ici en avant la force du hasard, assimilé à la Nature et donc à la Providence. Ce discours permet de créer une échelle sur laquelle la réflexion et la sagesse de l'homme sont bien inférieures au hasard, ou plutôt à la Providence. C'est donc toute une pensée de la connaissance qui s'établit sur la base d'une foi en la supériorité de la sagesse divine. La critique des athées est à ce propos évocatrice :

Pour moi, je ne pouvais comprendre l'impiété et la folie de ces misérables athées, et je les regardai en face pour m'assurer qu'ils avaient des yeux, tant il me paraissait impossible d'en avoir et de tomber dans cette affreuse ignorance¹⁷³.

L'athéisme est ici critiqué comme une absence de connaissance de Dieu qui semble tout à fait impossible au narrateur. Cette défense du catholicisme vise aussi à faire des athées des ignorants. De la même manière, les astrologues sont condamnés pour leur volonté d'égaliser Dieu dans la connaissance du futur. La vanité est donc une fois de plus condamnée, mais c'est avant tout l'incapacité des athées et astrologues à reconnaître la supériorité de la sagesse de Dieu qui hérisse le narrateur. Toutefois, face à ces figures repoussoirs sont présentées des figures positives telles que les sept sages de la Grèce :

Des pêcheurs ioniens ayant retiré de la mer dans leurs filets un trépied ou table ronde d'or, qui passait pour l'ouvrage de Vulcain, consultèrent l'oracle de Delphes, pour savoir à qui appartenait ce trésor. La réponse de l'oracle fut de le donner au plus sage. Les pêcheurs le portèrent à Thalès, et nous vîmes celui-ci le remettre d'un air modeste et poli à un autre, celui-ci à un autre, jusqu'à ce qu'il parvint à Solon, qui sur le champ l'offrit à l'oracle même, en disant qu'il n'appartenait qu'à Dieu, en qui seul on trouve la véritable sagesse ; action mémorable, bien propre à désabuser la présomption et l'arrogance¹⁷⁴.

¹⁷² p. 16. « muchas cosas acierta el caso que erraría el cuidado y atención, y que tal vez conviene obrar con los primeros ímpetus de la Naturaleza, a los cuales suele gobernar un movimiento divino, para que se conozca que no la prudencia de los hombres, sino la providencia de Dios asiste a las cosas. », p. 205.

¹⁷³ p. 92-93. « Yo extrañé la impiedad de aquellos necios ateístas, y con atención les miré al rostro si tenían ojos, porque solamente en quien no los tuvieron se podía caer aquella ignorancia », p. 254.

¹⁷⁴ p. 58. « Habiendo unos pescadores jónicos sacado del mar, entre las redes, una trípode o mesa redonda de oro, obra (según era voz) de Vulcano, y consultado del oráculo de Delfos (para excusar diferencias) a quién tocaba, respondió que al más sabio; y habiéndosela dado a Tales, vimos que, con modestia cortés la dio a otro, y éste al otro, hasta que llegó a Solón, que la ofreció al mismo oráculo, diciendo que se debía a Dios, en quien solamente se hallaba la verdadera sabiduría. Acción que pudiera desengañar la presunción y arrogancia de muchos. » p. 232.

En utilisant la figure exemplaire des sept sages de la Grèce, autorités philosophiques s'il en est, Saavedra Fajardo propose un modèle de sagesse basé sur une confiance totale dans la sagesse de Dieu. La remarque du narrateur est à ce titre révélatrice de la pensée de l'auteur : si les sages s'en remettent à Dieu, pourquoi chercher une autre voie ? C'est la reconnaissance de la supériorité de Dieu et de sa sagesse divine qui doit fonder la sagesse terrestre des hommes. Toute cette pensée est finalement fondée sur une philosophie de l'âme explicitée à travers la pensée de Platon. En effet, le narrateur-auteur dit adhérer à la pensée de ce dernier pour lequel le bonheur ne se trouve pas dans les choses terrestres car le monde est « un vrai champ de bataille et le théâtre de nos tragédies¹⁷⁵ ». Cette vision du *theatrum mundi* baroque permet de développer une pensée platonicienne aisément christianisée :

Ainsi ce n'est ni dans l'homme ni dans sa demeure actuelle, que l'on peut trouver un bonheur accompli : il faut le chercher dans un autre séjour et dans un autre être¹⁷⁶.

Si Platon est ici présenté comme un idéal philosophique, c'est bien parce qu'il permet le rapprochement avec la pensée chrétienne : Dieu est la fin, et le seul capable de réelle sagesse. La connaissance est l'effet de la divine Providence, et la sagesse est de ne pas chercher au-delà. La pensée philosophique sceptique s'articule donc avec une pensée chrétienne de la sagesse divine.

En fin de compte, s'il y a une pensée philosophique à dégager chez Saavedra Fajardo, c'est bien celle qui tend à mêler un scepticisme philosophique, une morale presque stoïcienne, et une foi dans la Providence et la sagesse de Dieu. C'est parce que cette pensée est chrétienne qu'elle met l'homme face à sa vanité et qu'elle l'invite à faire preuve d'humilité. On assiste donc à une christianisation du scepticisme antique qui n'est finalement pas sans rappeler le fidéisme de Montaigne : Dieu seul permet d'accéder à la connaissance. Toutefois, cette position n'est pas du

¹⁷⁵ p. 115. « Un campo de batalla, un teatro de nuestras tragedias. », p. 265.

¹⁷⁶ p. 115. « Y así, ni en él, ni en el hombre se puede hallar felicidad cumplida. En otro lugar y otro ser la hemos de buscar. », p. 265.

tout évidente dans l'Espagne Catholique, et l'orthodoxie de Saavedra Fajardo peut ainsi être contestée par l'Église¹⁷⁷.

3.3. Écrire la censure

Au-delà des réflexions politiques et philosophiques, d'autres préoccupations sont présentes dans la *República Literaria*. La question de la liberté de parole, l'antique *parrhèsia*, si elle est discrète, reste néanmoins présente tout au long du voyage dans la République Littéraire. En effet, l'un des enjeux du *somnium satyricum* est de permettre l'émergence d'une parole libérée des contraintes de la bienséance ou du respect, sur le modèle des écrits irréligieux de Lucien. Toutefois, Saavedra Fajardo insère dans son texte plusieurs passages qu'il faut interpréter à la lumière d'une réflexion sur la *parrhèsia* et son impossibilité. Il nous faudra donc examiner la peinture de la censure proposée par le narrateur-auteur, et nous attacher à comprendre les mécanismes littéraires qui permettent de rendre compte des contraintes qui s'exercent sur la parole.

a-Inquiétudes à propos de la censure

Dans une Espagne marquée par l'Inquisition et la Contre-Réforme, la censure fait partie des inquiétudes que peuvent connaître les auteurs. Le récit de la *República Literaria* offre à son lecteur un panorama de la question censoriale à travers la présentation des douanes. C'est en effet lors de la rencontre avec le censeur des livres de politique que le narrateur-auteur laisse transparaître son inquiétude face à la possibilité de la censure :

« Le papier de ces livres, me dit-il, est infecté d'un poison si subtil, que les lambeaux mêmes, si on les laissait traîner par les rues, seraient funestes au repos public ; ainsi le plus sûr est de les purifier par le feu. » Je

¹⁷⁷ Pour résumer la question de l'orthodoxie de cette posture philosophique, nous citons Nicolas Correard, « *Rire et douter* » : *lucianisme, septicisme(s) et pré-histoire du roman européen (XV^e-XVIII^e siècle)*, p. 66-67 : « Ramenant fréquemment les causes du schisme à l'excès de dogmatisme, Érasme ou Vives avaient été tentés par une forme de modération sceptique permettant de refroidir l'ardeur des passions religieuses, d'émousser le tranchant des assertions théologiques et de relativiser les convictions de ceux qui voudraient « prendre l'incertain pour du certain » (selon une formule que l'on retrouve souvent sous la plume de Vives). Après Corneille Agrippa, leurs successeurs seront de plus en plus enclins à radicaliser cette posture : désirer posséder une vérité absolue, voilà l'erreur la plus criminelle à leurs yeux. [...] L'injonction chrétienne « de ne rien savoir d'élevé », résumée dans l'adage « Quae supra nos, nihil ad nos » que popularise Érasme, vise à interdire le discours théologique. Tout ceci n'est pas nouveau : tous ces éléments se trouvaient déjà à l'œuvre dans la lutte des humanistes italiens contre la scolastique et ils motivent l'écriture des satires lucianesques d'Alberti, d'Érasme et de Rabelais. Mais de plus en plus, l'injonction chrétienne à « ne rien savoir d'élevé » se fait invitation à un scepticisme métaphysique intégral, à une incrédulité prononcée vis-à-vis des discours religieux et à une mise en question parfois radicale des dogmes chrétiens. »

frissonnai à ce discours, et je me tins coi, dans la crainte qu'on n'exerçât la même rigueur sur mes maximes politiques [...] ¹⁷⁸.

Les enjeux d'un tel extrait sont multiples. Tout d'abord, la condamnation est ici un rappel de la sévérité des jugements des censeurs dans la *República Literaria* : les livres inutiles sont normalement recyclés. Or, ici, la condamnation insiste dans la mesure où l'hypothèse du narrateur est niée :

Ces réflexions me frappèrent, et me firent craindre que ces livres ne fussent condamnés à devenir des moulinets qui tournent au gré du vent, ou de celui qui les conduit ; ou qu'on n'en fit des masques en punition de ce que les politiques mettent toute leur science à déguiser le mensonge sous le masque de la vérité, et à couvrir leur fourberie de faux dehors, qui la rendent méconnaissable [...] ¹⁷⁹.

La pensée du narrateur est logique, et l'on imagine bien que le châtement réservé aux livres de politique aurait été plus ou moins semblables aux autres : une réutilisation sur un ton satirique. Or, ce qui se dégage ici, c'est la sévérité d'un jugement qui décide de brûler les livres et de les faire disparaître. Le ton est donc bien plus sérieux, la sévérité du censeur fait de lui une figure repoussoir parmi ses semblables plus sympathiques. Il est alors compréhensible que la réaction du narrateur soit avant tout marquée par la crainte d'une même condamnation, et il faut noter le comportement adopté par le personnage à ce moment : le mutisme. Un autre enjeu de ce passage est, semble-t-il, de permettre un rapprochement entre la censure de la République Littéraire et celle qui s'exerce par l'Inquisition. En effet, on constate la réutilisation d'un discours médicinal utilisé avec une connotation morale : « infecté », « poison », « funeste », « repos public ». Cette contamination du discours par un registre propre aux procès de l'Inquisition sur les œuvres scandaleuses ¹⁸⁰ permet de témoigner de la crainte du narrateur d'être considéré comme un auteur à scandale dangereux pour la nation. La mention finale des livres « purifiés par le feu » vient appuyer un imaginaire censoriale marqué par l'Inquisition et le contrôle des livres susceptibles de corrompre les peuples. La crainte

¹⁷⁸ p. 33. « Este papel trae tanto veneno que aun en pedazos y por las tiendas sería peligroso al público sosiego; y así, más seguro es que le purifiquen las llamas. » Algo me encogí temiendo aquel rigor en mis *Empresas Políticas* », p. 215.

¹⁷⁹ p. 32-33. « Ponderé mucho la gravedad destas razones y juzgué por ellas quede aquellos libros mandaría hacer reguiletos, que a cualquier viento, y a veces sin él, se mueven al fin de quien los conduce, y también máscaras, porque el estudio de los políticos se emplea en cubrille el rostro a la mentira y que parezca verdad, disimulando en engaño, y disfrazar los desinios », p. 215.

¹⁸⁰ Voir l'intervention de Maria José Vega Ramos lors du Workshop International (réutilise référence du chapitre II). Elle y rappelle que la Contre-Réforme donne du prestige à l'ignorance et à la simplicité du croyant, et que la dénomination de « scandale » permet de condamner les écrits qui vont à l'encontre de l'orthodoxie religieuse tout en étant très souples. Elle est dès lors un outil qui permet de limiter les écrits indésirables susceptibles de troubler le salut et l'ordre public. Une des plus grandes condamnations est la destruction par le feu des ouvrages indexés, c'est ce à quoi fait référence Saavedra Fajardo.

de la censure est donc mise en avant dans le texte grâce à l'utilisation de l'imaginaire inquisitorial lors du passage des douanes. La mise en avant de la possibilité pour le narrateur d'être censuré montre que la République Littéraire n'échappe pas au contrôle de l'écrit et de la parole.

b- Une écriture de la parole contrainte

La revendication de la libre parole est un des nombreux enjeux de la littérature sério-comique, elle est une préoccupation majeure en ce qu'elle permet une critique libérée des contraintes au sein de la satire. Toutefois, Saavedra Fajardo offre à son lecteur des images d'une parole contrainte qui passe par des procédés syntaxiques et narratifs. Le narrateur-auteur use à plusieurs reprises d'un procédé littéraire qui lui permet de tenir un discours critique en adoptant une sorte de distance. Plus que d'une distance critique, il s'agit d'un éloignement syntaxique, un détour par la digression qui noie le lecteur dans un flot lexical ou propositionnel avant de porter un jugement. Prenons l'exemple du passage dans la bibliothèque :

Nous vîmes de part et d'autre de ces universités, les plus fameuses bibliothèques des siècles passés et de nos jours ; celle de Ptolomée Philadelphie, qui contenaient cinquante mille volumes ; l'Ambrosienne de Milan, où il y en avait quarante mille ; l'Octavienne, la Gordienne, l'Ulpienne, la Vaticane, celle de l'Escorial et la Palatine. Nous y trouvâmes des livres de toute ancienneté, écrits sur diverses matières. Les plus anciens étaient composés de feuilles de palmier cousues très délicatement ensemble, ou bien de cette pellicule blanche et fine, qui se trouve entre l'écorce et le tronc des arbres, d'où est venu le nom de livre, qui est le nom latin de cette écorce. D'autres étaient formés de lames de plomb fort minces, ou de tablettes enduites de cire, sur lesquelles on gravait les caractères avec une pointe de fer nommée style, d'où est tirée par métaphore la dénomination de bon et de mauvais style. Il y en avait d'autres dont les feuilles étaient une espèce de tissu formé des filaments intérieurs d'un arbre qui ressemble au jonc et dont la composition fut trouvée en Égypte, lorsqu'Alexandre le Grand en fit la conquête, quoiqu'il y ait des auteurs qui lui donnent une plus grande antiquité. Cet arbre se nommait papyrus, d'où est venu le nom du papier, comme celui de carte est tiré d'une ville de ce nom, où il se fabriquait auprès de Tyr. Nous y vîmes encore d'autres livres en peaux d'animaux préparées, nommées parchemins, parce qu'on en trouva le secret à Pergame, dans le temps que le roi Ptolomée Philadelphie défendit la sortie du papier hors de son royaume, pour ôter à Eumène, roi de Pergame, les moyens de former une

bibliothèque aussi belle que la sienne. C'est ainsi que les rois immolent souvent à leurs passions et à leurs jalousies personnelles l'intérêt de leurs sujets, et les avantages de leur commerce¹⁸¹.

On assiste à un amoncellement de propositions qui s'éloignent du sujet initial par le biais d'une chaîne sémantique avant d'arriver à une sentence finale. En procédant ainsi, il s'agit de mimer le fil de la pensée du narrateur de telle sorte que le lecteur ne s'attende pas à une critique finale qui semble hors-sujet par rapport à la description des livres et bibliothèques. On retrouve ce procédé lors du racket de Térence par Lélius et Scipion : une série de situations comiques sur la place est suivie par une brève sentence sur la tyrannie¹⁸². Le procédé de la digression permet donc d'insérer des critiques virulentes en les dissimulant sous un flot syntaxique et lexical qui joue le rôle de diversion. Paradoxalement, le rejet en bout de proposition conduit à une mise à distance qui est à la fois détour et mise en lumière. Plus qu'une volonté de cacher, il s'agit peut-être de montrer qu'on ne peut pas porter librement et directement un discours transgressif. D'autre part, il faut noter une mise en scène de la parole contrainte à travers différents jeux narratifs de coercition. Prenons l'exemple d'Horace :

Nous rencontrâmes Mécène dans une litière de diverses couleurs, où il était couché mollement dans son lit, et qui se faisait porter par huit esclaves en habit militaire. Virgile marchait à pied à côté de lui, en lui portant des plaintes contre Horace, de ce qu'au mépris des biens et des honneurs dont il l'avait comblé, cet ingrat avait osé jouer son bienfaiteur sous le nom de Malthinius, qui balaie le pavé avec sa robe traînante¹⁸³.

¹⁸¹ p. 53-55. « Vimos a un lado y otro de aquellas universidades las librerías más insignes que celebró la edad presente y la pasada. Aquella de Tolomeo Filadelfo, con cincuenta mil cuerpo de libros ; la ambrosiana de Milán, con cuarenta mil ; las tres famosas de Roma, Octaviana, Gordiana y Ulpia, la Vaticana, la del Escorial y la Palatina. En ellas hallamos muy antiguos libros, escritos en varias materias. Los más antiguos en hojas de palmas, cosidas entre sí, y en aquellas túnicas blancas que están entre las cortezas y los troncos de mas árboles, que se llamaban libros, de donde quedó este nombre. Otras, en planchas subtiles de plomo y en tablas bañadas de cera sobre las cuales entallaban los caracteres con un buril de hierro llamado estilo, de donde también se dedujo el bueno o mal estilo. Otros libros hallamos escritos en unas membranas tejidas de los hilos interiores de un árbol como junco hallado en Egipto, cuando aquella región se sujetó a Alejandro Magno, aunque hay quien le dé mayor antigüedad. Este árbol se llamaba papiro, y de aquí nació el nombre de « papel », como también el de « carta », porque se labraba en una ciudad deste nombre cerca de Tiro. Vimos también otros escritos en pieles de animales llamadas pergaminos, por haberse hallado en Pérgamo cuando el rey Ptolomeo Filadelfo mandó echar un bando que no se sacase de su reino el papel por invidia de que Eumene, rey de Atala, no juntase otra librería tan insigne como la suya. Así, alguna vez, a costa del trato y comercia de los vasallos, sustentan los príncipes sus emulaciones y invidias. », p. 228-230.

¹⁸² Après la plaisanterie de Lucien sur la mort de l'âne-cygne, Diogène promenant son miroir, Archimède moqué par la foule, Pythagore fuyant les fèves, situations plutôt comiques, on assiste au racket de Térence : « topamos a Escipión Africano y a Lelio maltratando a Terencio, queriéndole quitar los zuecos [...] y, pudiendo más la fuerza que la verdad, se los sacaron del pie ; efectos del poder en los príncipes, que, no contents con sus bienes internos, se arrojan los del ánimo, aunque sean ajenos, y se adornan con las plumas, con los trabajos y sabiduría de los pobres. », p. 257.

¹⁸³ p. 81. « Por una calle venía Mecenas en una litera de varios colores, recostado en un lecho y llevado de ocho esclavos vestidos a la soldadesca. A su lado iba Virgilio a pie, dándole quejas de Horacio, porque, olvidado de las horas y mercedes recibidas, había murmurado dél en nombre de Maltino, que traía la toga arrastrando. » p. 247.

La critique de la liberté des affranchis et de l'audace d'Horace par Virgile témoigne d'une volonté de contrôler la parole des séditeux, ou au moins des satiriques. Ici la tentative de censure reste néanmoins avortée. Mais l'exemple le plus frappant de la mise en scène d'une libre parole empêchée se trouve dans le passage sur l'anatomie. En effet, après la lourde charge contre l'absence de jugement des princes, un motif particulier est introduit :

[...] je trouvai un grand inconvénient dans la suppression de facultés si nécessaires, ou à les laisser gouverner par la volonté, puissance aveugle et sans réflexion ; et comme je m'apprêtais à demander la cause de ce dérangement, nous fûmes interrompus par un tumulte subit du peuple qui courrait ça et là tout éperdu, sans savoir où il allait. Cette alarme procédait de la nouvelle qui s'était répandue dans le moment, que l'Empereur Licinius, un des plus grands ennemis de cette République, venait fondre sur elle avec des armées nombreuses de Goths et de Vandales¹⁸⁴.

Ce motif narratif du brouhaha n'est pas anodin. Il s'agit d'un procédé permettant l'interruption de la critique portée par le narrateur en utilisant le prétexte d'une panique générale qui détourne l'attention des personnages susceptibles d'entendre — et pourquoi pas de partager — le discours. Il s'agit d'une sorte de *deus ex-machina* dont l'emploi est presque uniquement justifié par la volonté de mettre en avant l'interruption du discours puisque l'invasion est finalement bien vite oubliée. Le motif du brouhaha est repris plus tard dans la scène du jugement de Scaliger au tribunal :

À peine Ovide eut achevé son plaidoyer, que Scaliger, débarrassé de son bâillon, commença à parler pour sa défense, mais avec tant d'orgueil et de mépris pour ces poètes respectés de l'Antiquité, que ceux-ci, furieux de se voir insulter en un lieu si public, oubliant le respect qu'ils devaient aux juges, se précipitèrent sur lui, et le traînant par la salle, se rendirent eux-mêmes juges et exécuteurs de la sentence qu'ils auraient pu attendre du tribunal. Cette incartade leur eût coûté cher, si les juges n'eussent été détournés dans ce moment par un autre objet de plus grande importance. Ce fut l'arrivée d'une [grande foule] qui entra précipitamment dans la salle, jetant les hauts cris [...]¹⁸⁵.

Ici, ce qu'il nous faut voir, c'est d'une part qu'un discours irrévérencieux tenu par un personnage repoussé que le narrateur-auteur défend est interrompu par un déchaînement de violence de la part

¹⁸⁴ p. 89. « era gran inconveniente que aquellas potencias tan necesarias faltasen o fuesen gobernadas de la voluntad ciega y desatentada, y queriendo preguntar la causa lo impidió un alboroto del pueblo, que ciegamente corría a unas partes y otras, or haberse esparcido voz que el emperador Licinio, como tan enemigo de aquella República, venía sobre ella con grandes tropas de godos y vándalos. » p. 252.

¹⁸⁵ p. 139-140. « A penas Ovido acabó su querrela, quando Escaligero, quitándose la mordaza, respondió en su descargo con tanta soberbia y menosprecio de aquellos poetas venerados de la antigüedad, que, irritados de verse afrentar en lugar tan público, sin acordarse del respeto que se debía a los jueces arremetieron a él, y, arrastrándole por la sala, fueron jueces y ejecutores de la sentencia que pudieran esperar de aquel tribunal. Atrevimiento que les saliera muy caro si no se divirtieran los jueces a otra cosa de más consideración. Y fue un tropel del pueblo, que entró lamentándose » p. 277-278.

d'autorités poétiques. D'autre part, la panique provoquée par la disparition des Sciences met à mal le fonctionnement normal du tribunal et ne permet pas le rétablissement de la libre parole. Enfin, le mélange d'affolement général et de rixe entre personnages est l'élément qui met fin au rêve du narrateur : c'est le songe-cadre qui finit par être brisé par la violence de la scène, mettant ainsi fin au cadre littéraire d'une libre parole.

Ainsi, la revendication de la *parrhèsia* semble largement compromise dans la *República Literaria*. L'écriture de la contrainte et de la censure permet de donner à voir les difficultés auxquelles sont confrontées l'auteur qui veut parler vrai ; les mises en scène des diversions du discours et de la parole contrainte montrent les difficultés du dire en même temps qu'elles les détournent.

Conclusion : un jeu d'équilibre

La *República Literaria*, si elle offre un panorama des problématiques littéraires de l'Humanisme déclinant, est également une source d'une incroyable richesse pour saisir la manière de penser d'un homme tel que Saavedra Fajardo. Une pensée politique, déjà développée dans ses traités, émerge de la critique des mauvais princes et des conséquences de la guerre, et confirme le statut de fin observateur et moraliste de notre auteur. Par ailleurs, l'examen des pensées antiques et modernes permet de dégager une préférence pour un scepticisme renouvelé et nourri par un christianisme fidéiste, qui reste toutefois peu orthodoxe dans l'Espagne du XVII^e siècle. Enfin, la conscience de la difficulté d'écrire dans des temps troublés se manifeste clairement chez un auteur qui, connaissant les rouages des institutions, sait à quels risques s'expose le satiriste trop critique. Peut-être est-ce, finalement, en partie en raison de cet intérêt pour l'écriture de la dissimulation et du détournement de la parole contrainte que Saavedra Fajardo a séduit François Grasset et les autres traducteurs européens au XVII^e siècle.

SECONDE PARTIE :
RÉCEPTION ET TRADUCTION DE LA REPÚBLICA LITERARIA
ET TRANSCRIPTION DE *LA RÉPUBLIQUE LITTÉRAIRE* DE
FRANÇOIS GRASSET

CHAPITRE QUATRE : DIFFUSION ET RÉCEPTION DE LA *REPÚBLICA LITERARIA*

Notre étude du texte nous a permis de baliser l'œuvre et d'en comprendre les enjeux littéraires et philosophiques. Il nous faut désormais procéder à une étude de l'itinéraire de la *República Literaria* en Europe pour évaluer les conditions de sa réception et les modalités de son succès en Espagne et au-delà. En effet, nous l'avons vu en introduction, le texte est considéré comme une œuvre particulièrement intéressante par la critique actuelle ; toutefois, en était-il ainsi lorsque il a été publié après la mort de Saavedra Fajardo ? Nous établirons un premier panorama de la circulation de l'œuvre en Espagne et en Europe, et nous nous concentrerons ensuite sur l'édition de François Grasset pour tenter de comprendre les enjeux de la traduction en français.

4.1. Le destin de l'œuvre en Espagne et en Europe

Dans cette partie quelque peu introductive, nous examinerons les publications successives de l'œuvre en Espagne et en Europe pour comprendre la circulation et la réception de la *República Literaria*. Nous nous appuierons sur les données de la *Biblioteca Saavedra Fajardo de pensamiento político hispánico* et du *Centro de documentación Gonzalo Díaz y M^a Dolores Abad*¹⁸⁶, que nous avons sélectionnées, triées, enrichies par confrontation avec les préfaces, et mises en forme afin d'offrir un panorama de la question éditoriale.

a-En Espagne : un enthousiasme éditorial

La publication posthume en 1655 d'un *Juicio de Artes y Ciencias*, sous le nom de Don Claudio Antonio de Cabrera, est le point de départ de l'aventure éditoriale de notre texte. En 1670 apparaît le titre tel qu'on le connaît, tout comme le nom de Diego de Saavedra Fajardo. La question

¹⁸⁶ saavedrafajardo.com, page consultée le 19/04/2018. Cette bibliothèque en ligne est notamment soutenue par la Faculté de Philosophie de Madrid. Le site héberge la base de données du *Centro de documentación Gonzalo Díaz y M^a Dolores Abad* qui fournit en ligne les ressources sur les auteurs hispaniques (biographies, études critiques, œuvres et éditions).

de l'attribution du nom de l'auteur, si elle n'est pas tout à fait résolue aujourd'hui, a été rapidement évacuée après la publication de 1670 : la *República Literaria* devient le seul titre admis et le diplomate espagnol est rapidement considéré comme le véritable auteur. Nous proposons ci-dessous un tableau récapitulatif des éditions espagnoles publiées aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Date	Lieu	Imprimeur
1655	Madrid	Julian Paredes
1670	Alcala	Maria Fernandez
1677	Alcala	(?)
1735	Madrid	Juan de Zúñiga
1735 (?)	Barcelone	(?)
1739	Valencia	Antonio Baile
1759	Madrid	Angela de Aponte
1768	Valencia	Salvador Faulí
1772	Valencia	Benito Monfort
1788	Madrid	Benito Cano
1790	(?)	Benito Cano

On constate tout d'abord que l'Espagne connaît un véritable enthousiasme éditorial : les éditions se succèdent et se diffusent¹⁸⁷. Par ailleurs, en nous intéressant aux préfaces des éditions, on constate que le texte est apprécié pour deux traits majeurs. D'une part, la vaste érudition de l'auteur est saluée ; Gregorio de Mayans y Ciscar, bibliothécaire du roi, et préfacier de l'édition de 1735 de Juan de Zúñiga, vante les « ciments profond de solide érudition¹⁸⁸ » de l'œuvre¹⁸⁹. D'autre part, la maîtrise de la langue espagnole de l'auteur est louée pour sa clarté et sa virtuosité. Mayans y Ciscar déclare que Saavedra Fajardo est « l'Espagnol qui, avec la plume la plus gracieuse, et avec la plus grande adresse, a réussi à illustrer cette idée parfaite de la pureté et majesté de cette langue si

¹⁸⁷ C'est en partie à cause de cet engouement et des nombreuses éditions non concertées que les philologues ont encore des difficultés à établir une version précise des textes. Voir Dowling, *op. cit.* et Blecua, *op. cit.* Pour une vision synthétique, voir l'arbre philologie proposé par García López dans son introduction, p. 115.

¹⁸⁸ « profundos cimientos de solida erudición », édition de Mayans y Ciscar, « Oración en alabanza de las obras de Don Diego Saavedra Fajardo », Madrid, Juan de Zúñiga, 1735 p. 42.

¹⁸⁹ La plupart des rééditions intègrent l'« Oración en alabanza de las obras de Don Diego Saavedra Fajardo » de Mayans y Ciscar.

noble¹⁹⁰ ». En fin de compte, on apprécie la vaste érudition de l’auteur conjuguée à un refus du pédantisme néo-gréco-latin, le tout s’intégrant dans une sorte de défense et illustration de la langue et de la littérature espagnoles.

b-En Europe : une diffusion relativement importante mais contrastée

Déjà connu en Europe pour ses *Empresas políticas*, le nom de Diego de Saavedra Fajardo n’est pas tout à fait étranger au lecteur qui découvre la *República Literaria*. Nous proposons ci-dessous un tableau récapitulatif des éditions publiées entre le XVII^e et le début du XIX^e siècle en Europe pour mieux comprendre la diffusion et la réception de l’œuvre en dehors de l’Espagne.

Date	Lieu	Editeur / Imprimeur	Titre
1677	Bruxelles	(?)	<i>República literaria</i>
1678 (1677?)	Anvers	Juan Bautista Vedussen	<i>Republica literaria</i>
1700	Palerme	Josef Gramiñani	<i>República Literaria</i>
1705	Londres	Richard Janeway (?)	<i>The commonwealth of learning : or, a censure on learned men and sciences</i>
1727	Londres	Austen	<i>Republica literaria or the Republik of letters : being a vision</i>
1728	Londres, Dublin	Samuel Fuller	<i>Respublica literaria : or, the republic of letters ; being a vision</i>
1739	Anvers	Juan Bautista Vedussen	<i>Republica literaria</i>
1744	Londres	(?)	<i>Republica Literaria</i>
1748	Leipzig	Gleditsch	<i>Die gelehrte Republic</i>
1767	Pise	Pompeo Polloni	<i>La republica Letteraria</i>
1770	Lausanne	François Grasset	<i>La République Littéraire, ou description allégorique et critique des arts et des sciences</i>
1771	Prague	(?)	<i>Die Republic der Gelehrten</i>
1807	Jena, Leipzig	Gabler	<i>Die Republic der Gelehrten</i>

¹⁹⁰ « el Español que con plumas más airosa, y con mayor destreza ha procurado copiar muy vivamente aquella idea perfecta de la pureza i majestad de esta Lengua nobilísima ». Saavedra Fajardo, *La República Literaria*, éd. Gregorio Mayans y Ciscar, « Oración en alabanza de las obras de Don Diego Saavedra Fajardo », Madrid, Juan de Zúñiga, 1735, p. 11.

Plusieurs constats s'imposent. Tout d'abord, si le texte a été régulièrement édité, on constate qu'il n'existe finalement qu'un certain nombre de traductions : deux anglaises, une allemande, une française et une italienne¹⁹¹. En réalité, de nombreuses éditions sont des versions espagnoles publiées à l'étranger, notamment celles d'Anvers : l'espagnol est lu couramment dans les milieux lettrés et intellectuels européens, et la non-traduction témoigne donc probablement d'une réception limitée aux cercles des connaisseurs de la littérature hispanique. Or, dès 1705 avec la parution de *The Commonwealth of learning : or, a censure on learned men and sciences*, la traduction de l'espagnol vers l'anglais marque un tournant dans l'histoire de la réception de la *República Literaria*. En effet, la publication dans une autre langue vernaculaire permet à un public plus élargi d'accéder au texte. Si les éditeurs prennent le pari de faire traduire et de publier le texte, c'est bien parce qu'ils supposent une réception positive de l'œuvre et de ses enjeux dans les divers contextes culturels nationaux. Les multiples rééditions en Angleterre et dans les provinces protestantes posent question : si elles témoignent du succès de l'œuvre, elles doivent nous alerter sur la réception du texte. Peut-être faudrait-il y voir une des conséquences de l'hétérodoxie de l'auteur, de même qu'une adhésion à ses préoccupations philosophiques et politiques. Saavedra Fajardo est en effet connu pour ses écrits politiques, en témoignent les éditions de ses *Empresas políticas* et des *Locuras de Europa*. Cette renommée est d'ailleurs exploitée dans les éditions de la *República Literaria* à l'étranger : on insiste sur le rôle politique de l'auteur, alors présenté comme diplomate au service du roi d'Espagne¹⁹². Plus simplement, au-delà du caractère littéraire de l'œuvre, on peut aisément supposer qu'il existe un certain intérêt pour les problématiques politiques et philosophiques soulevées et que nous avons abordées précédemment, et notamment pour la question de la censure.

Enfin, si l'œuvre est fréquemment rééditée au XX^e siècle en Espagne, force est de constater qu'elle sombre dans l'oubli dans le reste de l'Europe après le XVIII^e. Son succès est donc

¹⁹¹ Nous aurions tendance à remettre en question cette liste établie par Francisco Javier Díez de Revenga Torres dans une note « Más sobre la República Literaria de Saavedra Fajardo », colloque de Monteagudo, Universidad de Murcia, 1983. En ligne sur le site de l'Université de Murcia : <https://digitum.um.es/jspui/bitstream/10201/15289/1/08%20Mas%20sobre%20la%20Republica%20Literaria%20de%20Saavedra%20Fajardo.pdf>, page consultée le 24/04/2018. En effet, en ce qui concerne la traduction allemande de 1771, le titre mentionne que la traduction s'est faite à partir du français, donc de l'édition de François Grasset. Il y aurait alors deux traductions allemandes : l'une de 1748 faite à partir de l'original, l'autre plus tardive et traduite depuis le français.

¹⁹² L'édition italienne de 1767 présente par exemple l'auteur comme « Ministro di Filippo IV, Re di Spagna » dans le titre.

temporaire et ne lui permet pas de s'imposer comme une œuvre majeure en dehors de la péninsule ibérique. Peut-être faut-il voir dans cette mode passagère une réception liée à un contexte particulier qui est celui de l'Europe des Lumières.

4.2. La collaboration de Mayans et Grasset

La traduction française qui nous est parvenue est le fruit d'une collaboration entre deux acteurs des milieux littéraires du XVIII^e siècle. Toutefois, si nous pouvons aujourd'hui accéder à l'œuvre traduite de Saavedra Fajardo, elle n'en demeure pas moins très peu connue en France. En effet, on assiste à une sorte de non-réception de *La République Littéraire* dans la France des Lumières, que l'on peut d'ores et déjà tenter d'expliquer par deux raisons. La première est que la littérature espagnole traduite au XVIII^e siècle en France est, dans son écrasante majorité, restreinte autour des grands auteurs du Siècle d'Or que sont Gracián, Quevedo, Lope de Vega ou encore Calderón, lui-même traduit par Voltaire. Par ailleurs, les littératures du songe ou littératures utopiques semblent ignorer le texte édité par Grasset : Garnier, par exemple, ne l'évoque pas dans sa collection des *Voyages imaginaires, songes, visions, et romans cabalistiques*¹⁹³. Cette absence, que l'on peut comprendre par le statut mineur de Saavedra Fajardo dans la littérature espagnole¹⁹⁴, peut également s'expliquer par le poids de la censure. En effet, dans l'Europe des Lumières, la libre circulation des idées et des écrits est limitée par le contrôle des publications¹⁹⁵. La diffusion du texte a alors peut-être été compromise par les mécanismes de contrôle et de répression. Le contexte de réception français étant peu favorable à la diffusion du texte de Saavedra Fajardo, il faut alors donner toute sa valeur à l'édition de François Grasset. En effet, *La République Littéraire* a été publiée en 1770 à Lausanne dans une version française par un libraire aujourd'hui un peu obscur,

¹⁹³ *Voyages imaginaires, songes, visions, et romans cabalistiques*, t.I-XXXVI, Paris, Charles-Georges-Thomas Garnier, 1787-1789. Dans cette collection, Garnier édite aussi bien des textes français qu'étrangers. On notera l'absence de la *República Literaria* qui aurait pourtant pu s'intégrer dans les voyages allégoriques ou voyages en songe et visions.

¹⁹⁴ « Al lado de su *Idea de un príncipe político-cristiano*, también denominada *Empresas políticas*, la *República Literaria* ha sido considerada tradicionalmente una obra menor del diplomático y político murciano del siglo XVII Diego Saavedra Fajardo. Es curioso que hoy se siga denominando así a la *República Literaria*, sin duda porque es obligado considerarla de esta forma si se la compara con las *Empresas políticas*, objeto de admiración de toda la Europa difícil del siglo XVII. », introduction de l'édition de Francisco Javier Díez de Revenga Torres, *op. cit.*, p.31-32. Pour appuyer le propos de Díez de Revenga Torres, il nous faut signaler que les *Empresas* de Saavedra Fajardo n'ont été publiées qu'une seule fois en français, dans une traduction de Jean Rou en 1670, sous le titre *Le Prince chrestien et politique*. Il est à noter que le texte est publié chez Jean Schipper à Amsterdam, témoignant une fois de plus du statut ambigu des œuvres de Saavedra Fajardo sur le plan de l'orthodoxie politique et religieuse.

¹⁹⁵ Voir Raymond Birn, Daniel Roche, *La Censure royale des livres dans la France des Lumières*, Paris, O. Jacob, 2007, et Madeleine Cerf, « La censure royale à la fin du dix-huitième siècle », *Communications*, 9, « La censure et le censurable », 1967, p. 2-27.

mais qui mérite qu'on s'attarde sur lui. La traduction n'a été publiée qu'une seule fois dans le monde francophone alors que son succès est retentissant partout ailleurs entre les XVII^e et XVIII^e siècles : comment, dès lors, expliquer cette unique publication ? Il nous faudra ainsi nous intéresser à la figure de Gregorio de Mayans y Ciscar, chargé de l'édition espagnole transmise à François Grasset. Nous nous pencherons alors sur la collaboration entre les deux hommes, et les possibles enjeux de la traduction pour le libraire lausannois.

a-François Grasset (1723-1789) : un éditeur polémique

Dans le monde des lettres au XVIII^e siècle, il est un nom que l'on peut croiser au détour de correspondances ou de comptes-rendus de justice : François Grasset. Pour éclairer les enjeux de l'édition de *La République Littéraire*, il nous faut tout d'abord nous intéresser au contexte dans lequel le texte a été publié, et au personnage particulier de François Grasset, éditeur à Lausanne.

François Grasset (1723-1789) est depuis sa jeunesse un maître du monde de l'édition et des librairies. Né à Genève, le jeune protestant travaille d'abord dans sa ville natale comme commis de la librairie De Tournes, puis à la société typographique de Lausanne avant d'être employé chez les frères Gabriel et Philibert Cramer. De 1736 à 1753, Grasset joue de ses talents pour détourner les marchandises des frères Cramer à Lausanne : il utilise leurs stocks pour créer sa propre clientèle à peu de frais et vendre aussi bien à Lyon qu'à Paris ou Francfort. Ses activités illégales sont finalement découvertes, et il est traduit en justice par ses employeurs : il doit alors abandonner le métier de libraire et quitter Genève sous peine de poursuites. Mais ce renoncement est temporaire, car Grasset retrouve un emploi à Lausanne dans la maison de librairie de Marc-Michel Bousquet. Finalement banni du territoire par Leurs Excellences de Berne¹⁹⁶, il est également interdit de mettre sous presse et doit s'exiler à Paris. En France, il ne détourne plus les stocks, mais bien la clientèle des frères Cramer pour son propre compte, puis en tant que représentant de la maison Bousquet. Ces premiers éléments biographiques nous permettent déjà de comprendre dans quel état d'esprit se trouve notre éditeur, qualifié de « fieffé fripon » par Silvio Corsini¹⁹⁷.

Or, les affaires ne s'arrêtent pas là pour Grasset, et ses méthodes peu orthodoxes lui attirent par deux fois les foudres de Voltaire. En effet, entre 1755 et 1759, il est accusé de vouloir imprimer

¹⁹⁶ Il s'agit d'une institution politique spécifique qui regroupe l'avoyer, le conseil et les bourgeois de la République de Berne.

¹⁹⁷ Silvio Corsini, *François Grasset, fieffé fripon ou libraire de génie ?*, mémoire de licence, Lausanne, 1984. Le texte n'étant pas accessible, nous avons échangé par courrier électronique avec M. Corsini pour obtenir des précisions à propos de ses recherches sur la *République Littéraire*.

une édition de *La Pucelle d'Orléans* à partir d'un manuscrit incorrect. Après une brève rencontre avec Voltaire, qui tourne à la dispute, il est traduit en justice avant d'être, une fois de plus, libéré. En 1759, l'affaire reprend : Grasset fait publier un recueil *Guerre littéraire ou choix de quelques pièces de M. de V***, pour servir de suite et d'éclaircissement à ses ouvrages*. Le texte est un ensemble de réfutations des positions de Voltaire, certaines sont écrites par des pasteurs, mais Grasset lui-même n'hésite pas à prendre la plume contre son adversaire dans les préfaces. Voltaire, tente alors de le faire taire. Il souhaite le faire exiler une fois de plus en adressant un mémoire aux recteurs de l'académie de Lausanne et en demandant à Albert de Haller de cesser de protéger le libraire indélicat ; ce dernier refuse. Ainsi, en 1759, Grasset récidive en publiant les *Pièces échappées du portefeuille de Mr de Voltaire comte de Tournay*.

De cette aventure hors du commun, il nous faut retenir la multiplicité et la diversité des textes édités. En effet, la société de librairie Bousquet ayant été dissoute en 1758, François Grasset fonde à son retour à Lausanne en 1767 sa propre maison d'édition : *François Grasset & Cie*¹⁹⁸. Il publie alors de nombreux textes aussi bien politiques et historiques, que philosophiques, légers ou sérieux, écrits en français ou bien importés de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie ou de l'Espagne¹⁹⁹. On comprend donc qu'au-delà de textes imprimés pour maintenir son commerce, certaines éditions et impressions se démarquent par leur caractère polémique : attaques contre Voltaire ou contre les jésuites principalement. D'ailleurs, de nombreux textes imprimés par Grasset sont initialement édités à de fausses adresses, révélant que notre libraire fait bien partie de ces hommes qui participent au commerce illégal d'ouvrages censurés ou susceptibles de l'être.

Un autre aspect de la personne de François Grasset qu'il convient d'examiner pour comprendre son travail d'éditeur concerne ses nombreux voyages. En effet, contraint à l'exil à plusieurs reprises, notre libraire est un européen itinérant. Ce nomadisme forcé a deux conséquences intéressantes sur le plan du travail de libraire : les difficultés d'impression et l'apprentissage de la traduction. En exil, Grasset ne peut pas imprimer librement, d'autant plus qu'il a déjà été interdit de mettre sous presse. Son travail consiste donc a priori à se procurer des œuvres étrangères pour le compte de son employeur. La correspondance de Grasset nous en apprend plus sur son voyage en Espagne :

¹⁹⁸ Malgré son nom, cette maison d'édition n'a aucun lien avec la maison d'édition française Grasset et Fasquelle, issue de la fusion des éditions de Bernard Grasset et Eugène Fasquelle en 1959.

¹⁹⁹ Voir les descriptifs des catalogues répertoriés par la BNF (http://data.bnf.fr/12411949/francois_grasset/ page consultée le 29/03/2018). On y trouve entre autres un *Appendix novus ad majorem catalogum librorum latinorum qui venales extant in officina libraria Francisci Grasset et sociorum, bibliopolarum Lausannae Helvetiorum. Mense augusto 1787*, ou le *Catalogue de livres philosophiques gaillards et serieux*, ou le *Catalogue des livres françois de François Grasset et compagnie, libraires de Lausanne*.

Messieurs. Je dois commencer ma lettre par vous faire des remerciements pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblé pendant le court séjour que j'ai fait dans votre maison de délices, et où j'ai vu des prodiges en tout genre, ce que je répète chaque jour à tous ceux qui sont à portée de m'entendre, et je l'écris tous les courriers à ceux qui ne le sont pas. Ma santé a un peu souffert depuis que je vous ai quitté, je suis arrivé ici avec la fièvre, je n'ai pas même encore bien guéri, elle me vient importuner encore hier de sa visite. Je n'ai pas laissé que d'écrire à messieurs de Tournes pour les aviser que j'étais porteur d'un paquet que vous m'aviez remis pour eux. Ma première lettre fut depuis Valence. Je les écrivis encore par le dernier courrier et je leur demandai la voie par laquelle ils désiraient recevoir ce paquet. Si par négligence, ou par quelque autres motifs, ils ne me répondent pas, je le leurs remettrai à mon passage par Lyon, qui sera, s.p. à Dieu, dans cinq à six semaines, mais il me semble que ces messieurs devraient témoigner un peu plus d'empressements²⁰⁰.

Cette première lettre permet de comprendre que c'est certainement en 1763, alors qu'il était en exil, que Grasset a été hébergé chez Mayans y Ciscar, avant de retourner à Valence puis à Lyon. La rencontre semble fructueuse, et le bibliothécaire espagnol fournit une caisse de livres à faire traduire et à éditer en France. L'œuvre de libraire de Grasset est donc largement influencée par ses voyages : c'est parce qu'il est poussé à l'exil et mis en contact avec les littératures nationales qu'il peut traduire ou faire traduire les textes étrangers pour les éditer dans le monde francophone.

François Grasset est donc un « libraire de génie », maître de la littérature à risque, qu'elle soit clandestine ou simplement polémique. Son exil, son intuition du « bon coup » commercial, et son intérêt pour les textes critiques envers les autorités font de lui une figure certes mineure, mais tout à fait intéressante dans l'Europe des Lumières.

b-Mayans y Ciscar (1699-1781) : un humaniste des Lumières

Figure incontournable des milieux intellectuels espagnols du XVIII^e siècle, Gregorio de Mayans y Ciscar pourrait apparaître comme un *alter ego* de Saavedra Fajardo : au croisement de l'Humanisme et de la littérature des Lumières, il est un ardent défenseur de la langue espagnole.

Après des études de droit à Salamanque, Mayans s'intéresse aux humanistes et à la Renaissance. Auteur polymathe, il défend la langue espagnole non seulement à travers des discours comme l' *Oración en alabanza de las obras de Don Diego Saavedra Fajardo*, mais aussi à travers ses réflexions sur l'éducation. En effet, tout comme le narrateur-auteur de la *República Literaria*, il milite en faveur d'une nouvelle éducation qui s'appuie non plus sur le latin, mais sur les langues

²⁰⁰ Lettre de François Grasset à Gregorio de Mayans y Ciscar, 19/01/1963. Nous corrigeons dans la mesure du possible les fautes d'orthographe du texte, sans savoir s'il faut les attribuer à la numérisation ou aux lacunes orthographiques et syntaxiques de Grasset. Nous tirons ces correspondances de la bibliothèque digitale de Valence : <http://bivaldi.gva.es/es/cms/elemento.cmd?id=estaticos/paginas/inicio.html>, page consultée le 29/03/2018.

vernaculaires. De la même manière, il souhaite que l'Espagne se dote d'un droit national différent de la juridiction romaine. En 1730, à Madrid, il est nommé bibliothécaire royal et édite notamment les œuvres de Juan Luis Vives. Fin connaisseur de l'humanisme, il est un promoteur de la littérature des Lumières²⁰¹ et correspond avec de nombreux auteurs et éditeurs européens. C'est en effet à Mayans que l'on doit la diffusion du texte *L'Héraclius Espagnol, ou la comédie fameuse : Dans cette vie tout est vérité, et tout mensonge* de Calderón, traduit et publié par Voltaire. Dans la préface, ce dernier signale qu'il a demandé le manuscrit à l'ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, qui n'est autre que Don Gregorio de Mayans y Siscar²⁰².

C'est dans cette même perspective de diffusion des œuvres espagnoles que s'inscrit l'édition et la traduction de la *República Literaria*. Le bibliothécaire est un des promoteurs du texte et de Saavedra Fajardo en Espagne, mais il tente également de le faire connaître au-delà des frontières de la péninsule ibérique. En effet, dès 1751, Mayans, qui entretient depuis un moment déjà une correspondance avec l'imprimeur genevois Gabriel Cramer, propose à ce dernier de traduire le texte :

Au cas où vous voudriez vous exercer à la traduction d'un petit livre de langue espagnole en français, il n'y en a pas de meilleur que la *República Literaria* de D. Diego de Saavedra Fajardo, à partir de l'édition que j'ai faite à Madrid, qui est la plus correcte ; et il est nécessaire de vous le préciser puisque vous avez celle d'Alcalá, à la page 8 du catalogue des livres espagnols, qui est pleine d'énormes erreurs. La langue de ce petit livre de Saavedra est pure et sans défauts, et l'œuvre est d'une invention ingénieuse et agréable, digne d'être traduite en une autre langue²⁰³.

C'est ici la facilité de traduction du texte qui est mise en avant par Mayans, laissant penser que l'œuvre de Saavedra Fajardo est accessible pour un éditeur qui souhaiterait diffuser le texte. Mais c'est aussi dans l'idée de diffuser la littérature espagnole que ce dernier souhaite faire traduire le texte. C'est pour cette raison qu'il tente, une dizaine d'années plus tard, de faire traduire l'œuvre par François Grasset. Voyons plutôt leur correspondance :

²⁰¹ Fernando Durán López, *Vidas de sabios: el nacimiento de la autobiografía moderna en España (1733-1848)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, « Anejos de Revista de Literatura », 2005, p. 119.

²⁰² Voltaire, *Œuvres complètes*, T. VIII, Théâtre T. VII, éd. M. Beuchot, Paris, Lefèvre, Firmin Didot Frères, Lequien Fils, 1831, p. 3.

²⁰³ N.T. Lettre de Mayans à Gabriel Cramer, datée du 06/03/1751. « En caso de querer Vm. ejercitarse en traducir algún librito de la lengua española en la francesa, ninguna mejor que la *República Literaria* de D. Diego Saavedra Fajardo de la impresión que yo hice en Madrid, que es la más correcta, i es necesaria esta advertencia porque la que Vm. tiene de Alcalá, en la pág. 8 del catálogo de los libros españoles, está llena de errores mui enormes. El lenguaje deste librito de Saavedra es castísimo i enmendado, i la obra es de ingeniosa i agradable invención, digno de estar en una i otra lengua ».

Je me réjouis que vous ayez proposé de publier la traduction française de la *República Literaria* de D. Diego de Saavedra Fajardo, qui, j'en suis certain, sera bien reçue²⁰⁴.

C'est donc bien parce qu'il imagine que la réception du texte sera positive en France, et parce qu'il le juge digne d'être traduit et diffusé en Europe, que le bibliothécaire espagnol cherche des traducteurs et éditeurs tels que Grasset. Le projet de Mayans est donc double : il permet non- seulement de faire découvrir par la traduction une œuvre qu'il apprécie pour des raisons intellectuelles – la culture humaniste du bibliothécaire étant mise en scène dans la fiction –, mais il milite également pour faire connaître la littérature espagnole aux Européens. C'est parce que la littérature espagnole écrite en langue vernaculaire est jugée digne d'exister qu'elle est également jugée digne d'être lue, traduite et diffusée.

Si l'on se penche sur l'édition de la *República Literaria* réalisée en 1735, Mayans explicite son travail d'éditeur. Il revient notamment sur les problèmes liés à l'existence de plusieurs manuscrits :

Mais le plus fâcheux, c'est qu'il donne la sienne pour corrigée et purgée d'un grand nombre de fautes, tandis que par une témérité qu'il n'a garde d'avouer, il y a ajouté et retranché selon son caprice, sans discernement et sans goût²⁰⁵.

L'usage de l'isotopie de l'expurgation dans cette critique de l'édition de Gramiñani rappelle la tradition humaniste de la philologie et de l'établissement des textes. Mayans souhaite purifier l'œuvre de Saavedra Fajardo des impuretés laissées par de précédents éditeurs, mais aussi de celles de l'auteur lui-même. Voyons plutôt :

Je lui livrai la copie que j'en avais faite de ma main, et dans laquelle je ne m'étais pas contenté de corriger toutes les fautes, soit d'impression, soit des anciens manuscrits qui avaient servi aux premières éditions, marquant par des points les lacunes qui s'y trouvaient ; mais j'en avais encore retranché tous les sentiments du paganisme que Dom Diego avait adoptés, sans faire réflexion à leur opposition aux dogmes du Christianisme²⁰⁶.

²⁰⁴ N.T. Lettre de Mayans à Grasset, datée du 11/02/1765. « Me alegro de que Vm. aya ofrecido publicar la traducción francesa de la *República Literaria* de Dn. Diego de Saavedra que confío será bien recibida ».

²⁰⁵ « Y lo peor es, que ofreciendo la suya mejorada de muchos errores ; con disimulado atrevimiento quitó, y añadió lo que se le antojó, sin juicio, y sin arte. », Préface de l'édition de Mayans de 1735.

²⁰⁶ « Le di la referida copia escrita de mi mano, en la cual, además de haber enmendado los muchos defectos, así de la imprenta, como de los traslados que sirvieron de originales en las dos primeras ediciones ; sin menoscabo del sentido, y con la nota de los puntos puestos a lo largo, que son indicio que faltaba algo ; quité los gentilismos que Don Diego había puesto en su persona, no advirtiéndole que era opuestos a las dogmas del Cristianismo », Préface de l'édition de Mayans de 1735.

S'il justifie sa démarche au nom de l'admiration qu'il porte à l'auteur, Mayans est néanmoins infidèle au texte et corrige des passages qui, vraisemblablement, sont bien plus scandaleux que certains éléments de la *República Literaria*. Nous ne saurons donc pas quelles ont été les corrections, mais tout laisse penser que c'est la philosophie peu orthodoxe de Saavedra Fajardo qui pose problème. Notons tout de même l'ironie du sort : Saavedra Fajardo avait condamné ce travail de critique dont il est, de manière posthume, victime :

« Ce ne sont point des barbiers que vous voyez ; ce sont des critiques, espèces de chirurgiens qui font ici métier de perfectionner ou rhabiller les corps des auteurs. Aux uns, ils appliquent un nez postiche ; à d'autres ils mettent de faux cheveux, à quelques-uns des dents, des yeux, des bras ou des jambes ; et ce qu'il y a de pire, c'est que sous prétexte qu'avant l'invention de l'imprimerie, les copistes qui transcrivaient les ouvrages anciens y faisaient des fautes sans nombre, ces téméraires chirurgiens mutilent impitoyablement les auteurs, leur coupant les doigts et les mains qu'ils soutiennent n'être pas leurs membres naturels, pour en substituer d'autres de leur composition ; défigurant ainsi tout ce qui passe par leurs mains. Leur audace va jusqu'à vouloir prêter à un auteur des idées qu'il n'eut jamais, et à bouleverser tellement les expressions aux dépens du sens, qu'un livre après cela est un véritable ouvrage de pièces rapportées. » Je crus qu'il ne faisait pas sûr pour mon nez dans cette rue, et je m'en allai au plus vite²⁰⁷.

C'est ainsi en partie grâce à Mayans y Ciscar et à son travail patient d'établissement et d'édition du texte de Saavedra Fajardo que la traduction française a pu voir le jour. La *República Literaria* devient chez Mayans une ambassadrice de la langue et de la littérature espagnole, une sorte de défense et illustration qui repose sur l'alliance de la culture humaniste et de l'écriture virtuose d'une langue vernaculaire.

c-Un coup littéraire pour Grasset ?

Si la démarche de Mayans est plutôt intellectuelle, celle de notre lausannois semble s'en écarter. La traduction et la publication du texte par François Grasset doivent être interrogées dans la perspective de son travail de libraire et dans le contexte d'édition européen, et plus particulièrement francophone.

²⁰⁷ p. 99-100. « No son barberos, sino críticos, cierta especie de Cirujanos, que en esta República hacen profesión de perfeccionar, o remendar los cuerpos de los autores. A unos pegan narices ; a otros ponen caballeras ; a otros dientes, ojos, brazos, y piernas postizas ; y lo peor es, que a muchos con pretexto de que en tiempo que se escribían los libros a mano, y faltaba la Imprenta, se cometían muchos errores, les cortan los dedos, o las manos, diciendo que no son aquellas naturales, y les ponen otras ; con que todos salen desfigurados de las suyas. Este atrevimiento es tal, que aun se adelantan a adivinar los conceptos no imaginados, y mudando las palabras, mudan los sentidos, y taracean los libros. No me pareció que tenia seguras mis narices en aquella calle » p. 258.

Si l'on garde en tête le parcours de François Grasset, il apparaît évident que la publication du texte de Saavedra Fajardo est une tentative de coup littéraire qui s'appuie à la fois sur la facilité de traduction et sur les enjeux de l'œuvre. En effet, la publication du texte est sûrement en partie motivée par l'accessibilité linguistique mise en avant par Mayans y Ciscar. La langue de Saavedra Fajardo étant relativement claire, le passage en Français n'est *a priori* pas un obstacle insurmontable pour le traducteur. De plus, dans la correspondance des deux hommes, il apparaît que Grasset entend profiter des compétences de son interlocuteur espagnol pour traduire sans trop de risques les textes étrangers. Son humble admiration, vraisemblablement feinte puisqu'il répond rarement à Mayans, semble destinée à obtenir de l'aide ou des envois de documents. Pour le lausannois, il s'agit donc apparemment d'une relation intéressée : Grasset se situe plus volontiers, semble-t-il, dans un projet commercial plutôt que dans une franche amitié littéraire. Par ailleurs, si l'on met en perspective les stratégies éditoriales de Grasset en général avec la publication de ce texte, il semble que la *République Littéraire* s'inscrive tout à fait dans la série des livres polémiques appréciés par notre libraire. En effet, le séjour de Grasset chez Mayans lui permet de se procurer une liste de livres à traduire, parmi lesquels on retrouve le traité de Mariana mis à l'Index. L'objectif du lausannois est clairement affiché dans sa première lettre :

Je vais faire commencer incessamment les *Orationes selectae valentinorum*, ainsi que la traduction de la *República Literaria* de Dn. Diego Saavedra. Mais de ce dont je suis le plus pressé, et que je vous supplie de m'envoyer incessamment, par messieurs Welther et Porte, d'Alicante, ce sont les *Discursos de las cosas de la Compañía, escritos por el padre Juan de Mariana, De la reforma de la Compañía por el célebre doctor Arias Montano*, et [enfin] *De la Réforme de la cour de Rome par Melchor Cano*, et s'il se pouvait encore, tout ce que ce grand évêque a écrit contre la Compagnie. L'on me demande de tous côtés avec le plus grand empressement une traduction française de tous les différents ouvrages que je viens de vous énoncer. Comme le règne des jésuites est entièrement sur sa fin, et que dans trois ou quatre mois, il n'en sera plus du tout question en France, et que toutes les autres puissances ne tarderont pas à suivre le même exemple, qui plutôt, qui plus tard, je voudrai pouvoir profiter de la circonstance, [en ce moment] très favorable et qui pourrait se refroidir dès qu'il n'y aura plus de jésuites en France²⁰⁸.

Grasset cherche donc avant tout à publier un texte polémique dans une circonstance qui doit lui permettre de réaliser un maximum de profit. Il cherche à tirer parti d'une tendance générale, et s'adapte ainsi au goût de ses lecteurs. On peut donc raisonnablement imaginer que le public de Grasset, déjà familier de Voltaire, est constitué d'intellectuels favorables à la disparition des jésuites du paysage politique et intellectuel. Car on peut se risquer à penser que l'œuvre, par les réflexions qu'elle soulève à propos de la censure, parle à François Grasset et à ses lecteurs. En effet, dans un

²⁰⁸ Lettre de Grasset à Mayans, datée du 19/01/1763.

tel contexte historique, un texte mettant en scène les humanistes pour faire la satire des intellectuels n'est pas forcément attirant à première vue. En revanche, l'écriture de la parole contrainte et les images de la censure livrées par le narrateur-auteur, notamment dans le passage des douanes, s'inscrivent dans une stratégie globale propre aux littératures des Lumières. Dans cette Europe qui connaît la censure, la circulation des livres entre les pays demeure difficile ; Mayans et Grasset sont eux-mêmes confrontés à ce problème. Prenons comme exemple deux extraits de leurs correspondance :

Dans la crainte où j'étais que l'on ne m'arrête [avec] les *Traités VII* de Mariana, que vous avez eu la bonté de me remettre, je [les ai laissés] avec plusieurs autres livres dans une caisse, et tout au fond, à Valence, d'où l'on doit me l'adresser ici, et après l'avoir reçu je le mettrai incontinent sous la presse, ainsi que tout ce que vous voudrez bien me confier, où me conseiller à l'avenir²⁰⁹.

Il apparaît dans cette lettre que la circulation des documents n'est pas des plus aisées entre la France et l'Espagne. Pour éviter la confiscation – et sûrement la destruction – des livres de Mariana, Grasset est contraint d'abandonner la livraison et de dissimuler les textes polémiques avant de passer la douane. Mayans a également conscience de se situer sur un terrain dangereux :

Je désire seulement que vous ne retardiez pas l'impression des rarissimes Traités du père Mariana, avec ses ajouts. Je vous supplie de ne pas me mentionner à propos de cette œuvre, car cela me convient mieux ainsi²¹⁰.

Ce que l'on voit ici, c'est que si Mayans permet la diffusion du texte de Mariana en le confiant à Grasset, il tient toutefois à rester anonyme pour éviter les sanctions de l'Inquisition. En effet, Juan de Mariana est un auteur qui demeure polémique tant en France qu'en Espagne. Dans le premier cas, il est dénoncé à cause d'un texte qui justifie le tyrannicide – discours inacceptable dans la France de la Ligue catholique. Dans le second, c'est le texte mentionné par Mayans, *Tractatus VII : Theologici et historici*, publié en 1609, qui pose problème. Il contient en effet les traités *De morte et immortalitate* et *De mutatione monetae*, tous deux mis à l'Index. Condamné à l'isolement par l'Inquisition, Mariana écrit contre les jésuites, et publie le texte à Bordeaux en 1625. La dénonciation du contrôle de l'écrit, et la revendication de la liberté de pensée et de parole, apparaissent alors comme les raisons principales qui pourraient justifier une traduction de la

²⁰⁹ Lettre de Grasset à Mayans, datée du 19/01/1763.

²¹⁰ N.T. Lettre de Mayans à Grasset, datée du 11/02/1765. « Nada deseo tanto como que Vm. no retarde la impresión de los rarísimos *Tratados* del P. Mariana con lo que tiene añadido. Suplico a Vm. que no haga mención de mí sobre dicha obra porque así conviene ».

República Literaria en Français dans le contexte éditorial de l'Europe du XVIII^e. Le texte aurait donc une double portée chez François Grasset : il s'inscrirait dans la lignée des textes polémiques et susceptibles d'être censurés (il suffit de voir ce qu'il est advenu de la *Déclamation* de Corneille Agrippa) et, dans le même temps, il permettrait un jeu d'écho entre la situation éditoriale de Grasset et celle des auteurs censurés dans la douane de la République Littéraire.

Si l'on se penche sur les éléments formels de l'édition de Grasset, on peut remarquer que ce dernier cherche un équilibre entre la simplicité d'un texte qui peut se suffire à lui-même, et l'érudition d'une œuvre d'une grande richesse. En effet, le libraire lausannois ne cherche visiblement pas à faire du texte un représentant d'une langue espagnole pure comme le souhaite Mayans, preuve en est qu'il supprime le discours de louange placé par ce dernier en tête de son édition. Grasset justifie ainsi cette suppression :

On s'était proposé d'en donner aussi la traduction ; mais comme il roule en entier sur la critique des auteurs espagnols qui nous sont peu connus, sur l'examen de leurs ouvrages, la propriété et l'harmonie de leur style, et la gradation successive par où ils ont conduit la langue espagnole à sa perfection, la traduction en aurait été peu intéressante pour les lecteurs français [...] ²¹¹.

Cet escamotage, justifié par un manque d'intérêt supposé chez le lecteur pour la littérature espagnole, fait tout de même perdre son sens au texte de Mayans, qui fonctionne comme un écho du parnasse poétique de Saavedra Fajardo. Grasset accompagne son texte de notes biographiques sur l'auteur, de manchettes permettant de baliser la progression dans la narration, et d'un lexique en fin de texte ²¹². Ce dernier propose au lecteur une brève présentation de la plupart des personnages mentionnés dans l'œuvre, sans faire preuve d'exhaustivité ni d'une extrême précision. Il s'agit plutôt de satisfaire superficiellement la curiosité du lecteur confronté à des noms parfois peu connus. On peut ainsi raisonnablement penser que Grasset ne nourrit pas un intérêt particulier pour la littérature espagnole en tant que telle, mais satisfait bien plus un goût pour les textes subversifs. Dans une Europe où les contes philosophiques connaissent le succès, notre libraire pensait peut-être tirer parti de l'écriture fictionnelle pour séduire son lectorat.

La traduction française de la *República Literaria* avait ainsi toutes les raisons de connaître une bonne réception : produite conjointement par un illustre homme de lettres espagnol, éditée par un libraire audacieux, elle est une fiction plaisante se livrant à une réflexion sur les institutions

²¹¹ Note de Grasset, p. xxij.

²¹² Voir Annexes p. 186-189.

ensoriales qui auraient pu être celles du XVIII^e siècle. Témoin de la jonction entre humanisme vieillissant et Europe des Lumières, le texte de Saavedra Fajardo aurait pu parler à un public élargi.

4.3. Etude du texte de François Grasset

Dans cette partie plus informative, nous proposons une rapide étude de l'édition de François Grasset en terme de publication. Nous nous pencherons ensuite sur des questions liées à la traduction française. Il s'agira donc ici de livrer un regard critique sur le travail du libraire, et de comprendre certains de ses choix.

a-Une édition problématique

Si l'édition du texte semble être le fruit d'un projet commun, elle n'échappe cependant pas à des difficultés liées aux choix opérés par Grasset. En effet, le destin du texte de 1770 est, semble-t-il, plutôt chaotique. Nos analyses s'appuieront en partie sur la page de titre que nous intégrons en annexe²¹³. En effet, deux éléments peuvent attirer notre attention. Le premier, mis en évidence par la base de donnée Fleuron²¹⁴, concerne le lieu de publication du texte. Si la couverture, qui mentionne « À Lausanne, chez François Grasset, libraire » peut sembler tout à fait claire, elle est en réalité trompeuse. En effet, le texte n'a pas été imprimé en Suisse mais à Lyon, chez Aimé Delaroche²¹⁵. Cette impression en France soulève deux possibilités : ou bien Grasset a, pour une raison inconnue, tardé à publier sa traduction, ou bien il s'agit là d'une contrefaçon et nous n'avons pas l'original²¹⁶. Dans tous les cas, la traduction du texte est tardive, Mayans y Ciscar le fait d'ailleurs remarquer en 1765 :

²¹³ Annexes, p. 190.

²¹⁴ Fleuron est une base de donnée de la bibliothèque cantonale de Lausanne, dirigée par Sylvio Corsini, et consacrée aux imprimeurs suisses. Voir <https://db-prod-bcul.unil.ch/ornements/scripts/index.html>, page consultée le 29/03/2018.

²¹⁵ Le matériel typographique utilisé est celui de Delaroche. Voir la base de données d'ornements d'imprimerie maguelone.enssib.fr, page consultée le 29/03/2018.

²¹⁶ Hypothèses émises par S. Corsini et précisée sur Fleuron.

Vous m'avez dit que vous feriez traduire et imprimer en français la *República Literaria* de Don Diego de Saavedra, comme je l'avais demandé, avec ma préface et mon discours de louange ; et si cette œuvre a vu le jour, je ne l'ai pas vue²¹⁷.

Finalement, nous savons peu de choses sur les modalités réelles de l'édition du texte. Le caractère subversif de l'œuvre et de tout le corpus de Grasset rend difficile l'acquisition de certitudes à propos d'une littérature officieuse.

b-Critique traductologique

Maintenant que nous avons quelque peu défriché le contexte d'édition et les questions liées à l'édition, nous pouvons procéder à une étude traductologique qui mettra en lumière les choix opérés par Grasset dans la traduction de l'espagnol. Comprendre la manière dont le texte est traduit en français nous renseignera alors non seulement sur le positionnement de Grasset dans la tradition traductologique, mais aussi sur la lecture de l'œuvre faite par notre libraire.

Si la traduction est une négociation²¹⁸, alors il semble que François Grasset se place parfois comme un mauvais négociateur. En effet, le texte français est marqué par plusieurs défauts liés à des pertes ou des maladroites de traduction qui témoignent d'une incapacité à faire passer l'œuvre d'une langue à l'autre. Prenons d'abord l'exemple des suppressions, rapidement aperçues dans le paratexte :

La traduction [du discours de Mayans] en aurait été peu intéressante pour les lecteurs français, défigurée par la bigarrure de fréquentes citations espagnoles, ou insipide et quelquefois inintelligible par l'impossibilité de faire passer ces citations dans notre langue sans les dépouiller de tout ce qu'elles ont de beau et de piquant²¹⁹.

Ce premier passage, même s'il ne concerne pas directement l'œuvre de Saavedra Fajardo, nous livre déjà le portrait d'un traducteur dont l'horizon de traduction n'est pas de proposer un équivalent de la langue espagnole au lecteur français. Confronté à l'intraduisibilité, ou plutôt à la perte supposée de l'intérêt du texte par le passage dans une autre langue, Grasset refuse ici toute négociation. De la même manière, lorsque Fernand de Herrera présente un panthéon poétique des auteurs hispaniques,

²¹⁷ Lettre de Mayans à Grasset, datée du 09/05/1765. « me dijo Vm. que haría traducir i mandaríá imprimir en francés la *República Literaria* de Dn. Diego de Saavedra, según yo la mandé i con mi Prefación i Oración en alabanza suya; y si esta obra ha salido a luz, yo no la he visto ».

²¹⁸ Umberto Eco, *Dire presque la même chose*, Grasset, Paris, 2007.

²¹⁹ Note de Grasset, p. 42.

le libraire lausannois affirme ne pas pouvoir traduire totalement le jeu de mot sur le nom de Lope de Vega :

Lope de Vega es una ilustra vega de Parnaso²²⁰.

Voyons plutôt la note traductologique insérée sous forme de manchette par le traducteur :

Vega en espagnol signifie une plaine²²¹.

Cet aveu d'intraduisibilité est nuancé par un choix de traduction qui, sans permettre de comprendre en l'absence de note la teneur du jeu de mot, laisse tout de même entendre qu'il existe :

Lope de Vega est comme son nom le porte, une riche plaine du Parnasse²²².

En ajoutant « comme son nom le porte (sic.) », absent de l'original, Grasset signale le jeu onomastique sans toutefois l'expliquer au sein même du texte. Cet aveu d'intraduisibilité pourrait faire pencher le texte de Grasset vers une forme de traduction approximation²²³. Or, au-delà de ces pertes signalées par le traducteur, certaines suppressions semblent injustifiées ; tel est le cas de la traduction des « *Empresas Políticas* » en « maximes politiques ». Faut-il comprendre que Grasset ne connaît pas les *Empresas* et ne perçoit pas ici la référence explicite au titre, ou bien s'agit-il d'un choix de traduction conscient qui, pour s'adapter au lecteur français, efface la référence au texte espagnol ? Quand on sait que les *Empresas* ont été traduites, on peut légitimement penser que Grasset aurait pu donner leur titre français plutôt que de passer par une périphrase un peu trop générale. Dans sa négociation, notre libraire de génie a parfois perdu plus qu'il n'a gagné.

Or, parler de la *République Littéraire* uniquement en termes de pertes nous conduirait à occulter toute une démarche de traduction qui s'inscrit dans une tradition encore prégnante au XVIII^e. Il s'agit des Belles Infidèles²²⁴, ces traductions qui, pour plaire au public, sont largement remaniées : de la langue source à la langue cible, il ne reste parfois plus que le fond, et bien peu de forme. Or, si l'on peut reconnaître à François Grasset une certaine littéralité — qui est toutefois

²²⁰ p. 221.

²²¹ p. 42.

²²² p. 42.

²²³ Efim Etkind, *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982.

²²⁴ Georges Mounin, *Les Belles Infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.

dommageable lorsque l'on est confronté à des structures grammaticales maladroites quand elles sont transférées de l'espagnol au français — il n'en demeure pas moins qu'il cède parfois à la tentation d'orner le texte de Saavedra Fajardo d'ajouts injustifiés. Prenons l'exemple de la description des bâtiments à l'intérieur de la ville dans la version originale :

[...] entramos en lo poblado y culto de la ciudad, la cual, reconocida por dentro no correspondía a la hermosura exterior, porque en muchas cosas era aparente y fingida²²⁵.

Voyons la traduction française :

[...] nous entrâmes dans le quartier le plus peuplé de la ville. Je reconnus alors que la beauté de ses édifices vus de près, était bien en dessous de ce qu'elle paraissait de loin. La plupart ne consistaient qu'en façades magnifiques, semblables à des décorations de théâtre, beaux dehors, et rien dedans²²⁶.

Si l'on excepte la tendance inflationniste ou augmentative de la traduction française — c'est souvent le cas lorsque l'espagnol est la langue source, et le français la langue cible, ce dernier étant plus ample — François Grasset peut toutefois être tenu responsable d'ajouts. L'intensif « bien en- dessous » surtraduit quelque peu le « no correspondía », accentuant ainsi le motif du *desengaño*, et l'on passe alors d'un système d'intériorité et d'extériorité (« por dentro » / « exterior ») à un système de proximité et de distance (« de près » / « de loin »). Le paradigme de l'intériorité et de l'extériorité est rejeté en fin de phrase (« beaux dehors, et rien dedans ») et apparaît alors comme un doublon. De la même manière, la mention des « façades magnifiques, semblables à des décorations de théâtre » n'est pas justifié par le texte. Il s'agit d'un ajout qui s'appuie sur l'interprétation de François Grasset : pour ce dernier, le passage se concentre sur le motif de la désillusion baroque. Ainsi, plutôt que de conserver la forme de l'espagnol, le traducteur procède à une réfection à la fois syntaxique et sémantique : l'invariant prioritaire qui définit la négociation avec le texte source est alors le message baroque sous-jacent. Il s'agirait alors, selon la typologie d'Etkind, d'une traduction interprétation somme toute courante au XVIII^e siècle.

Ainsi, si Grasset pêche parfois par défaut ou par excès, sa traduction reste globalement fidèle en raison de la clarté de la langue de Saavedra Fajardo. Quelques imprécisions ou traductions malheureuses peuvent être liées au statut même du texte et de son difficile établissement.

²²⁵ p. 245.

²²⁶ p. 75.

Traduction information²²⁷, la *République Littéraire* est prise entre deux feux : il lui faut à la fois faire découvrir les enjeux du texte de Saavedra Fajardo avec toute la clarté dont ce dernier fait preuve, et relever le défi de la première traduction, qui selon Meschonnic, est une « traduction introduction » qui doit plaire au public cible²²⁸.

Conclusion : une déception française

Phénomène de mode, ou vrai chef-d'œuvre, la *República Literaria* a tout du succès : nombreuses rééditions en Espagne, diffusion européenne, traductions et retraductions dans différents pays. La collaboration de Mayans et de Grasset s'inscrit alors dans un mouvement plus général, et peut espérer une bonne réception au vu des enjeux du texte et du contexte politique, historique et culturel. Mais en l'absence de réédition et d'une diffusion retentissante en France, il semblerait que cette tentative de « coup littéraire », qui avait tout pour réussir, ait finalement peu d'impact dans le monde francophone, alors que l'Angleterre et l'Allemagne lui réservent un meilleur accueil. Si la traduction de Grasset est globalement dans le goût de l'époque, on peut imaginer qu'elle n'a pas aidé à la diffusion du texte : notre libraire n'est en effet pas réellement auteur lui-même, et manque ainsi quelquefois d'élégance. En fin de compte, la diminution, puis l'arrêt des rééditions en Europe pose question : comment une satire contre-encyclopédique pouvait-elle percer dans un monde littéraire et philosophique marqué par le goût des encyclopédies et autres ouvrages savants ? Au XVIII^e, l'ère n'est plus au soupçon : Grasset et sa traduction arrivent peut-être à contretemps.

²²⁷ Toujours selon Etkind, elle cherche surtout à rendre compte du sens du texte le plus simplement possible, il s'agit d'une traduction « sémantique ».

²²⁸ Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Paris, 1999.

CHAPITRE CINQ : TRANSCRIPTION

**LA RÉPUBLIQUE LITTÉRAIRE
OU
DESCRIPTION
ALLÉGORIQUE ET CRITIQUE
DES SCIENCES ET DES ARTS,**

**Ouvrage posthume de Dom DIEGO SAAVEDRA FAJARDO, Chevalier de l'Ordre de
Santiago, etc. etc. etc.**

Traduit de l'Espagnol, sur l'Édition la plus correcte, publiée à Madrid en 1735.

Présenté au Public par les soins et aux dépens du Libraire.

**À LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET, Libraire.
M. DCC. LXX.**

Préface

de l'Édition de 1735,

**Par D. GREGORIO MAYANS I CISCAR, Bibliothécaire du Roi Catholique, et Professeur du
Code Justinien dans l'Université de Valence.**

C'est ici un de ces livres qui ont besoin d'une préface, non pour lui ménager la bienveillance des lecteurs, précaution superflue, et dont se moquent les gens sensés ; mais pour apprendre au public quel en est le véritable auteur : car il est juste que l'on sache à qui nous devons cet élégant ouvrage, afin de payer à son travail le juste tribut de reconnaissance qu'il mérite. En 1655, Dom Melchior de Fonseca i Alcmeïda le fit imprimer à Madrid, sous le titre de *Jugement des Arts et des Sciences, par Dom Claude-Antoine de Cabrera*. Dom Melchior le tenait de Dom Gaspard de Saijas Vasconcelas, Chevalier de l'Ordre de Christ, dont il est fait mention honorable dans l'excellente *Bibliothèque espagnole* de Dom Nicolas Antonio. Les approbateurs, Dom Augustin de Caravajal et le P. Fr. Diego Niseno, homme célèbre de ce temps-là, déclarent qu'on n'en connaissait pas le véritable auteur ; c'est ce qu'assure encore Dom Gaspard de Seijas Vasconcelas dans la préface qu'il mit à la tête de cette première édition : ainsi le nom de Claude-Antoine de Cabrera est un nom supposé. Quinze ans après, en 1670, Dom Joseph de Salinas, trésorier du Chapitre d'Alcala, qui ne connaissait point cette première édition, donna au public cet ouvrage pour nouveau, sous cet autre titre : *La République Littéraire, par Dom Diego de Saavedra i Fajardo, Chevalier de l'Ordre de Santiago, etc.*

D'après ce que nous venons de rapporter, on peut former deux questions ; l'une sur le titre qu'on doit donner à l'ouvrage ; l'autre sur son auteur, si ce fut Dom Diego ou non. Si le savant Dom Nicolas Antonio eût été au fait de ces particularités, et qu'il eût voulu en porter son jugement, cet habile critique nous eût sauvé l'embarras d'en dire le nôtre. Mais enfin, il me paraît facile de résoudre les deux questions proposées. On ne peut nier que ce livre ne contienne un jugement raisonné sur les Sciences et les Arts. Il est pareillement incontestable qu'il roule d'un bout à l'autre d'une ville, à laquelle Varron, qui s'offre à en faire voir toutes les curiosités, donne le nom de *République Littéraire*, titre parfaitement assorti à l'idée d'un livre dont il n'y a presque pas une seule page où l'on ne lise les mots de « République », « Ville » et « Citoyens ». Ainsi ce dernier titre me paraît préférable à l'autre, en ce qu'il rend mieux l'allégorie continuelle qui règne dans l'ouvrage, et qu'il en annonce parfaitement l'objet, qui est de faire connaître les plus habiles maîtres

qu'on produit tous les siècles dans les Arts libéraux ; c'est ce qui a déterminé à lui donner constamment ce même titre dans les diverses éditions qu'on en a faites jusqu'ici, tant en Espagne qu'ailleurs. Pour ce qui regarde l'auteur, il y a des preuves sans réplique en faveur de Dom Diego Saavedra²²⁹. Ce grand homme, dans la préface de sa *Couronne Gothique*, débute en ces termes :

« Je pouvais, mon cher lecteur, vous offrir un ouvrage d'un goût plus nouveau et plus rempli de recherches » ; paroles remarquables, par où il désigne sans doute cet ouvrage. Car, quoi de plus nouveau que l'art de rassembler sous une fable ingénieuse tant de vérités solides, sans que la fiction leur ôte rien de leur force ? Quelles plus curieuses recherches, qu'une exacte critique des auteurs les plus renommés dans les Arts libéraux, et un examen suivi de ce qu'il y a de plus célèbre dans les autres Arts subalternes ? Ajoutez à cela le témoignage de Dom Diego lui-même, lequel dans cet ouvrage, en parlant du censeur chargé de la révision des livres de Politique, et voyant qu'il en condamnait plusieurs aux flammes, dit modestement : « Je frissonnai à ce discours [du Censeur], et je me tins coi, dans la crainte qu'on exerçât la même rigueur sur mes maximes politiques, quelque attention que j'aie eue de les conformer aux lois de la piété, de la raison, et de la justice. » On me dira peut-être que ces paroles, ne se trouvant point dans la première édition, ont été ajoutées après coup dans les suivantes. Mais pourquoi, répondrai-je à mon tour, n'aurait-on pas pu les omettre dans la première comme on a fait de tant d'autres passages, soit par malice, soit par négligence ? Cette première édition n'a-t-elle pas pu se faire d'après quelque ancien brouillon imparfait de Dom Diego, ou sur quelque autre copie défectueuse et peu fidèle ? Ce dernier sentiment me paraît le plus probable. D'ailleurs, en matière douteuse, personne n'ignore combien est faible un argument négatif contre un positif. Nous apprenons du Dr. D. François-Ignace de Porrès, dans la préface qu'il a mise à la tête de la seconde édition de cet ouvrage, que le Cardinal Dom Antoine d'Aragon fit tirer une copie du manuscrit original même de Dom Diego, et que c'est sur cette copie que fut faite l'édition qu'en donna ensuite Dom Joseph de Salinas, son bibliothécaire. Tout cela ne laisse point lieu de douter que Dom Diego ne soit le véritable auteur.

Mais je n'en veux point d'autre preuve que le style. Elle paraîtra faible aux ignorants ; mais c'est la plus forte pour tous ceux qui ont du goût et de la lecture. En effet, on retrouve ici le même

²²⁹ Diego Saavedra Fajardo, issu d'une famille noble au Royaume de Murcie, passa sa vie dans les négociations et les affaires d'État. Il fut d'abord Secrétaire du Cardinal Gaspard de Borgia, Vice-Roi de Naples, et ensuite Ministre du Roi d'Espagne à Rome, où il se fit beaucoup estimer par sa bonne conduite. De là, il fut envoyé en Suisse en qualité de Résident, et assista à deux Diètes à Ratisbonne. Il y reçut ordre d'accompagner à Munster le Comte de Pinaranda, Plénipotentiaire d'Espagne, pour la Paix qui s'y traitait. Il mit à profit les intervalles d'une vie agitée et extrêmement occupée des affaires d'État, pour composer des ouvrages qui supposent une lecture immense, et mourut en 1648, après avoir été Chevalier de l'Ordre de Santiago, et Conseiller du Conseil Suprême des Indes, sous le règne de Philippe IV. Ses principaux ouvrages, outre celui-ci, sont l'*Idée d'un Prince Politique Chrétien*, qui a été traduit en latin, et la *Couronne Gothique*. On les a tous recueillis en un volume *in-fol.* à Anvers.

choix des expressions, même goût dans leur arrangement, ce ton et cet air de cour qui enchantent dans la *Couronne Gothique* ; on y retrouve jusqu'à des phrases entières tirées, mot pour mot, des *Maximes Politiques*. Or l'auteur de la *République* ne peut être soupçonné de copier littéralement aucun de ses contemporains ; au lieu qu'il n'y a pas de honte à se copier quelquefois soi-même. Je pourrais entrer là-dessus dans un plus grand détail ; mais ce serait faire un autre livre : c'est assez de mettre le lecteur sur la voie, afin de lui donner le goût de l'examiner par lui-même. Lisez et comparez, et vous tomberez d'accord de ce que j'avance. Que si au contraire cet examen n'opère pas chez vous une entière conviction, faites le procès à Dom Diego, quoiqu'il ait pour lui une possession de soixante ans, que personne ne s'est encore avisé de troubler.

Pour reprendre le fil de ma préface, je dois avouer que, comme cet ouvrage est posthume, il a toujours été imprimé avec un très grand nombre de fautes, qui se trouvaient sans doute dans les deux copies qui servirent aux deux premières éditions. Pour en purger celle-ci, j'ai comparé avec grand soin les textes des anciennes éditions, et lorsqu'il y a eu variantes, j'ai choisi la manière qui m'a paru préférable, en remontant même, pour me décider, jusqu'aux sources dans lesquelles avait puisé Dom Diego, c'est-à-dire, aux auteurs anciens qu'il fait passer en revue. Outre cela, comme l'auteur n'avait pas mis la main à cet ouvrage, et qu'il n'avait pas pris à son égard la sage précaution dont, au rapport de Dom Joseph Pellicer, il usait pour tous ses autres écrits, qui était de les soumettre à l'examen de quelque ami éclairé ; il s'était glissé dans celui-ci des idées païennes, fruit de la lecture des poètes, mais qui passaient les bornes d'une fiction permise : en particulier il s'y trouvait quelques erreurs de Platon, qui auraient pu paraître tolérables dans la bouche de ce philosophe païen, mais qui ne l'étaient nullement dans celle d'un écrivain aussi catholique que Dom Diego. C'est pourquoi, ayant engagé en 1730 un libraire de Valence à faire une nouvelle édition de la *République Littéraire*, je lui livrai la copie que j'en avais faite de ma main, et dans laquelle je ne m'étais pas contenté de corriger toutes les fautes, soit d'impression, soit des anciens manuscrits qui avaient servi aux premières éditions, marquant par des points les lacunes qui s'y trouvaient ; mais j'en avais encore retranché tous les sentiments du paganisme que Dom Diego avait adoptés, sans faire réflexion à leur opposition aux dogmes du Christianisme. C'est à quoi sont exposées les œuvres posthumes, lorsque leurs éditeurs ou approbateurs manquent d'intelligence pour les corriger, ou négligent les précautions qu'aurait pris l'auteur lui-même, de soumettre l'ouvrage à la censure de quelque homme sage et éclairé. Je suis assuré que, si Dom Diego vivait encore, il me saurait gré du service que j'ai prétendu lui rendre. Je proteste au surplus que je n'ai suivi en cela que le zèle dont je suis pénétré depuis longtemps pour cet auteur. J'ai consigné ce sentiment dans un discours que je publiai à sa gloire, il y a dix ans, n'en ayant alors moi-même que vingt-cinq. Dans l'ardeur où

j'étais de m'exercer à écrire, il me vint à l'esprit de prendre pour sujet de mes premiers essais quelque point critique. J'exposai librement mes pensées dans ce discours, dont l'objet principal est de donner à Dom Diego de Saavedra les justes éloges que tout le monde prodigue à ses écrits. J'ai eu en cela le même sort que Térence pour son *Hécyre*. Comme la plupart des lecteurs préfèrent le frivole au solide, et s'amuse plus des sauts périlleux d'un saltimbanque que de la marche grave d'un esprit mâle, mon discours eut très peu de partisans. Cela n'empêche pas qu'il ne soit devenu rare, et comme il est désiré de plusieurs personnes, j'ai consenti à ce qu'on le réimprimât, pour satisfaire à leur demande. À la vérité, j'aurais mieux aimé en différer l'impression pour le donner au public avec mes autres discours, dans l'espérance que la variété des sujets pourrait couvrir les fautes qui me sont échappées. Mais toutes ces excuses sont inutiles ; mon discours, tel qu'il est, servira d'introduction à la *République Littéraire*²³⁰.

Je dois avertir, en finissant, que Joseph Gramiñani, imprimeur, fit en 1700, à Palerme, une édition in-4°. de la *République Littéraire*, édition qu'il donne pour la seconde, croyant faussement qu'il ne s'en était point fait d'autre jusque là que celle d'Anvers, de l'an 1676 : mais le plus fâcheux, c'est qu'il donne la sienne pour corrigée et purgée d'un grand nombre de fautes, tandis que par une témérité qu'il n'a garde d'avouer, il y a ajouté et retranché selon son caprice, sans discernement et sans goût. C'est sur quoi il était à propos de prévenir le lecteur. Je ne veux pas le fatiguer davantage, ni lui enlever un temps qui sera mieux employé à la lecture de la *République Littéraire*. Adieu.

²³⁰ Ce Discours se trouve à la tête de la *République Littéraire* en Espagnol. On s'était proposé d'en donner aussi la traduction ; mais comme il roule en entier sur la critique des auteurs espagnols qui nous sont peu connus, sur l'examen de leurs ouvrages, la propriété et l'harmonie de leur style, et la gradation successive par où ils ont conduit la langue espagnole à sa perfection, la traduction en aurait été peu intéressante pour les lecteurs français, défigurée par la bigarrure de fréquentes citations espagnoles, ou insipide et quelquefois inintelligible par l'impossibilité de faire passer ces citations dans notre langue sans les dépouiller de tout ce qu'elles ont de beau et de piquant.

LA RÉPUBLIQUE LITTÉRAIRE

J'étais occupé à réfléchir sur cette grande multitude de livres dont nous sommes inondés, et sur les accroissements qu'elle prend de jour en jour, tant par la hardiesse des auteurs à donner leurs pensées au public, que par la facilité que leur en fournit l'imprimerie, au moyen de laquelle on fait aujourd'hui une espèce de trafic des Sciences, la plupart des savants n'étudiant que pour écrire, et n'écrivant que pour en tirer du profit ; l'esprit tout rempli de ces idées, je me sentis tout-à-coup saisi du sommeil, et en cet état le sens intérieur me retraça dans un songe les images des objets qui m'occupaient auparavant. Je me trouvai transporté devant une ville superbe, dont l'architecture relevée de chapiteaux d'or et d'argent brunis, offusquait les yeux par son éclat, et touchait aux cieux par son élévation. Frappé de ce que j'en découvrais de loin, je désirais ardemment d'en reconnaître les beautés de plus près et en détail, lorsque je vis venir à moi un ancien qui s'acheminait vers la ville. Je le joignis, et dans la conversation j'appris de lui qu'il se nommait Marc Varron. Ce nom ne m'était pas nouveau. Je connaissais depuis longtemps le savoir et l'érudition profonde du personnage en toutes sortes de matières, sacrées et profanes, par ce que j'en avais lu dans Cicéron et dans d'autres auteurs. Je lui demandai comment se nommait la ville que nous voyions. Il me répondit d'un ton plein de bonté et de politesse, que c'était la République Littéraire, et il s'offrit à me faire voir ce qu'elle renfermait de plus curieux. J'acceptai sa compagnie et son offre, et nous nous acheminâmes en nous entretenant ensemble.

Le long du chemin, je remarquai que la campagne du voisinage produisait plus d'hellébore que de toute autre espèce d'herbes. J'en voulus savoir la raison, et mon conducteur m'apprit que la divine Providence avait toujours l'attention de placer auprès des maux les remèdes convenables ; qu'ainsi elle faisait croître cette plante comme sous la main des habitants, pour soulager les grands maux de tête que leur occasionnait l'étude continuelle. Plusieurs d'entre eux usaient d'hellébore et de confection d'anacarde pour se fortifier la mémoire, au risque d'affaiblir leur jugement. Ces gens-là me parurent faire trop peu de cas de cette dernière faculté, en risquant ainsi de la sacrifier pour la mémoire ; car si celle-ci est comme le dépôt des Sciences, elle est également celui de tous nos maux, et l'homme serait bien plus heureux, s'il tenait à ses ordres la faculté d'oublier, comme il a

celle de se souvenir. L'idée des biens qui ne sont plus nous désole, celle des maux présents nous tourmente.

Aux approches de la ville j'aperçus les fossés, qui au lieu d'eau étaient remplis d'une liqueur noire. Les murs étaient fort élevés, et n'avaient pour artillerie que des tuyaux de plumes d'oies et de cygnes, qui vomissaient des boulets de papier. Elle avait pour boulevards des tours blanches, dans lesquelles la force de l'eau élevait des pilons de bois, qui, retombant dans des auges de marbre, battaient des chiffons de linge, et les hachaient jusqu'à les réduire en une pâte molle et liquide comme de la bouillie. On recueillait cette pâte dans des châssis de fil de cuivre ; on la faisait égoutter entre des pièces de feutre ; et elle se changeait en des feuilles de papier, matière facile à fabriquer, mais bien funeste à l'humanité. Que les hommes sont ingénieux à procurer leur malheur ! La nature bienfaisante avait eu la précaution d'enfouir dans les entrailles de la Terre l'or et l'argent, comme des métaux pernicieux à notre repos ; elle les avait cachés dans des régions éloignées, qu'elle avait cherché à rendre inaccessibles en leur donnant pour fossés l'immensité de l'Océan, et pour remparts des montagnes hautes et escarpées ; et l'homme tourne son industrie à inventer des Arts et des instruments pour traverser les mers, franchir les montagnes, et déterrer cette matière qui cause tant de peines, de guerres et de trépas à l'Univers. L'on va ramasser jusque dans les ordures où ils pourrissaient, ces vils chiffons dont un mendiant ne voudrait couvrir sa nudité, et l'on a l'adresse malheureuse d'en fabriquer notre désolation et notre tourment, en les employant à former ces maudites feuilles par lesquelles l'iniquité subjugue l'innocence, qui servent d'aliment à une infinité de procès, et ont donné naissance à la diversité des sectes et des religions.

La porte de la ville était ornée de superbes colonnes de marbre et de jaspe de différentes couleurs. Ce n'est pas sans mystère qu'on s'apercevait que l'Architecture s'y manquait à elle-même, puisque de ces cinq ordres, elle n'avait employé que le dorique, ordre dur et symbole de la peine et du travail. Les entrecolonnements étaient enrichis de niches, dans lesquelles étaient placées les statues des neuf Muses, tenant en main divers instruments de Musique ; et la Sculpture, en dépit de la dureté du marbre, leur avait donné un air de vie et de mouvement, tel qu'on ne pouvait les voir sans se sentir pénétré de ces sentiments qu'elles font couler en nos cœurs, du haut des sphères célestes dont l'Antiquité croyait qu'elles étaient les âmes ou les intelligences. Il semblait que Clio allumait dans les cœurs les flammes de la gloire, en célébrant les hauts faits des héros. Érato élevait les pensées par la douceur de la Musique ; Terpsichore donnait des lois et de la cadence aux mouvements des pieds ; Polymnie aiguissait la mémoire ; Uranie se servait d'elle pour engager les

hommes à l'observation des astres ; Calliope portait les grands cœurs aux actions glorieuses ; Melpomène les animait par l'exemple de ceux qu'ont immortalisé leurs exploits ; Thalie déguisant la censure par l'agrément dont elle l'assaisonnait, amusait et instruisait tour-à-tour ; enfin Euterpe fabriquait divers instruments de Musique, qu'elle avait l'art d'accorder tellement à tous les différents caractères, qu'ils semblaient faits exprès pour chacun. Le fronton était terminé par la statue d'Apollon, dont la chevelure d'or et toute éclatante de lumière descendait à grandes boucles sur ses épaules. Sa main droite tenait un archet, et sa gauche sa lyre ; et sans en toucher les cordes, il faisait une harmonie muette qui flattait l'esprit et non l'oreille.

Cette première porte nous conduisit dans un faubourg, où nous vîmes tout le monde occupé à ces Arts qui sont des facultés et des habitudes du corps, et dans lesquels la main s'exerce beaucoup, et l'esprit peu ou point du tout ; enfants échappés aux Sciences dont ils ont reçu l'être et les règles pour se conduire, mais qui méconnaissent leur mère, et opèrent sans pouvoir rendre raison de ce qu'ils exécutent. Nous passâmes rapidement par ce quartier des Arts mécaniques, sans nous arrêter à les examiner, malgré les instances de l'Athénien Dédale, qui nous présentait une scie et une vrille, se vantait de les avoir inventées, ainsi que plusieurs autres outils.

De là, nous fûmes visiter des Arts plus nobles, dans lesquels l'entendement commande, et la main lui obéit comme un simple instrument qui reçoit de lui le mouvement et la direction ; Arts subalternes, moins relevés que les Arts libéraux dont ils dépendent. Ceux-ci sont purement intellectuels, et toutes leurs opérations ne consistent qu'en spéculations et en raisonnements. Ce quartier était séparé de celui des Arts mécaniques par une agréable rivière. Un magnifique pont de marbre et d'ardoise formait la communication d'une rive à l'autre. La porte du pont était ornée de colonnes de jaspe, surmontée d'une corniche d'où pendaient des trophées de divers instruments des Arts qui appartiennent au Dessin, comme pinceaux, palettes, crayons, équerres, compas et burins. Au plus haut du portail on voyait l'Architecture représentée en marbre par une figure de femme, qui de la main droite tenait un compas élevé, et appuyait la gauche sur un plan d'édifice. Sur son piédestal on lisait ces deux vers de Michel-Ange :

*Non ha l'ottimo Artista alcun concetto,
Che un marmo solo in se non circonscriva.*

À sa droite, sur le chapiteau d'une colonne, était la Peinture, tenant un pinceau d'une main, et de l'autre une palette chargée de diverses couleurs, un masque pendait à son cou ; et à la gauche on voyait la Sculpture couronnée de lauriers, appuyée sur des tronçons de statues brisées.

En débouchant de ce pont, nous trouvâmes devant nous une rue fort spacieuse, ayant des deux côtés de superbes galeries en arcades, séjour des artistes qui s'occupent du Dessin. Les premiers qui se présentèrent étaient les architectes. Parmi eux nous vîmes Agathon, Athénien, qui se donnait pour l'inventeur de cet art. Sostrate traçait le plan de la célèbre tour du Phare ; Spintharos, Corinthien, celui du temple de Delphes ; Charès, Lydien, le Colosse de Rhodes ; Sugila, le mausolée que fit construire Artémise ; et Artémidore, le marché de Trajan. D'autres s'étudiaient à perfectionner des colonnes, des piédestaux, des frises, des corniches, des architraves, des chapiteaux, et d'autres pièces qui entrent dans la composition d'un édifice parfait : recherche pénible, vu la brièveté de la vie qui s'y consume presque toute entière, depuis le premier jusqu'au dernier soupir, avant que d'avoir atteint la perfection après laquelle on court.

Plus avant nous vîmes Stratonice, Akragas, Mentor, Boéthos et Antipater, qui avec un burin d'acier gravaient des figures admirables sur l'argent. Stratonice entre autres avait gravé sur une tasse un satyre avec tant d'art, qu'il semblait moins l'y avoir représenté qu'attaché tout vivant, et que sa vue alarmait encore les Nymphes. Zopyre exécutait sur deux faces d'ingénieux bas-reliefs qui retraçaient aux yeux les fureurs d'Oreste ; Pythéas épuisait son art sur cette pièce merveilleuse, nommée *Magiriscia*, que personne n'a seulement osé tenter de copier.

Sous un portique, le roi Attale s'amusait à voir brocher diverses figures sur des étoffes, fruit précieux de son invention. Là des Troyens s'exerçaient à broder et nuancer les couleurs de leurs ouvrages, tandis que des Flamands, dignes de l'immortalité, exécutaient en tapisserie les chefs-d'œuvres de la Peinture, et ce que la Nature produit de plus parfait, avec un éclat et une vérité qui excitaient la jalousie de l'une et de l'autre. Ce qu'il y avait de plus merveilleux dans leur travail, c'est que, quoique l'artiste tînt le dessin sous le métier, et qu'il travaillât sur l'envers de la tapisserie comme à l'aventure, et sans voir ce qu'il faisait, il en résultait néanmoins les peintures les plus naturelles : image de la conduite de plusieurs princes, qui d'après les plans qu'ils ont sous les yeux, se livrent souvent à des démarches hasardées, sans être aussi assurés qu'elles les mènent à leur but.

Parmi ces artistes nous vîmes un Égyptien, qui avec des fragments de marbre et d'autres pierres, formait un corps humain avec tant d'industrie, que ce qui n'était auparavant que de petites pierres assemblées sous sa main, se convertissait en muscles et en veines. C'est par un art semblable que la Politique de ce temps réunissant une multitude de petits motifs méprisables en détail et sans

rapport entre eux, en forme un prétexte monstrueux pour commencer une guerre injuste, et se porter à une usurpation violente.

Sous un autre portique, Alcamène, Critias, Nestocle et Agélade exerçaient leur ciseau sur le marbre ; et Pyrgotélès gravait le portrait d'Alexandre le Grand sur des pierres précieuses, privilège qui n'était accordé qu'à cet incomparable artiste ; comme il n'était permis qu'à Lysippe de l'exécuter en marbre et en bronze, et à Apelle de le peindre sur bois ou sur toile. Tel est le haut prix de la valeur, qu'il ne doit être donné qu'aux plus sublimes génies de toucher à ses louanges, et que les matières les plus précieuses sont à peine dignes de relever son éclat. Phidias montrait des poissons si bien travaillés et si naturels, qu'on eût dit qu'il ne leur manquait pour nager que de les jeter à l'eau. À côté était la statue de Bellone, toute renfermée dans son bouclier ; grande merveille aux yeux de la Géométrie, surprise de voir la partie égale au tout, comme si chaque jour nous ne voyions pas arriver la même chose parmi les princes, dont l'intérêt particulier devient le tout pour eux. Parmi les derniers venus, quoique ce fût un des premiers pour le mérite, nous vîmes le Cavalier Bernin qui mettait la dernière main à la statue de Daphné, moitié transformée en laurier. Les yeux trompés étaient dans l'attente de voir l'écorce achever de couvrir son corps, et l'on croyait toucher au moment de voir agiter par le vent les feuilles qui prenaient la place de ses cheveux.

Plus loin étaient les maîtres de la Peinture, cet art rival de la Nature et qui imite si bien les œuvres du Créateur. Il y avait de grandes contestations sur ceux à qui appartenait la gloire de l'avoir inventée. Gygès de Lydie se l'attribuait ; Pyrrhus la lui disputait, ainsi que les Corinthiens et les Égyptiens, qui se vantaient d'avoir possédé ce bel art six mille ans avant qu'il fût connu en Grèce. Toutes ces prétentions me parurent difficiles à établir solidement. C'est le sort de tous les Arts de se former successivement et par degrés insensibles, de manière que la gloire de l'invention en doit être partagée entre plusieurs, et ne saurait appartenir à un seul. Il en a été ainsi de la Peinture. Les corps exposés à la lumière jettent leur ombre de l'autre côté ; un observateur ingénieux y remarqua les profils, ce qui donna naissance à l'art. Ardicès et Téléphanes furent les premiers qui en suivirent les contours, et crayonnèrent les sujets qu'ils renfermaient. Polygnote et Aglaophon n'employèrent d'autres couleurs que le blanc et le noir, et produisirent les premiers clair-obscur. Philoclès, Égyptien, inventa les traits extérieurs qui ajoutent le détail aux profils ; Apollodore, le pinceau, et Antonello, l'huile qui donnant de la confiance aux couleurs, éternise les peintures.

Nous parcourions paisiblement cette variété d'objets, lorsque nous fûmes détournés par une dispute qui s'était élevée entre Zeuxis et Parrhasius, célèbres rivaux en fait de Peinture ; et comme les avantages du génie sont ceux dont on est le plus jaloux, parce qu'ils appartiennent à la partie la plus noble de l'homme, ces deux compétiteurs avaient passé de l'émulation aux coups. Zeuxis était

vivement piqué d'avoir été trompé par le rideau feint de Parrhasius ; mais il prétendait avoir eu sa revanche par le tableau où il avait représenté un enfant portant sur sa tête un panier de raisins, peints avec tant de vérité, et si naturels, que les oiseaux s'y étaient jetés pour les becqueter. Mais, à mon avis, ce fait même avait de quoi détruire sa prétention, car si les raisins étaient bien imités, l'enfant ne l'était point, puisqu'il n'épouvantait pas les oiseaux ; tant il est vrai que la justesse de l'à-propos touche de près à la méprise, puisqu'on les voit ici ensemble sur une même toile.

Nous pacifiâmes ce différend, et nous poursuivîmes notre chemin. Nous vîmes Aristide, dont le pinceau tout de feu donnait tant d'âme et de vivacité à ses figures, qu'on y découvrait les passions qui semblaient les agiter intérieurement. Protogène avait presque achevé le tableau du chasseur Yalyse, auquel il travaillait depuis près de sept ans, sans se permettre durant tout ce temps- là d'autre nourriture que des lupins ramollis dans l'eau, qui lui servaient en même temps de boisson, crainte que des viandes plus délicates ne nuisissent au feu de son génie. Cet ouvrage était destiné à être placé dans le temple de la Paix, aussi faisait-il tous ses efforts pour en faire un chef-d'œuvre. Il ne restait plus qu'à peindre l'écume d'un chien tout haletant ; il avait fait des tentatives sans nombre pour la bien exprimer, et jamais il n'avait pu y réussir à son gré, lorsque de désespoir il jette contre le tableau l'éponge dont il se servait pour effacer les endroits défectueux. Le dépit du peintre fit l'effet admirable que tous ses efforts n'avaient pu faire. L'éponge chargée de couleurs, et jetée au hasard, donna si à-propos sur le tableau, que son empreinte y peignit mieux l'écume que l'art n'aurait pu se le promettre ; d'où nous devons apprendre que souvent le hasard réussit là où la réflexion et la sagesse échoueraient, et qu'il est des occasions où il faut suivre les impressions de la Nature, auxquelles préside une sagesse supérieure, afin de nous faire sentir par cette expérience que la prudence humaine a bien moins de part au succès de nos entreprises que la Providence divine.

L'habit et l'air espagnol attirèrent mes regards sur Navarrette le muet, que la Nature priva de la parole par jalousie sans doute de ce qu'elle prévoyait que les œuvres de ce grand peintre égaleraient les siennes, et ne manqueraient pas même de ce don qu'elle ravit à leur auteur. Après lui parût Diego Velasquez, occupé à faire le portrait du roi Philippe IV, son bienfaiteur. Il y mettait tant d'expression, tant d'âme et de dignité, qu'un sentiment subit de respect me fit baisser les yeux et fléchir devant les genoux de mon maître.

Je promenais agréablement mes regards sur cette variété de peintures, lorsque nous nous trouvâmes au milieu d'une nombreuse assemblée, où l'on disputait de la prééminence entre la Peinture et la Sculpture. Les contendants étaient Lysippe, pour la Sculpture, et Apelle, pour la Peinture. Les raisons du premier étaient que la Sculpture demande une connaissance plus détaillée des proportions, et plus de dextérité à suivre les traits et les contours, la moindre méprise en ce point

devenant irréparable. Elle est d'ailleurs plus aisée à découvrir, puisque les yeux et le tact en sont juges. Il ne suffit pas au sculpteur de bien rendre un objet par une seule de ses faces ; la perfection de l'ouvrage doit les embrasser toutes. Enfin, le sculpteur consigne son travail sur une matière plus précieuse et plus durable que ne sont les planches et les toiles du peintre, et par là même plus propre à éterniser la mémoire des grands hommes, plus capable d'allumer le désir de la gloire. Apelle de son côté ne manquait pas de raisons pour relever l'excellence de la Peinture. « Elle est, disait-il, une histoire muette qui représente aux yeux plusieurs actions réunies, la figure et la grandeur des objets, le lieu de la scène, l'air, les traits, le jeu et les passions des acteurs ; elle exprime tout, et par là atteint au but de l'histoire la plus éloquente, qui est de plaire et d'instruire. Peu de sujets sont propres au ciseau du sculpteur ; rien ne se refuse au pinceau du peintre. Si la Sculpture par les dimensions de la matière qu'elle travaille exprime celle des objets qu'elle représente, la Peinture sans autre secours que la magie des mélanges des lumières et des ombres bien ménagées leur donne du relief sur une surface plane. Dans la Sculpture, les objets conservent leurs justes distances ; la Peinture au contraire les éloigne ou les rapproche à son gré, raccourcit les uns, donne de l'étendue aux autres, jusqu'à tromper les yeux, sans violer les proportions de la Nature. Elle y emploie la couleur, qui est ce qui achève de donner l'être à tout ce qui existe, et où se montrent le mieux les passions de l'âme. » La dispute commençait à s'échauffer entre ces deux artistes, et de paroles en paroles elle aurait dégénéré en une vraie querelle, si Michel-Ange ne se fût entremis pour les accorder. Son habileté reconnue dans les deux Arts lui donnait le droit de prononcer sur cette matière. Il traça à leurs yeux trois cercles égaux qui s'entrecoupaient et s'entrelaçaient les uns avec les autres, par où il prétendait désigner la Peinture, la Sculpture et l'Architecture comme trois sœurs égales en mérite, et qui devaient s'aider réciproquement de leurs lumières.

Pour nous, nous les quittâmes, et nous entrâmes dans la ville par une porte surmontée d'une demi-sphère, sur laquelle on voyait les sept Arts libéraux, la Grammaire, la Dialectique, la Rhétorique, l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie, et l'Astronomie, qui se tenaient par la main. Les portes étaient de ce riche métal de Corinthe si vanté dans l'Antiquité. La beauté des reliefs dont elles étaient chargées, me frappa, et je voulais savoir de Polydore Virgile, qui en était l'auteur, et quel sujet il y avait représenté. « Sur cette porte, me dit-il, est décrite d'une manière symbolique l'invention de l'encre à écrire. C'est l'ouvrage d'un célèbre Florentin, dont le ciseau hardi et délicat est renommé par toute la Terre. Voyez, ajouta-t-il en élevant les bras et tendant la main, cette troupe d'hommes dont la morgue grave et sévère annonce qu'ils sont au-dessus des sentiments humains et des commodités de la vie. Avec quel mépris ils regardent cette dame à qui vous voyez une couronne

d'or sur la tête et un clairon à la main ! Il semble à son attitude qu'elle se hâte de se soustraire à leurs brocards, en s'envolant au haut de cette montagne escarpée. Celle-ci est la Gloire, et ceux-là sont les stoïciens, philosophes austères qui se moquent de la Gloire et ne la mettent point au rang des véritables biens de l'homme, prétendant que c'est une félicité totalement étrangère à l'âme, hors de son pouvoir, et qui réside dans l'opinion d'autrui. Piquée de leur mépris, elle accélère son vol, et menant à sa suite quelques esprits courageux, elle parvient au haut de la montagne. Là prosternée aux pieds de la Vertu sa mère, qui a établi son séjour dans cette solitude, où la Vigilance, la Fatigue et l'Industrie forment tout son cortège, elle lui fait le détail des bravades et des dédains qu'elle essuie tous les jours de la part de ces philosophes. La Vertu tâche de la consoler, en lui remettant devant les yeux les effets de sa puissance dans les grandes actions qu'on fait pour elle les héros des siècles passés, et dans celles qu'elles inspirera aux grands hommes des temps à venir, qui s'ouvriront de nouvelles routes sur l'Océan, et dont le génie se trouvant trop à l'étroit dans le monde que nous habitons, parviendra à en découvrir d'autres inconnus jusqu'à présent. « Ce que vous alléguez pour me consoler, ô ma mère ! répart tristement la Gloire, est précisément ce qui aggrave ma douleur ; car toute brillante qu'est la renommée que je dispense à mes favoris, vous savez combien elle est vaine et peu durable, dépendante qu'elle est des discours des hommes, formée de paroles aussi légères que le vent, qui leur sert de père et de tombeau, est incapable d'arrêter les triomphes de l'Oubli mon plus cruel ennemi. » La Gloire accompagne ce discours de ses larmes ; la Vertu en est touchée et ordonne à l'Industrie (qui est cette Dame sur les épaules de qui elle appuie sa main) de songer à quelque moyen de rendre la renommée plus durable. L'Industrie obéit, et vous la voyez plus loin qui prend conseil de la Nuit, figurée par cette autre dame qui a le visage à moitié couvert d'un manteau parsemé d'étoiles. Celle-ci lui dit que de même que le grand architecte de cet Univers a écrit sur son manteau noir ses décrets éternels, en caractères lumineux, on peut à son imitation, avec une teinture noire, tracer sur un papier blanc les idées de l'esprit, leur donner du corps, et fixer les paroles en dépit de l'oubli, en faisant servir à perpétuité la Renommée, l'obscurité même qu'il emploie pour la détruire. L'Industrie goûte à ce conseil, et se dispose aussitôt à composer cette teinture noire victorieuse de l'Oubli. Les dieux, qui portés sur ces nuées examinent ce qui se passe, prévoyant que cette invention va faire de la Gloire une divinité, s'empressent à seconder son projet. Bacchus lui fournit le vin, Jupiter les noix de galle, Pomone la gomme arabique, Vesta le vitriol, et Phébus la chaleur, qui doit cuire tous ces ingrédients. C'est ainsi qu'elle prépare cette encre dont vous voyez des bouteilles pleines, et qui inonde, comme vous l'avez vu, les fossés de cette ville. C'est à cette composition que la Gloire est redevable de son immortalité, et

cette République de sa durée. »

Sur l'autre porte, un artiste espagnol, qui prit naissance sur les bords de la Segura, et qui eut plus d'obligation à l'émulation et à l'envie qu'à la fortune, a gravé l'invention de l'imprimerie. Vous y pouvez observer comment la Religion ayant parcouru les diverses contrées de cet Univers, méconnue et profanée partout, aborde en Espagne. Le Tage la reçoit avec vénération, lui rend un culte digne d'elle, lui élève des temples, et adore en elle un seul Jupiter, unique auteur de toutes choses. La Religion sensible à la piété du Tage, représente à l'assemblée des dieux la gloire qui en revient à la déité suprême de Jupiter...L'assemblée en sent tout le prix ; on y délibère sur la récompense que méritent ces fidèles adorateurs. Les dieux, presque d'un commun avis, veulent accorder au Tage d'étendre son empire jusqu'aux extrémités de l'Europe, et le long des côtes de l'Afrique. Mais l'Océan, père des dieux, trouve que c'est trop peu pour une nation si glorieuse, et rappelle à l'assemblée cet autre monde séparé du nôtre, inconnu ou effacé du souvenir des hommes, depuis que les coups redoublés des vagues l'ont détaché de celui que nous habitons, et que des mers immenses ont rompu toute communication entre lui et nous. Il ajoute que la découverte et la conquête de ce nouveau monde, lui paraît une récompense proportionnée à la piété et à la valeur des Espagnols. Le reste des dieux se rend à cet avis. On prévoit bien des difficultés à son exécution, si l'on n'y emploie que les moyens ordinaires. Comment, avec une poignée de monde, réduire à l'obéissance, et gouverner paisiblement des provinces si étendues, si éloignées les unes des autres, et peuplées de nations si nombreuses ! Mais la profonde sagesse du Conseil céleste fournit des moyens inconnus jusqu'alors. Nérée facilite la navigation par la découverte de la pierre d'aimant. Mars invente la poudre à canon. Vulcain fabrique les arquebuses, ces armes terribles, qui mettent entre les mains des Espagnols la foudre, pour subjuguier cette multitude de barbares, et pour répandre plus promptement les lumières de la Religion parmi eux, abrégier le travail des copistes, en diminuer les méprises et les fautes. Mercure invente les caractères de l'imprimerie, que Vulcain exécute aussitôt avec des morceaux de plomb et d'autre métal doux. Pluton broyant le noir de fumée avec l'huile de lin et la térébenthine, en fait une pâte dont on enduit les caractères ; après quoi les faisant passer sous la presse, ils laissent leurs figures exactement tracées sur le papier, et l'ouvrier le plus ignorant peut en un jour, sans savoir écrire, tirer un nombre infini de feuilles très correctes.

Le dessein de ces sculptures me parut ingénieux. J'entrai par cette porte dans la ville ; et je découvris d'abord une longue suite d'arcades, sous lesquelles on voyait les portraits des inventeurs des caractères de l'alphabet. Les premiers étaient les Chaldéens, ensuite les Assyriens et les Phéniciens. Parmi eux je remarquai Palamède, qui durant le siège de Troie, inventa quatre lettres ;

Simonide, auteur de quatre autres ; et Cadmus de seize. J'y vis aussi le portrait de l'Empereur Claude, qui avait augmenté de quatre lettres l'alphabet grec.

Deux grammairiens, à qui d'épais sourcils, et une immense barbe donnaient un air redoutable, étaient portiers, et faisaient la garde à l'entrée de la ville. Ils étaient vêtus à l'antique, avec une besace au côté, et les clés pendues à leur ceinture. Du reste, je les trouvai si rogues, si rébarbatifs, et tellement enorgueillis de la confiance qu'on avait en eux, que mon premier mouvement fut de retourner sur mes pas, plutôt que de passer par leurs mains ; mais la curiosité l'emporta, et me fit surmonter ma répugnance. En entrant, je trouvais un bel édifice, au devant duquel était une grande place carrée. Polydore me dit que c'était la douane, où l'on déposait les livres que toutes les nations de l'Univers envoyaient à l'envie à cette République. Presque toute la place était embarrassée de mules chargées de livres. Il y en avait telle qui n'en portait qu'un, et qui paraissait néanmoins surchargée, suer et plier sous le faix. Tel est le poids d'un lourd amas d'inepties, qu'il y a de quoi assommer un mulet.

On remettait ces envois à divers censeurs anciens, dont chacun était chargé d'examiner les livres de sa profession. Ils en faisaient l'examen le plus rigoureux, et ne laissaient entrer pour le service de la République, que les livres où ils trouvaient du neuf dans l'invention, de la connexion et du fini dans l'exécution ; ceux, en un mot, qu'ils jugeaient propres à éclairer le genre humain : pour les autres, l'auteur y ayant perdu sa peine, ils en sauvaient au moins le papier, pour servir à la cuisine et à divers autres usages du ménage, en punition de la vaine gloire de leurs auteurs.

Je m'approchai d'un des censeurs, chargé de la recette des livres de Droit. Accablé d'une énorme quantité de traités, décisions, conseils, arrêts. Il s'écriait : « Ô Jupiter, si le soin des choses d'ici-bas vous touche, que ne donnez-vous au monde de cent en cent ans, un Empereur Justinien ; ou que ne nous envoyez-vous des armées de Goths, pour nous débarrasser de cette inondation de livres ? ». Et sans ouvrir seulement les ballots, il les confisquait tous au profit des hôtelleries, où ceux du Droit Civil devaient servir à allumer le feu, et ceux qui traitaient de matières criminelles, à frire le poisson, et à couvrir le lard dont on bardait la volaille.

Un autre censeur faisait la revue des livres de Poésie. Il y avait grand nombre de poèmes, comédies, tragédies, pastorales, églogues et poésies satiriques. Le juge, avec un rire moqueur, condamnait les livres de galanterie à faire du carton pour des boîtes de toilette, à servir d'enveloppes aux quenouilles et dévidoirs, à être roulés en cornets pour mettre des dragées, anis sucrés, pâtes de Gênes, et autre pareilles douceurs. Il livrait les ouvrages satiriques pour en faire des papiers d'épingles et d'aiguilles, pour envelopper du poivre, des épiceries, du tabac à fumer, ou

pour en faire des camouflets. Parmi cette multitude d'écrits, il s'en trouvait bien peu qui ne fussent jugés de contrebande, et qui sortissent francs de cette douane, pour être mis dans le commerce. Il en fut de même pour les livres qui traitaient d'astrologie, nécromancie, secrets, divination, ou chimie. On les livrait presque tous aux artificiers, pour en faire des fusées ou autres feux d'artifice.

Le censeur des livres de Littérature, ne savait pas comment se dépêtrer d'un tas de commentaires, de questions, d'annotations, scolies, remarques, corrections, centuries, élucubrations, qui formaient un épais rempart tout autour de lui. Il éclatait de rire de temps en temps, à la vue de certains livres latins, ou même en langue vulgaire, auxquels leurs auteurs avaient affecté de mettre des titres grecs, pour les rendre plus respectables, à l'imitation de certains pères qui font porter à leurs enfants les noms superbes de César ou de Pompée, dans l'espérance de faire passer en eux, avec ces noms, la valeur et la noblesse de ces grands hommes. Il y eut peu de ces livres à qui le censeur fit grâce ; le reste fut adjugé aux apothicaires, pour en couvrir leurs boîtes de drogues, qui ont des titres grecs en dehors, tandis qu'au dedans il n'y a souvent que des simples du pays. L'application me sembla plaisante, et j'y trouvai encore une bonne leçon pour corriger la sotte vanité de ceux qui font parade de leur érudition, en lardant leurs ouvrages de quelques passages grecs.

La plupart des livres d'Histoire ne purent obtenir l'entrée de la ville. On les livra pour faire des arcs de triomphe, des décorations, des statues, et festons de papier. Ceux de Médecine eurent le même sort. On les destina à bourrer les mousquets, et leurs coups n'étaient pas moins mortels que ceux des balles de plomb. On réserva ceux de Philosophie pour en faire des découpures, et des figures de chiens et de chats de carton.

Nous vîmes arriver de France, d'Italie, et des Pays du Nord, des recrues de livres de Politique, de maximes d'État, d'aphorismes, de commentaires sans nombre sur Tacite et sur les Républiques de Platon et d'Aristote. Cette marchandise pernicieuse était remise à un censeur vénérable, qui portait peintes sur son front la prudence et la candeur de son âme. Il ne put s'empêcher de s'écrier à la vue de ces ballots : « Ô livres, dont il est dangereux même de rechercher le danger ! Qui savez plier la vérité et la Religion à l'intérêt et à la convenance ! Que de tyrannie vous avez introduit dans le monde ! Combien de royaumes et de Républiques doivent leur ruines à vos pernicieuses leçons ! Vous n'établissez l'agrandissement et la conservation des États, que sur la fourberie et la malice, sans faire attention combien de pareils soutiens sont ruineux. La Religion et la Vérité en sont les seuls fondements stables et fermes ; et il n'y a de prince véritablement heureux, que celui qui puise l'art de régner dans un fonds de droiture inflexible, secondé de vives lumières d'une prudence consommée. » Ces réflexions me frappèrent, et me firent craindre que ces livres ne

fussent condamnés à devenir des moulinets qui tournent au gré du vent, ou de celui qui les conduit ; ou qu'on n'en fit des masques en punition de ce que les politiques mettent toute leur science à déguiser le mensonge sous le masque de la vérité, et à couvrir leur fourberie de faux dehors, qui la rendent méconnaissable ; mais le censeur les livra tous aux flammes ; et comme j'en parus surpris :

« Le papier de ces livres, me dit-il, est infecté d'un poison si subtil, que les lambeaux mêmes, si on les laissait traîner par les rues, seraient funestes au repos public ; ainsi le plus sûr est de les purifier par le feu. » Je frissonnai à ce discours, et je me tins coi, dans la crainte qu'on n'exercât la même rigueur sur mes maximes politiques, quelque attention que j'aie eus de les conformer aux lois de la piété, de la raison et de la justice.

Je quittai la place de regret, de voir le travail de tant d'auteurs si mal récompensé, et j'entrai plus avant dans cette douane. Je m'arrêtai dans une salle carrée, qui était comme une espèce de change ou de poids public, où l'on pesait les esprits, pour les apprécier à leur juste valeur. Le plafond de ce lieu représentait le huitième ciel avec toutes ses constellations, traversé par le Zodiaque, avec ses douze signes. Ce cercle portait sur les quatre coins de la salle, d'où s'avançaient en saillie les quatre vents cardinaux ; l'Eurus environné de nuages blancs ; l'Auster fougueux et tout en feu ; le doux Favonius répandant des fleurs ; et l'Aquilon secouant de son noir manteau des flocons de neige et de frimas. Sur les quatre murs, on voyait les quatre saisons de l'année, le Printemps, couronné de roses ; l'Été, d'épis ; l'Automne, de pampres ; et l'Hiver, de buissons arides et hérissés. Au milieu de la salle était suspendue une grande romaine, et à côté un trébuchet. On pesait à celle-là les esprits en livres et en quintaux, et à celle-ci le bon sens en drachmes, scrupules et carats.

En avançant toujours, je trouvai Fernand de Herrera, qui à la lueur d'une fenêtre, vérifiait sur une pierre de touche le titre des différents esprits. Cette méthode me parut sujette à erreur, car bien souvent les esprits sont tout autres dans le fond qu'ils ne paraissent au premier coup d'œil. Il en est de vifs et de brillants au dehors, et qui sont néanmoins de très bas aloi ; d'autres qui avec peu d'éclat ont beaucoup de fond et de solidité : cependant comme c'était un homme extrêmement versé dans la connaissance des poètes modernes, italiens et espagnols, je voulus savoir de lui quel degré d'estime il accordait à chacun d'eux. Je lui demandai poliment, et il me répondit obligeamment en ces termes :

« La chute de l'Empire Romain entraîna, comme il arrive toujours, les Sciences et les Arts enveloppés de ses ruines. Ce ne fut qu'après le démembrement de ce vaste colosse, et lorsque les

diverses parties formant de petits États, en Italie surtout, eurent donné de la consistance à leur gouvernement, que l'on vit reflourir la paix, et que les Sciences se remirent à germer à son ombre. Pétrarque fut le premier qui, au milieu de ces épaisses ténèbres de l'ignorance, tira de son propre génie ces vives étincelles qui éclairent la poésie italienne. L'élévation de son génie, l'étendue de son savoir, la pureté et l'élégance de sa diction, le mettent de pair avec les poètes les plus fameux de l'Antiquité. Le Dante, pour avoir voulu réunir la gloire de la Poésie et celle de la science, n'obtient ni l'une ni l'autre. En cherchant à s'élever, il se rend inintelligible, et manque également le but de la Poésie, qui est d'instruire en amusant, et le moyen principal qu'elle y emploie, l'art de peindre. L'Arioste, abusant de la fécondité inépuisable de son génie, se mit au dessus des lois sévères du poème épique, quant à l'unité d'action et de héros. Il en réunit un grand nombre dans un seul tableau également ingénieux et varié ; mais ses crayons pourraient être plus élégants et plus purs. Le Cavalier Marin se donna la même licence dans son *Adonis*. Plus attentif à plaire qu'à instruire, sa fécondité et ses grâces forment un parterre agréable, à compartiments émaillés de toutes sortes de fleurs. Le Tasse s'est montré plus religieux observateur des préceptes de l'art dans son poème. C'est un sanctuaire dont on ne doit approcher qu'avec respect et vénération.

Les génies espagnols ont éprouvé les mêmes révolutions que ceux d'Italie. Tant que l'Espagne languit opprimée sous le joug africain, les horribles serpents, qui de ces contrées barbares s'étaient jetés sur ses riches provinces, répandirent la terreur parmi ses Muses, et elles songèrent bien moins à accorder leurs instruments, qu'à se réfugier dans les montagnes. Juan de Mena le premier entreprit de les rassurer, et les enhardit à faire entendre la douce harmonie de leurs voix au milieu du bruit des armes. Vous trouverez chez lui beaucoup à admirer et à apprendre, mais très peu d'excellent à imiter. Telle était la fureur pour la vilaine loi de la rime inventée au sein de l'ignorance, qu'on s'en tenait à rimer ses pensées, sans y chercher plus de façon. Après lui fleurirent le Marquis de Santillane, Garcil-Sanchez, Costana, Cartagena, et plusieurs autres qui peu à peu mirent plus de correction dans leurs ouvrages. Ausias March écrivit en ancien langage catalan, et fit paraître beaucoup de subtilité et de finesse à traiter les sujets amoureux. On retrouve plusieurs de ses pensées dans Pétrarque, qui en les remaniant avec plus d'art, les a embellies et se les est rendu propres.

Dans des siècles plus polis, parut Garcias-Lasso. Par la force de son génie, riche de son propre fonds, et enrichi encore de tout ce qu'il tirait des étrangers, il porta la poésie à un haut degré de perfection. Il tint le premier rang dans le genre lyrique. Son style plein de douceur et d'harmonie, admirable par le choix des expressions, est le langage même du sentiment ; et comme il ne brille nulle part avec plus de délicatesse que dans les chansons et les églogues, c'est dans ces petites

pièces que cet auteur s'est surpassé lui-même dans l'art d'exprimer les sentiments, et de les faire passer dans l'âme des lecteurs. Si ses sonnets paraissent quelquefois négligés, la faute en est au temps où il a vécu. Dans ses églogues, il a su sagement allier la simplicité avec l'élégance ; tout y respire la candeur des champs et l'ingénuité du hameau, non cette candeur grossière, cette ingénuité rustique, et cette ignorance profonde qui révoltent dans les églogues du Mantouan et d'Encina ; à l'exemple de Virgile, il fait relever le ton champêtre par le choix et les grâces de la diction.

Le Portugal vit fleurir le Camoens, la gloire de ce royaume ; auteur délicat, tendre, spirituel, et dont le génie sublime éclate dans le genre lyrique et l'épopée. Au temps de Garcias-Lasso, vivait Boscan, dont on doit d'autant plus admirer les beautés, et excuser les fautes de langage, qu'il écrivait dans une langue en quelque sorte étrangère. Après eux parut Don Diego de Mendoza. Il est vif, et exprime admirablement les sentiments de l'âme, mais négligé et peu correct. À peu près dans le même temps fleurissait Cetina, tendre et touchant, mais languissant et sans force. On vit ensuite paraître avec plus d'éclat Louis de Barahona, personnage d'un grand savoir, et d'un esprit élevé ; mais il eut le tort d'Ausone, de n'avoir personne qu'il pût consulter sur ses ouvrages, et laissa couler sa veine au hasard, sans règle et sans goût. En ce même temps vécut Jean de Arjona, esprit facile, qui entreprit la traduction de Stace, en se pénétrant du génie de son auteur. La mort l'empêcha de l'achever. Ce que nous en avons, est écrit d'une manière vive et naturelle, conformément aux règles de la traduction, sans donner dans les minuties et les puérités qui ont été l'écueil d'Anguilara, dans sa traduction ou paraphrase des *Métamorphoses* d'Ovide. Don Alonzo de Ercilla, au milieu de la dissipation des armes, ne put faire ce fonds d'érudition que demande la poésie. Malgré cela, il y a dans son poème de l'*Araucana* beaucoup de naturel et de feu, de l'abondance et de la clarté.

De nos jours la ville de Cordoue a produit un second Martial dans Don Louis de Gongora, l'objet de toute la tendresse des Muses et des Grâces, grand écrivain en langue espagnole, personne n'en connut mieux toutes les finesses, et ne sut mieux tirer parti de ses équivoques et jeux de mots, pour en assaisonner ses plaisanteries. Tant qu'il suivit son naturel, il fut élégant et pur, sans que la subtilité de son esprit rendît impénétrables ses pensées ; mais lorsqu'il a voulu s'éloigner du vulgaire, il est tombé dans une obscurité affectée. Encore peut-on excuser ce défaut, en ce qu'alors même il paraît grand et inimitable. Son *Polyphème* tombe par trois fois faute de clarté, mais il se relève et poursuit sa carrière avec gloire. S'il se perd dans ses solitudes, on en sent d'autant mieux le prix, lorsqu'on le retrouve, qu'il a fallu employer plus d'intelligence à le chercher, et plus de sagacité à pénétrer la finesses de ses pensées.

Il eut pour contemporain Barthélémi-Léonard d'Argensola, la gloire de l'Aragon et l'oracle d'Apollon. Son éloquence majestueuse, sa vaste érudition, l'élévation de son génie, un goût exquis

pour l'ordonnance, pour l'expression et les pensées, lui feront à jamais une infinité d'admirateurs et peu d'imitateurs. Un écrivain sans goût hérita de ses œuvres, les défigura faute de les entendre, et les donna ainsi au public. C'est le danger que courent les éditions posthumes.

Lope de Vega est, comme son nom le porte²³¹, une riche plaine du Parnasse, si fertile que la multitude de ses productions rend le choix difficile, et la Nature chez lui amoureuse de sa propre abondance, dédaigne la gêne et la sécheresse de l'art. Ses œuvres sont comme un encan où l'on trouve à choisir des bijoux et des pierreries de toute espèce, et de quoi satisfaire tous les goûts. »

Je ne chicanai point D. Fernand sur l'ordre qu'il suivait dans cette énumération, ni sur les rangs qu'il assignait à ces beaux esprits. J'avoue que j'eus un grand plaisir à les voir ainsi passer en revue. Au sortir de cette douane, nous fûmes frappés d'un bruit confus de plusieurs voix qui sortait des écoles voisines. Je fus curieux d'y entrer, et j'y trouvai Antoine Nebrissensis, Manuel Alvarez, et d'autres qui enseignaient la Grammaire aux enfants, car sans une connaissance parfaite de cet art, personne ne pouvait prétendre au rang de citoyen de cette République. Il fallait passer par une multitude infinie de règles et de préceptes ; et quoique Sanchez de las Brocas en eût beaucoup diminué le nombre dans sa *Minerve*, ouvrage que Scioppius a plus fait connaître qu'il ne l'a augmenté, il en restait pourtant encore assez pour accabler la mémoire de ces pauvres enfants. Aussi on en voyait plusieurs abandonner l'étude de désespoir, et quelques dispositions qu'ils eussent pour les Sciences, ils contractaient une telle horreur pour la Grammaire, qu'ils se tournaient du côté des armes ou des Arts mécaniques, plutôt que de devenir à ce prix citoyens de cette République, qui perdait ainsi nombre d'excellents sujets. Il s'en trouvait d'autres qui, après quatre ou cinq ans d'étude, à peine étaient parvenus à savoir le latin, et qui ayant ainsi laissé échapper le temps favorable pour les Sciences, n'étaient plus en état d'y faire aucun progrès. Cet inconvénient me toucha, et il me parut que c'était la cause principale de l'ignorance. Je demandai à Varron pourquoi on perdait tant de temps, uniquement à étudier les règles d'une langue, tandis que, sans cet embarras de règles, on pouvait par le seul usage l'apprendre en quatre mois, comme on apprend toutes les langues vivantes ; et quelle raison empêchait de traiter toutes les Sciences en langue vulgaire, comme le pratiquaient les Grecs et ensuite les Romains, puisque les langues modernes y paraissent presque toutes également propres. Voici la réponse qu'il me fit :

« Vous n'êtes pas le seul à désapprouver la méthode usitée d'enseigner la Grammaire ; mais il est plusieurs usages que tout le monde condamne, et que tout le monde suit. En Espagne, le plus

²³¹ Vega en espagnol signifie une plainte.

grand mal n'est pas la multitude des préceptes, mais la nonchalance des parents qui négligent de mettre à profit les premiers temps de l'enfance, saison destinée par la Nature même à apprendre les langues. Les autres nations l'entendent bien mieux que nous. À peine les enfants commencent à articuler, qu'on leur met entre les mains l'alphabet et la grammaire latine. Quant aux Sciences, il ne convenait pas de les traiter en langue vulgaire. La raison en est que, depuis la chute de l'Empire Romain, l'Univers se trouve divisé en plusieurs petits États, et la langue latine auparavant commune à tous, venant à se perdre, il fut à propos de la conserver, non seulement pour l'intelligence des ouvrages savants, écrits en cette langue, mais encore pour avoir un langage universel, qui pût faire jouir toutes les nations des sublimes spéculations et des découvertes utiles que chacune d'elles aurait faites. Or, en écrivant en langue vulgaire, ce commerce de connaissances ne saurait s'entretenir que par la voie lente et pénible des traductions, qui font toujours perdre aux écrits beaucoup de leur grâce et de leur force. »

Au-delà de ces écoles, nous trouvâmes les plus célèbres universités du monde ; celle de Beryte, rétablie par les empereurs Dioclétien et Maximien, et ensuite par Justinien ; celle de Bologne, fondée par Théodose ; celle de Padoue, de Babylone, de Vienne, d'Ingolstad, de Salamanque, d'Alcala, de Coimbre et autres. Les étudiants y disputaient à grands cris, le visage tout en feu, en se démenant en furieux. Tous contestaient opiniâtrement, et ne convainquaient personne. Je connus par là combien les Égyptiens avaient rencontré juste, en désignant les écoles sous le hiéroglyphe d'une cigale. Dans quelques-unes de ces universités, les progrès n'étaient point en proportion du temps et de l'étude. On en rapportait plus de présomption que de vraie science, plus de doutes que de connaissances certaines. Le temps et non le savoir procurait les grades de bacheliers, licenciés et docteurs ; quelquefois même on les vendait à beaux deniers comptants, et avec de magnifique parchemins ornés de sceaux en plomb, pendants à des cordons de soie ; on conférait à l'ignorance le pouvoir d'expliquer les livres qu'elle n'entendait pas, et d'enseigner les Sciences qui sont l'apanage de ces degrés.

Nous vîmes ensuite défiler en bon ordre les historiens grecs et latins, suivis de ceux des autres nations. Je me mis sur leur passage, pour les observer de plus près, et je priai Polydore Virgile de m'apprendre leurs noms et qualités à mesure qu'ils passeraient devant nous.

« Ce premier, me dit-il, dont la démarche est si grave et si compassée, c'est Thucydide. Le désir d'atteindre la gloire d'Hérodote, lui mit la plume à la main, et il écrivit d'un style sentencieux les guerres du Péloponnèse. Cet autre qui a l'air d'un génie profond, c'est Polybe, qui écrivit

quarante livres de l'Histoire romaine. Il ne nous en reste que cinq qui ont échappé à l'injure des temps. Mais son mérite n'a pu échapper de même à la malignité de Sébastien Maccius, qui l'outrage par ignorance et ne voit pas qu'il est si judicieux, qu'on trouve chez lui plus de leçons utiles que de récits. Celui qui vient ensuite en grande robe unie et simple, l'air franc et ouvert, dont la physionomie annonce une âme pleine de candeur et de prudence, libre de l'esclavage de l'adulation, c'est Plutarque, qui possédait si parfaitement toutes les matières qui appartiennent à la Politique et à l'art militaire, que, selon Bodin, il pouvait s'en établir juge en dernier ressort. Cet autre d'une physionomie si gracieuse, si douce, dont les regards tendres et séduisants attirent à lui tous les cœurs, c'est Xénophon, à qui Diogène Laërce a donné le nom de Muse Attique, et d'autres avec plus de justesse celui d'Abeille Attique.

Celui qui est vêtu à pli de corps mais avec beaucoup de propreté et d'élégance, c'est Salluste, grand ennemi de Cicéron. Il renferme dans sa brièveté tout ce que l'éloquence pourrait étendre ; mais il faut avouer que Sénèque et Pollion lui reprochent un style obscur, des figures trop hardies, et un laconisme qui laisse souvent le sens imparfait.

Ce vieillard aux sourcils pendants, au nez aquilin, surmonté d'une paire de lunettes, qui d'un air courtisan et dégagé, quoique marchant à petits pas, fait plus de chemin que tous les autres, c'est Corneille Tacite, dont l'empereur Claude Tacite faisait tant de cas, qu'il fit placer son portrait dans toutes les bibliothèques, et ordonna qu'on transcrivit ses livres dix fois par an. Inutile précaution ! Elle ne put empêcher que la plupart ne soient absolument tombés dans l'oubli, et que les autres n'y aient resté ensevelis pendant une longue suite d'années, jusqu'à ce qu'ils en fussent tirés par un Flamand qui les fit connaître à l'Univers. Tant il est vrai que le mérite même a besoin de patrons pour le mettre en honneur. Au reste, je ne sais si cette découverte fut moins funeste au repos public, que celle de la poudre à canon. C'est de cette source empoisonnée qu'on a tiré tant de maximes tyranniques et pernicieuses, qui l'ont fait regarder par Budé comme le plus criminel des écrivains. Voilà à quoi sont exposés ceux qui écrivent sous les princes tyrans. S'ils les encensent, ils méritent le nom d'adulateurs ; et s'ils les blâment en pénétrant le secret de leurs motifs, ils passent pour satiriques ; mais il trouve de quoi contre-balancer ce reproche, dans les louanges que d'autres lui donnent. Pline le Jeune le nomme éloquent ; Vopiscus, bien disant ; Spartien, pur et clair ; Bodin, subtil ; Sidonius, digne de toutes sortes d'éloges.

Remarquez le visage serein de celui-ci, ses lèvres avancées, qui semblent distiller le miel ; observez l'élégance de ses vêtements tout parsemés de différentes fleurs ; c'est Tite-Live, de qui les Romains n'ont pas tiré moins de gloire que de la grandeur de leur Empire. En s'éloignant de l'impiété de Polybe, il tomba dans la superstition. C'est ainsi qu'en voulant nous préserver d'un

vice, il arrive souvent que nous donnons dans l'extrémité opposée. Voyez venir après lui Suétone, remarquable par sa grande robe si parfaitement travaillée, que qui voudrait l'embellir la gêterait. Son génie inflexible supporte impatiemment la contrainte de sa condition, et ne peut se plier ni à la flatterie, ni à excuser les vices des princes ; si toutefois il peut y avoir quelque chose de léger dans les fautes que commet celui qui est à la tête de l'État, vu la précipitation aveugle avec laquelle tout le peuple se porte à copier leurs actions, sans se permettre d'examiner si elles sont bonnes ou mauvaises. Le désir de faire sa cour, joint à l'abattement de la servitude, fait trouver tout bon dans un maître ; car comme il ne dépend que du goût des princes de mettre en vogue une espèce de pierreries préférablement à une autre, d'élever les unes au-dessus de leur juste valeur, et de rabaisser les autres au-dessous ; il en est de même de l'influence de leur exemple sur les mœurs de leurs sujets ; ceux-ci seront toujours disposés à approuver les usages les plus dépravés, dès qu'ils les verront consacrés par celui qui les gouverne.

Celui qui s'avance vers nous, l'épée d'une main et la plume de l'autre, non moins redoutable aux ennemis par sa bravoure, que par son élégance à ceux qui essaieraient de l'imiter, c'est Jules César, le dernier effort de la Nature en valeur et en génie ; qui eut l'adresse de ne montrer que ses sages démarches, et de pallier ses fautes. Et quel est l'homme assez ami du vrai pour les avouer, assez détaché de lui-même pour les reconnaître ? Car si dans les affaires des autres, l'amour ou la haine colorent tout à nos yeux, quelle illusion ne nous fera pas l'amour-propre en tout ce qui concerne, surtout dans ces actions qui sont comme les enfants de notre esprit ou de notre valeur ?

Celui que vous voyez en habit de cour, mais simple et uni, sans ornement ni parure, c'est Philippe de Commines, seigneur d'Argenton. Son air ouvert, naturel, et qui n'emprunte rien de l'art, annonce la solidité de son jugement. Cet autre avec une grande barbe, négligé et mal en ordre, est Guichardin, grand ennemi de la maison d'Urbin. Celui qui marche à son côté, enveloppé d'épaisses fourrures à peine capables de le réchauffer, est Paul Jove, servile adulateur du marquis du Guast et des Médicis, et ennemi déclaré des Espagnols ; défauts qui font justement suspecter la vérité de son histoire. Celui qui se fait remarquer par la magnificence de ses vêtements amples et traînants, est Zurita. Il est accompagné de Don Diego de Mendoza, également vif et réglé dans sa marche, et de Mariana, entier dans ses opinions, qui, pour se faire la réputation de véridique et d'impartial à l'égard des autres nations, n'épargne point la sienne, et la condamne impitoyablement sur des preuves assez légères. Il affecte l'air de l'Antiquité, et au lieu que d'autres teignent leur barbe pour se donner un air de jeunesse ; il teint la sienne pour paraître plus vieux. »

Après m'être ainsi fait rendre compte du caractère de ces historiens, je passai plus avant. Nous vîmes de part et d'autre de ces universités, les plus fameuses bibliothèques des siècles passés et de nos jours ; celle de Ptolomé Philadelphie, qui contenaient cinquante mille volumes ; l'Ambrosienne de Milan, où il y en avait quarante mille ; l'Octavienne, la Gordienne, l'Ulpienne, la Vaticane, celle de l'Escurial et la Palatine. Nous y trouvâmes des livres de toute ancienneté, écrits sur diverses matières. Les plus anciens étaient composés de feuilles de palmier cousues très délicatement ensemble, ou bien de cette pellicule blanche et fine, qui se trouve entre l'écorce et le tronc des arbres, d'où est venu le nom de livre, qui est le nom latin de cette écorce. D'autres étaient formés de lames de plomb fort minces, ou de tablettes enduites de cire, sur lesquelles on gravait les caractères avec une pointe de fer nommée style, d'où est tirée par métaphore la dénomination de bon et de mauvais style. Il y en avait d'autres dont les feuilles étaient une espèce de tissu formé des filaments intérieurs d'un arbre qui ressemble au jonc et dont la composition fut trouvée en Égypte, lorsqu'Alexandre le Grand en fit la conquête, quoiqu'il y ait des auteurs qui lui donnent une plus grande antiquité. Cet arbre se nommait papyrus, d'où est venu le nom du papier, comme celui de carte est tiré d'une ville de ce nom, où il se fabriquait auprès de Tyr. Nous y vîmes encore d'autres livres en peaux d'animaux préparées, nommées parchemins, parce qu'on en trouva le secret à Pergame, dans le temps que le roi Ptolomé Philadelphie défendit la sortie du papier hors de son royaume, pour ôter à Eumène, roi de Pergame, les moyens de former une bibliothèque aussi belle que la sienne. C'est ainsi que les rois immolent souvent à leurs passions et à leurs jalousies personnelles l'intérêt de leurs sujets, et les avantages de leur commerce. Ces livres n'étaient point reliés comme ceux d'aujourd'hui ; ce n'étaient que des feuilles collées bout à bout ensemble, et roulées sur des cylindres de bois, d'ébène ou d'ivoire, ornées de pommes d'argent ou de pierres précieuses, et c'est d'où leur est venu le nom de volumes.

Il me parut que tous les édifices que j'avais vus jusque-là, n'étaient encore que l'entrée de la ville, et j'eus envie d'en parcourir les rues en détail ; mais lorsque je crus entrer dans une, je me trouvai parmi des coteaux agréables et à pente douce, qui formaient entre eux des vallons champêtres, et des solitudes délicieuses, lieux tranquilles faits pour le recueillement et la méditation. Je n'y vis que quelques petites huttes ça et là, sans autre ameublement ni parure, que ce qu'il en fallait pour se garantir des rigueurs de l'hiver et des chaleurs de l'été.

Ce quartier était habité par beaucoup de gens illustres. Les premiers que nous rencontrâmes, étaient les gymnosophistes ; ils se tenaient tout nus, étendus sur le sable, occupés à étudier les œuvres de la Nature. Ensuite ce fut les druides, qui consignaient leur savoir à la mémoire, et non à

l'écriture ; puis les mages de Perse, les Chaldéens de Babylone, les Turdétans d'Espagne, les Héliopolitains, les Arimphéens, les talmudistes, cabalistes, saducéens, samanéens, tous plongés dans la recherche des secrets naturels. C'est aux veilles opiniâtres de ces philosophes encore barbares, que les Sciences durent les premiers rayons qui les éclairèrent.

Parmi eux je vis Prométhée, dont le cœur était continuellement rongé par un désir insatiable de savoir. Habile dans les Arts inconnus jusqu'à lui, par la manière dont il les enseignait aux autres, il changeait tellement ceux-ci, adoucissant leurs mœurs barbares, et pliant leur rudesse sous les lois de la politesse et des vertus sociales qu'il leur inspirait, qu'il semblait en faire des hommes nouveaux, pétris de ses mains, et donner l'âme et la vie à ces corps de boue. On eût dit qu'Endymion était amoureux de la Lune, à la constance avec laquelle il tenait ses yeux fixés sur elle, pour en découvrir tous les mouvements et les vicissitudes. Ce qui était étude chez lui, fut pris pour une passion par les ignorants. Atlas s'élevait si haut dans la contemplation des astres, qu'on eût jugé à le voir, qu'il soutenait les cieux avec ses épaules. Protée, à force d'observer les principes, les progrès et les transmutations des êtres d'ici-bas, recevait en lui-même ces formes et ces divers caractères qu'il étudiait.

Nous trouvâmes assis sous des arbres ces sept sages fameux que la Grèce a tant prônés, et comme la vanité est fille de l'ignorance, et la modestie celle de la sagesse, ils firent paraître devant nous un trait de celle qu'ils avaient puisée dans l'étude et la méditation. Des pêcheurs ioniens ayant retiré de la mer dans leurs filets un trépied ou table ronde d'or, qui passait pour ouvrage de Vulcain, consultèrent l'oracle de Delphes, pour savoir à qui appartenait ce trésor. La réponse de l'oracle fut de le donner au plus sage. Les pêcheurs le portèrent à Thalès, et nous vîmes celui-ci le remettre d'un air modeste et poli à un autre, celui-ci à un autre, jusqu'à ce qu'il parvînt à Solon, qui sur le champ l'offrit à l'oracle même, en disant qu'il n'appartenait qu'à Dieu, en qui seul on trouve la véritable sagesse ; action mémorable, bien propre à désabuser la présomption et l'arrogance.

Sur les bords d'une fontaine, nous vîmes Socrate, Platon, Clitomaque, Carnéade, et nombre d'autres philosophes académiciens, toujours indécis et en suspens sur tout, sans oser rien assurer avec certitude. Tout au plus à force de raisonner et d'argumenter, ils faisaient pencher le jugement d'un côté plutôt que de l'autre, et allaient jusqu'à avouer qu'une opinion avait plus de probabilité que l'opposée.

Un peu plus loin était un cercle de philosophes sceptiques, Pyrrhon, Xénocrate et Anaxarque, gens encore plus incertains et plus timides à décider, qui doutaient absolument de tout, sans oser rien affirmer ni rien nier. Dès qu'on les pressait un peu, ils pliaient les épaules, pour donner à entendre qu'on ne pouvait prononcer sur rien affirmativement. Je trouvai de la sagesse

dans celle modestie, et cette défiance du savoir humain me parut bien fondée, car pour établir une connaissance certaine, il faut le concours de deux principes ; l'un réside dans la faculté qui connaît, et l'autre dans l'objet à connaître. La faculté qui est l'entendement, emploie deux moyens, les sens extérieurs et le sens intérieur, qui sont les deux instruments de ses idées. Or, les sens extérieurs sont sujets à mille altérations, selon la disposition et le plus ou le moins d'abondance des humeurs. Le sens intérieur n'est pas moins susceptible de variation, tant pour les mêmes causes qui affectent les sens extérieurs, qu'à raison de son organisation et de sa constitution ; et de là vient cette diversité d'opinions et de sentiments, et que chaque homme conçoit sous des formes différentes ce qu'il voit ou ce qu'il entend. Dans les objets de nos connaissances, on retrouve la même incertitude et la même instabilité ; car leurs apparences varient selon leur position, selon leur proximité ou leur éloignement d'autres objets dont les qualités réfléchissent sur eux, ou parce qu'il n'y a rien d'une nature parfaitement simple, et qui n'ait du mélange, tant intérieurement qu'extérieurement, par l'interposition des objets intermédiaires, entre l'organe et son objet. De tout cela, il résulte que nous ne saurions juger affirmativement qu'une chose est telle, mais seulement qu'elle paraît telle et que nos connaissances ne passent pas l'opinion, et ne vont pas jusqu'à la certitude de la science. Platon trouvait encore de plus grands sujets d'incertitude en toutes choses, en ce qu'il n'y en avait aucune dans laquelle on aperçût pure et sans mélange cette nature dont elles sont comme des émanations, car ces formes ou idées primitives, selon lui, ne résident que dans la nature très pure et très parfaite de Dieu, dont nous sommes nous-mêmes animés, et que nous ne pouvons voir ; tout ce que nous apercevons n'en est qu'une ombre ou une image réfléchie sur laquelle il est impossible d'avoir une véritable science.

D'un autre côté étaient les philosophes dogmatiques, qui donnaient pour sûres leurs assertions. Ils établissaient que certaines choses étaient bonnes, et d'autres mauvaises, ce qui était pour eux une source éternelle d'inquiétude et de trouble, par le désir des premières, et la crainte des autres. Je trouvai plus sensés les sceptiques, qui regardaient tout comme indifférent ; ainsi rien n'était l'objet de leurs désirs ni de leurs craintes, et ils ne faisaient pas dépendre leur bonheur ou leur malheur de la possession, ou de la perte de quoi que ce soit.

D'autres philosophes avaient encore enfanté d'autres opinions ; et comme il y a autant de façons de penser que de caractères différents, de là prirent naissance une infinité de sectes et d'écoles. Les péripatéticiens se promenaient sous un portique, disputant et débitant leurs maximes. Sous un autre, que le pinceau de Polygnote avait décoré d'une agréable variété de peintures, les stoïciens soutenaient opiniâtement leurs opinions paradoxales. Ils soumettaient tout à la nécessité et à un destin immuable, condamnant avec une barbare sévérité toute attache aux biens extérieurs, et

les sentiments les plus chers à la Nature. Plus loin étaient les pythagoriciens, parmi lesquels très peu parlaient, et les autres se taisaient, observant religieusement le long silence de cinq ans. Nous rencontrâmes ensuite les épicuriens, les cyniques et les Éliques.

Dans un endroit écarté et loin de tous ces philosophes, nous vîmes Diogène, plus modeste et moins sujet à l'erreur qu'eux tous. L'amour de la sagesse lui faisait dérober quelques heures au soin des affaires publiques, pour méditer sur la morale des stoïciens. Il savait tempérer leur austérité, et sans se croire asservi en rien à une force supérieure, il se montrait plus humain à l'égard des sentiments de la Nature. Dans ce moment il était au bord d'un ruisseau, dont il contemplait le cours. Épris de la limpidité et de la transparence de ses eaux, il gravait avec la pointe d'un canif, sur l'écorce d'un peuplier, des vers espagnols, dont voici le sens :

« Clair ruisseau, qui faites la joie des collines, qui ranimez le chant des oiseaux ; richesse des prairies, miroir de l'Aurore, âme du Printemps, esprit de Flore, par qui la rose et le jasmin respirent ; quoique vos flots embellissent toutes les contrées qu'ils parcourent, la limpidité de votre cours m'enchanté bien plus que tout ce qu'on admire en vous. Avec quelle franchise la transparence de vos eaux laisse apercevoir à travers un liquide cristal, les moindres cailloux que renferme votre sein, jusqu'à compter leur nombre ! Avec quelle candeur et quelle innocence murmurent vos petits flots ! Ô simplicité du premier âge ! Vous fuyez les humains, pour habiter dans les fontaines. »

Il avait appendu aux branches de ce peuplier, un cartouche oval sur lequel était peinte une conque de perles, dont les dehors raboteux laissaient voir en dedans une nacre d'une blancheur admirable, qui renfermait une belle perle uniquement formée de la rosée céleste, sans aucun mélange grossier qui ternît son éclat. Le mot ou l'âme de cette devise était cet hémistiche de Perse :

« *Nec te quæsiveris extra* ». Dans cet emblème ce philosophe affichait son mépris pour la jalousie et son peu d'attention aux propos des envieux, renfermant son bonheur dans le témoignage d'une conscience pure, qui ne manque à aucun de ses devoirs.

Dans l'endroit le plus retiré de ces bocages, la Nature, sans le secours de l'art, avait percé une ouverture dans le sein de la montagne. Cet antre rustique laissait pencher à peine entre l'assemblage des rochers dont il était formé, quelques rayons du soleil par échappées. L'entrée inspirait de l'horreur ; mais la curiosité et le désir de voir ne se rebutent pas aisément ; et d'ailleurs la compagnie de Varron déjà au fait de la carte du pays, achevait de me rassurer. Nous nous y jetâmes donc, et nous avançons en tâtonnant à travers l'obscurité effrayante de ces lieux ; lorsqu'après quelques pas je heurtai, et je tombai lourdement sur deux corps étendus par terre, que

je pris d'abord pour morts. Je ne fus pas longtemps dans l'erreur ; ils n'étaient qu'endormis. Ils

s'éveillèrent, et je reconnus l'un pour Artémidore, l'autre pour Cardan. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à celui-ci, de ce que ses savantes veilles étaient si utiles à cette République, c'était un crime à lui de s'abandonner honteusement à l'oisiveté et au sommeil, qui est l'image de la mort. « Dites mieux, me répondit-il, que c'est l'image de l'éternité, puisqu'il nous fait voir comme dans un miroir, le temps présent et à venir. » J'éclatai de rire à ce discours, et je crus que mon homme n'était pas bien éveillé. Il en fut piqué, et poursuivant de la sorte : « Ne vous moquez pas, me dit-il, des songes qui sont les enfants du sommeil. Ce sont eux qui élèvent l'homme jusqu'à la connaissance de l'avenir ; attribut essentiellement réservé à la divinité. Le sommeil est comme un théâtre où l'on voit représentés sous diverses formes les événements futurs, et quelquefois les passés, pour notre instruction et celle des autres ; ainsi il n'y a ni honte ni oisiveté à employer quelque temps à dormir. Ce n'est pas non plus, comme vous le prétendez, cesser de vivre par intervalle, ou bien il faudrait dire que la Nature se joue de nous, en nous privant de la vie pendant la moitié de sa durée. Au contraire, puisque l'homme est, par la faculté de penser, une image de Dieu, et que le temps de sa vie est divisé en deux parts, l'une pour la veille, et l'autre pour le sommeil, il serait contre la raison que cette ressemblance ne pût exercer ses fonctions pendant un de ces intervalles, durant lequel les sens restent oisifs et enchaînés. La divine Providence a sagement pourvu à ces deux inconvénients, car de même que la Lune et les étoiles éclairent la nuit de la lumière que leur prête le Soleil, afin que nous ne fussions pas absolument privés de ses rayons, lorsque nous le sommes de sa présence, de même la Providence a réglé que l'imagination et les opérations intellectuelles continuassent à tenir l'âme en action, tandis que l'homme dort assoupi par l'humidité du cerveau ; et comme l'âme est immortelle, et se trouve alors en quelque sorte dégagée des liens du corps, elle s'unit à elle-même, et opérant avec une vertu supérieure, elle perce dans l'avenir. Par cette sagesse et cette prévoyance, l'homme est vraiment l'image de Dieu. » Il me parut dangereux de m'entretenir longtemps sur ces sublimes rêveries avec Cardan, et je me retirai sans lui rien répliquer.

En avançant, nous vîmes de tous côtés une quantité de fourneaux allumés, avec une grande variété de fioles, alambics et creusets, autour desquels travaillait une multitude innombrable d'hommes qui paraissaient pauvres et ruinés, rôtis par le feu, noircis de la fumée, et barbouillés des huiles et des essences qu'ils tiraient. Leur occupation journalière était de faire des mixtions, d'où résultaient les altérations, corruptions, sublimations et transmutations des matières. Ils parlaient un jargon tout à fait étrange. Dans leur langue le plomb se nommait Saturne ; l'étain, Jupiter ; le fer, Mars ; l'or, le Soleil ; le cuivre, Vénus ; le vif-argent, Mercure ; et l'argent, la Lune. C'étaient des

gens extrêmement riches et magnifiques en paroles, mais en tout le reste pauvres et misérables, qui ne nourrissaient leurs grandes espérances que de fumée. Je compris à tout cela que c'étaient des alchimistes. Je fus sensiblement touché de les voir travailler si opiniâtrement, dans la folle espérance de dérober les secrets de la Nature dans la production des métaux, qui est pour elle l'ouvrage de plusieurs siècles. Les insensés ! Pour faire de l'or, ils épuisent le peu qu'ils avaient, sans vouloir reconnaître combien il est impossible à l'art d'introduire de nouvelles espèces de mixtes, et que même avec le secours de la Nature, il ne saurait faire passer un métal d'une espèce dans une autre. Ce que je trouvai de plus étrange, ce fut de voir plusieurs princes, qui ayant posé leur sceptre, pour prendre en main les soufflets, travaillaient avec ardeur à animer les flammes des fourneaux, et ne montraient pas moins d'avidité que les autres pour cet or imaginaire.

Pour nous, nous ne pûmes souffrir plus longtemps l'odeur forte qu'exhalaienent ces différents sels ; et quoique leurs mélanges produisissent des effets merveilleux, et que la Philosophie n'aurait jamais imaginés, nous nous éloignâmes en nous enfonçant dans ces lieux ténébreux. Nous trouvâmes les Sibylles de Delphes, d'Erythrée, de Perse, de Lybie, de Cumes, de Tibur, et d'autres encore ; les unes appuyées contre des statues d'Apollon, les autres à l'ouverture de certains autels faits en forme de temples, toutes enflammées et saisies d'un esprit...transportées d'une fureur extatique...elles rendaient leurs oracles tantôt de vive voix, tantôt par écrit sur des feuilles d'arbres, et par leurs réponses ambiguës, découvraient confusément les secrets de l'avenir.

Après les Sibylles, nous vîmes Hiarque, un des Brachmanes, Hermès, Égyptien, Zoroastre, Perse, et Bouddha, Babylonien. Ils s'attachaient à étudier les principes et les causes de toutes choses, la connexion réciproque des éléments, leurs combinaisons, la production et la corruption des mixtes, les impressions des météores, les agitations intérieures du globe de la Terre, la nature des plantes, des pierres et des animaux, et tant par les vertus naturelles qu'ils y connaissaient, que par la forme inconnue de divers cercles, figures et caractères mystérieux, qu'ils traçaient en invoquant les esprits d'une voix tremblante, ils opéraient des prodiges étonnants. Là les nécromanciens évoquaient en grommelant les ombres infernales, et les faisaient paraître sous des corps fantastiques, semblables à ceux des morts. Les pyromanciens en jetant de la poix au feu, cherchaient à prédire par l'inspection de la flamme qu'elle produisait, selon qu'elle avait plus ou moins de clarté, qu'elle s'élevait droite ou en serpentant. Ils faisaient encore les mêmes observations avec certaines torches allumées, sur lesquelles étaient écrits différents caractères. Les hydromanciens tiraient des pronostics avec des anneaux suspendus dans des vases pleins d'eau, ou par le mouvement et le bruit des eaux. Les aéromanciens, par l'impression de l'air, en traçant diverses

figures dans des espaces obscurs ; les sycomanciens se servaient de feuilles de figuier ou de sauge, sur lesquelles ils écrivaient des noms, et qu'ils jetaient ensuite au vent. Les cléromanciens y employaient les feuillets des livres d'Homère ou de Virgile ; les géomanciens, des points diversement arrangés, qu'ils rapportaient aux figures célestes, et par lesquels ils jugeaient comme par les signes du Zodiaque. Les chiromanciens devinaient par l'inspection des lignes qui sont dans les mains, dont ils observaient la couleur rouge ou pâle, l'origine et la fin, les détours et les intersections. Parmi eux étaient encore les augures, qui prédisaient l'avenir par le vol des oiseaux, selon qu'ils allaient en ligne droite ou courbe ; les haruspices, par les entrailles des animaux, selon qu'elles étaient saines ou viciées, par la couleur du foie et du cœur, par le mouvement et les altérations du sang. D'autres observaient le hennissement des chevaux, les cris et la façon de manger des poulets, et mille autres choses semblables, d'où ils tiraient des pronostics d'un avenir heureux ou malheureux. Je jugeai dangereux tout commerce avec ces gens-là, car quoique l'esprit soit convaincu de la superstition de leurs pratiques, et de la vanité de leurs prédictions, cependant le cœur s'y laisse entraîner, séduit par une secrète inclination de pénétrer dans l'avenir...qui procède de l'effort que font sans cesse nos âmes pour atteindre de plus en plus à l'entière ressemblance avec leur Créateur, en partageant avec lui la prérogative la plus incommunicable de la divinité, la science des événements futurs. Et de là vient que nous n'avons pas la même passion pour savoir le passé ; quoique, à le bien prendre, il n'y ait pas de grande différence entre l'avenir et le passé, pour qui ignore l'un et l'autre.

En poursuivant notre route, nous trouvâmes deux coteaux qui avaient la forme d'une mitre brodée de festons, de myrte et de laurier, entremêlés de grappes de perles pendantes de leurs feuillages. C'est à quoi l'on peut comparer les gouttes éparpillées d'une source pure et limpide qui jaillissait en cet endroit. Cette célèbre fontaine est la production d'un coup de pied du cheval Pégase, à qui tous les siècles sont redevables de tant d'ingénieuses erreurs. À l'entour de cette source, dont les eaux pures sont distribuées plus libéralement par la Nature que par l'art, Homère, Virgile, le Tasse et Camoens, le front couronné de laurier, goûtaient un doux repos, et par les sons brillants de leurs trompettes d'or, inspiraient l'héroïsme. Lucain s'efforçait de les imiter, en embouchant une trompette d'airain. À son visage allumé, à ses joues boursoufflées, on voyait les efforts qu'il faisait pour en tirer des sons aigres. L'Arioste, avec plus de douceur et de grâce, touchait une épinette de divers métaux. Pour assortir ce merveilleux concert, Pindare, Horace, Catulle, Pétrarque et Barthélémi-Léonard de Argensola, accompagnaient avec des lyres à cordes d'or. À leurs cadences, Euripide et Sénèque, le pied droit chaussé d'un cothurne majestueux,

exécutaient une danse grave ; tandis que Plaute, Térence, et Lope de Vega, chaussés de brodequins, formaient des pas plus légers, les uns et les autres en amusant, épuraient à leur manière les passions de l'âme.

Sur le penchant d'un de ces coteaux, Théocrite, Sannazar et Guarini en robes fourrées de blanches et délicates hermines, paissaient leurs troupeaux. Ils enflaient alternativement et en chœur leurs chalumeaux et leurs flûtes, avec une si douce harmonie, que les chèvres abandonnaient leur pâture pour les écouter. D'un autre côté, Juvénal, Perse, Martial et Dom Louis de Gongora, les observaient attentivement, et sans égard pour personne, ils lâchaient à chacun son bon mot, qu'ils gravaient dans leurs tablettes avec un style fort piquant.

Je ne crus pas que nous fussions là à couvert des coups de ces langues mordantes, et nous nous éloignâmes avec précipitation de cette fontaine. Au plus haut d'un de ces coteaux, nous vîmes le roi Alphonse, celui d'entre les rois d'Espagne à qui l'élévation de son génie a valu le nom de Sage, lequel avec un astrolabe devant les yeux, observait dans la partie septentrionale du ciel, entre les constellations d'Hercule et du Bouvier, la latitude de la couronne d'Ariane, sans prendre garde que dans ce moment la sienne s'échappait de sa tête. L'art de régner n'est pas compatible avec les occupations et les amusements des Sciences. La douceur de celles-ci fait perdre de vue les affaires publiques, entraîne à la solitude et à l'oisiveté de la contemplation, ou à la contention de la dispute ; tout cela émousse cette vivacité du coup d'œil, qui montre sur le champ le parti que l'on a à prendre, et qui est plus l'heureux fruit d'un esprit naturel, que de la réflexion. La vie des princes n'est point assez libre de sollicitudes, pour pouvoir se jeter dans la carrière des Sciences.

Au sortir de ces lieux solitaires et peu fréquentés, nous entrâmes dans le quartier le plus peuplé de la ville. Je reconnus alors que la beauté de ses édifices vus de près, était bien en dessous de ce qu'elle paraissait de loin. La plupart ne consistaient qu'en façades magnifiques, semblables à des décorations de théâtre, beaux dehors, et rien dedans. Ce n'étaient que maisons feintes, ou élevées sur des fondements ruineux. Les habitants s'occupaient à démolir les anciens édifices, pour en tirer les matériaux, qu'ils employaient sur le champ à en construire de nouveaux. Ils mettaient ainsi continuellement tout sens dessus dessous : on ne trouvait qu'embaras de décombres et de matériaux dans les rues ; et tout le fruit d'un travail si mal conduit n'aboutissait qu'à changer sans cesse la décoration de leur ville, sans lui procurer aucun agrandissement réel. Au contraire, on la privait par là des embellissements et des agrandissements qu'elle aurait pu recevoir, si les enfants, laissant subsister les ouvrages de leurs pères, eussent mis leur industrie à découvrir de nouveaux matériaux, et à imaginer de nouveaux plans pour les palais et autres ouvrages publics.

Les habitants me parurent mélancoliques, maigres et défaits. Il y avait peu d'union entre eux ; l'émulation et l'envie les dévoraient. Là on ne reconnaissait pour nobles que ceux qui se distinguaient le plus dans les Sciences et les Arts. Il n'y avait que ce seul mérite que donnât du relief et de la considération. Le reste était relégué dans la classe du peuple, et chacun y exerçait le métier qui avait le plus de rapport à sa profession dans la Littérature. Les grammairiens y faisaient celui de vendeurs d'herbes et de fruits. Leur langue n'épargnait personne. Ils faisaient entre eux assaut d'injures grossières, qu'ils se renvoyaient d'une boutique à l'autre, sans ménagement et sans pudeur ; et quand on se hasardait par malheur à passer par leur quartier, il fallait s'attendre à essuyer de leur part une grêle de brocards. Ils reprochaient à Platon de la confusion, à Aristote d'être ténébreux et enflé, et d'envelopper ses pensées dans l'obscurité de son style. Ils traitaient Virgile de voleur des vers d'Homère ; Cicéron, selon eux, était languissant et diffus dans ses répétitions, n'avait que des grâces froides, de la lenteur à développer ses principes, perdait le temps en digressions inutiles, avait rarement du feu, et jamais de la véhémence que hors de saison. Ils nommaient Pline une rivière trouble, qui accumule tout ce qu'elle rencontre ; Ovide n'avait qu'une facilité vaine ; Aulu-Gelle était un prodige ; Salluste affecté ; et Sénèque de la chaux sans sable.

Les critiques y étaient ravaudeurs, fripiers et savetiers. Les rhéteurs, saltimbanques et charlatans. Ils n'épargnaient pas les belles paroles, pour donner vogue à quelques minces secrets de médecine. Les historiens y faisaient l'office de courtiers de mariages, à cause de la grande connaissance qu'ils avaient des généalogies et des facultés de chacun. Les poètes y vendaient par les rues de petites cages pour les enfants, des bouquets, des pompons, des gâteaux au miel et au beurre, des hochets et des poupées. Les médecins y servaient de bouchers, fossoyeurs et exécuteurs de la Justice ; et comme cette République était trop bien avisée, pour ne pas proscrire la Pharmacie, les apothicaires s'y employaient à forger les armes et à fondre des pièces d'artillerie. À leur place Dioscoride vendait des herbes et d'autres drogues ou simples par les rues. Les astrologues s'y appliquaient à la navigation et à l'agriculture. Les opticiens y avaient des boutiques, où ils disposaient artistement la lumière pour donner plus de brillance à leurs marchandises. Les logiciens étaient courtiers, usuriers et regrattiers. Les physiciens, jardiniers. Les jurisconsultes trafiquaient en toiles, draps et autres marchandises qui se débitent à l'aune. Ceux qui ont du goût pour les centons, et qui ne savent que coudre dans leurs ouvrages les pensées empruntées de ça et de là, y travaillaient en marqueterie, comme à faire des bureaux ou cabinets de placage, des tables de marbre incrustées de pierres de diverses couleurs ; et ceux qui font des tables aux livres, y exerçaient le métier de porte-faix, et gens de peine qui vendent leur travail aux autres.

Dans cette République on avait pour le larcin la même indulgence que chez les Égyptiens et les Lacédémoniens. On s'en faisait même un mérite, en le donnant pour simple imitation. Aussi tous ces marchands ne cessaient de se piller les uns les autres, et l'on voyait chaque jour s'élever de nouvelles boutiques avec des marchandises volées. Ceux qui abusaient le plus de l'impunité à cet égard, étaient les littérateurs et les poètes ; les premiers, par la facilité que leur en donnait la grande variété de livres et d'écrits qui leur passaient par les mains, et les seconds, par le libre accès qu'ils avaient dans toutes les maisons, pour y débiter leurs babioles : ils n'en sortaient jamais sans emporter les meubles les plus précieux.

Le gouvernement de l'État était partagé entre un certain nombre de sénateurs, que leur ancienneté et leur expérience devaient à cette éminente dignité. Plutarque, Tite-Live, Dion et Appien étaient chargés de ce qui concernait le peuple. Jules César, Velleius, Ammien et Polybe avaient le département de la guerre ; et Tacite les affaires politiques ; les censeurs étaient Diodore, Méla et Strabon ; et comme il n'y a aucun État, soit monarchique ou républicain, quelque bonne tête qu'on lui suppose, et quelque parfaite que soit l'organisation de ses membres, qui puisse se maintenir longtemps en santé, si le secrétaire d'État qui en est comme l'estomac, ne fait bien ses fonctions, en prévenant par son activité tout engorgement d'expéditions mal digérées, et fournissant à chacun des membres la quantité de substance convenable ; cet important emploi était confié à Suétone, grand homme, consommé dans les affaires, bien au fait des intérêts de toutes les nations, plein de zèle, d'activité et de prudence.

Nous rencontrâmes Mécène dans une litière de diverses couleurs, où il était couché mollement dans son lit, et qui se faisait porter par huit esclaves en habit militaire. Virgile marchait à pied à côté de lui, en lui portant des plaintes contre Horace, de ce qu'au mépris des biens et des honneurs dont il l'avait comblé, cet ingrat avait osé jouer son bienfaiteur sous le nom de Malthinius, qui balaie le pavé avec sa robe trainante. Je ris beaucoup de cette aventure, et encore plus de l'aveuglement de Mécène, qui prodiguait ses richesses en faveur d'un affranchi plein d'audace, sans penser combien sont dangereuses les saillies de ces beaux esprits, et combien il est prudent de leur accorder son estime, mais non sa familiarité ; car sans autre raison que l'impétuosité de leur humeur piquante, ils s'échappent souvent jusqu'à déchirer les gens en leur présence ; et il n'y a chez eux si forte reconnaissance qui puisse les obliger à retenir un bon mot, dès qu'il se présente sur leurs lèvres.

Apulée, monté sur un âne alezan, se promenait par la ville, et attirait après lui une foule de peuple, dont il excitait les cris redoublés. Les uns le sifflaient, d'autres criaient au filou, parce qu'il

passait pour l'avoir volé. En cela je vis avec quelle facilité le peuple adopte toute sorte de calomnie sur le compte des grands hommes ; tel qu'on ne regardait presque pas un moment auparavant, quelque admiration que méritassent ses talents, il n'a fallu qu'un mot échappé à l'envie, pour que tout le monde jette sur lui des yeux malins dès qu'il se présente. C'est ce qu'éprouve la Lune, disons-le, pour la consolation de la vertu, dès que sa vive lumière souffre du déchet par une éclipse, elle fixe sur elle les regards de tout l'Univers, au lieu que personne ne fait attention à elle, lorsque tout son disque lumineux éclaire l'horizon.

En face d'une rue spacieuse, je vis un superbe édifice, dont la grandeur me fit juger que c'était quelque temple ou palais public. Je m'adressai à celui qui me parut en avoir la surintendance, lequel me dit que c'était ce qu'on appelle en quelques endroits les « petites maisons », ou la maison des fous, que l'on y rassemblait plutôt pour les séparer des autres habitants, que pour travailler à leur guérison ; car ils y avaient liberté entière de suivre tous leurs caprices et leurs fantaisies les plus extravagantes. Il me parut assez inutile de bâtir une maison séparée pour eux, dans une ville qui pouvait passer toute entière pour leur habitation commune, puisqu'elle était peuplée des plus grands génies du monde, et qu'il n'y en a pas un parmi eux qui n'ait son grain de folie.

Il y avait à l'entrée deux portiers plus occupés des recherches chimériques qu'ils s'étaient mises en tête, que du soin d'examiner ceux qui entraient ou sortaient. L'un, maigre et consumé par les veilles, avec un compas à la main, traçait sur une ardoise des figures où il cherchait la quadrature du cercle. L'autre, avec plus d'entêtement que de succès, construisait un instrument de mathématique avec lequel il se persuadait d'avoir procuré aux navigateurs le secret des longitudes.

Au dedans de cette maison un grand salon nous offrit des bizarreries singulières. Là, les disciples de Raymond Lulle faisaient tourner certaines roues au moyens desquelles ils se flattaient d'acquérir en peu de temps toutes les Sciences. D'autres, sur les traces de Trithème, s'étudiaient à pénétrer les secrets de la stéganographie, dans laquelle ils prétendaient, par le moyen des quatre esprits qui président aux quatre coins du monde, faire entendre ses pensées à la manière des anges, sans les expliquer par le discours ; invention diabolique aux yeux des ignorants, mais qui bien entendue se réduit à l'écriture par chiffres.

D'autres avaient la manie de déchiffrer les anciennes inscriptions des pierres et des médailles rongées par le temps et par la rouille, de fouiller dans les décombres et les ruines des anciens édifices, s'enterrant tout vivants pour les découvrir dans les entrailles de la Terre, où les avait englouti le long espace des siècles. Quelques-uns faisaient des énigmes, logoglyphes, anagrammes, répertoires ; d'autres, des traductions ou des commentaires ; d'autres composaient des

centons avec les vers d'autrui, production misérable, où tout le mérite de l'ouvrage appartient à autrui, et l'on ne peut revendiquer à soi que la façon. D'autres, en faveur des paresseux, formaient des bouquets avec les fleurs et les belles pensées de divers auteurs, en cela plus dignes de blâme que de louange, puisqu'ils ternissaient l'éclat de ces belles pensées, en les tirant de leur place et en les prétendant isolées. En cet état, elles ne ressemblaient plus qu'à des pierres détachées d'un édifice dont elles faisaient la solidité, ou à de la monnaie de billon hors du royaume où elle a cours. Quelques-uns se promenant à grands pas, apprenaient par cœur des aphorismes, des sentences et autres rogatons, pour se donner un vernis de savants. D'autres, dans la même vue mettaient toute leur ambition à se remplir la tête de titres de livres, et à prendre une teinture générale des principales matières qui y sont traitées, et avec cette légère fourniture ils s'en allaient hardiment dans les compagnies faire parade de leur savoir prétendu.

Dans une salle, je vis un grand nombre de philosophes tout défaits et dans un état à faire pitié. C'était l'effet de leurs études continuelles et de leurs veilles immodérées. Ces infortunés s'occupaient sans cesse des moyens de parvenir au repos et à la félicité de la vie : et c'était les hommes du monde qui la passaient la plus misérablement, grâce à leur manie de savoir la nature des choses. Pour les mieux contempler, les uns s'étaient crevés les yeux, d'autres s'étaient coupé la langue, quelques uns s'abstenaient de la viande et des autres délices de la bouche. Les longues veilles les avaient tellement épuisés, que leur cerveau sec et sans substance était le théâtre des caprices les plus étranges. Il y en avait qui prenaient la vie en horreur, et se laissaient aller au désespoir. D'autres accusaient la Nature des misères de la condition humaine, et s'estimaient malheureux d'avoir vu le jour. Tel poussait l'extravagance jusqu'à insulter par ses actions aux lois de la pudeur que la Nature elle-même a dictées, et à déchirer effrontément les voiles respectables dont elle couvre certaines opérations. Celui-ci avançait hardiment qu'il avait été poisson, ensuite arbre, et enfin homme. Celui-là dédaignant le séjour des maisons, vivait dans un tonneau. L'un était sans cesse dans la crainte du vent, et pour ne pas en être emporté, il lestait ses souliers avec des semelles de plomb. Je m'avançai pour lier conversation avec eux, et je les priai de me dire ce qu'ils pensaient de la nature et de la substance de l'âme. Les uns me répondirent que c'était un feu ; d'autres, un être aérien ; d'autres, une harmonie ; d'autres, un nombre ; d'autres, une lumière ; d'autres, un souffle ; d'autres, un esprit : les uns, qu'elle était mortelle ; d'autres, alternativement mortelle et immortelle, et il y en eut un qui m'assura, comme s'il l'avait vu, que du haut d'une forêt céleste où elle faisait son séjour, elle descendait à tire-d'aile dans nos corps, qu'elle perdait ses ailes en y entrant, pour les recouvrer quand il serait temps d'en sortir.

Je ne pouvais revenir de mon étonnement en étendant débiter tant d'extravagances. Au sortir de là, nous entendîmes le bruit confus d'une foule de gens assemblés dans le vestibule d'une maison. La curiosité m'entraîna de ce côté-là, et je reconnus Galien, qui faisait l'anatomie de quelques corps humains. Dans ce moment, il disséquait des têtes de princes. Vésale et d'autres élèves le suivaient avec attention, et il leur faisait voir qu'il manquait dans ces têtes les deux cellules destinées à loger le jugement, dont le siège est au-dessus de l'imagination, fille de la mémoire, qui occupe la partie la plus reculée du cerveau, et que ces deux puissances s'y trouvaient subordonnées à la volonté dans laquelle elles étaient renfermées. Je regardai comme une nouveauté inouïe cette différence de conformation entre les organes des princes et ceux des autres ; je trouvais un grand inconvénient dans la suppression des facultés si nécessaires, ou à les laisser gouverner par la volonté, puissance aveugle et sans réflexion ; et comme je m'apprêtais à demander la cause de ce dérangement, nous fûmes interrompus par un tumulte subit du peuple qui courrait ça et là tout éperdu, sans savoir où il allait. Cette alarme procédait de la nouvelle qui s'était répandue dans le moment, que l'empereur Licinius, un des plus grands ennemis de cette République, venait fondre sur elle avec des armées nombreuses de Goths et de Vandales.

Jamais on ne vit pareille confusion. Ceux qui, avant le danger, paraissaient prévoyants et ingénieux, se trouvaient alors sans force et sans ressources. L'on tint conseils sur conseils, où furent appelés tous les sénateurs de la ville, et les quatre grands conseillers d'État, Platon, Aristote, Xénophon et Tacite, qui passaient tous pour des hommes de tête, et dont les écrits renfermaient les maximes les plus judicieuses et les meilleurs conseils. Mais dès que l'occasion se présenta de les mettre en pratique, leurs esprits se confondirent dans la variété des résolutions qu'ils leur offraient, sans pouvoir se décider pour aucune ; ils flottaient comme gens sans expérience, et qui ne s'étaient jamais trouvés à pareille aventure. S'ils tentèrent de se défendre, se fut par des moyens si impraticables, quoiqu'ingénieux au premier coup d'œil, qu'on voyait d'abord combien peu on pouvait y compter, et combien se trompent ceux qui confient le maniement des affaires publiques à ces génies spéculatifs et adonnés aux Sciences ; gens pour l'ordinaire incertains et irrésolus à cause de la multitude de leurs vues, aheurtés à ce qu'ils croient voir clairement, et dangereux par la connaissance même qu'ils ont des exemples du passé, dont ils font rarement une juste application au cas présent ; car les circonstances varient comme les temps, et les faits de la même espèce diffèrent entre eux autant que les visages. Pour les tirer de cet embarras, il leur vint fort à propos un avis certain, que la première nouvelle était une fausse alarme, et que l'empereur était encore à plusieurs journées de la ville. Aussitôt le calme et la tranquillité se rétablissent partout ; et moi je poursuivis ma route.

Comme j'entrais dans une place, j'y vis Duns Scott²³² et Alexandre de Halès, qui faisaient montre de leur dextérité merveilleuse, en voltigeant sur une corde. Érasme voulut en faire autant, comme s'il était aussi facile de chausser le cothurne de la divine Philosophie que les patins de la Grammaire, mais il donna honteusement du nez en terre, et ne gagna que la risée des spectateurs. À un coin de cette place se tenaient en tapinois Critias, tyran d'Athènes, Épicure, Diagoras et Théodore. Ils parlaient entre eux, et de l'air de gens qui tremblaient qu'on ne les entendît. Ces précautions et ces marques de frayeur furent précisément ce qui me donna le plus envie de savoir le sujet de leur entretien. Je m'approchai d'eux, et j'entendis Critias qui, dogmatisant avec une liberté sacrilège, disait qu'on ne pouvait assez exalter la sage politique des premiers législateurs, lesquels, s'apercevant que la rigueur des lois était un frein insuffisant pour réprimer les vices des hommes, vu que leur empire ne s'étend point sur les cœurs, et ne pouvant les empêcher par la crainte de former intérieurement des projets pernicious, et de les exécuter au dehors, lorsqu'ils n'auraient point de témoins de leurs actions, s'étaient avisés de leur persuader qu'il y avait des dieux spectateurs de nos plus secrètes pensées, et qu'ils avaient établi après cette vie des récompenses pour la vertu et des supplices pour le crime. Ses auditeurs applaudissaient à cette belle découverte, avec la plus monstrueuse ingratitude envers l'auteur de leur être. Épicure surtout la donnait pour un dogme incontestable, par l'envie qu'il avait de jouir des plaisirs de la vie, sans être troublé par les remords de sa conscience. Toutefois, il jugeait convenable d'entretenir cette erreur dans l'esprit du peuple, sans quoi il n'y aurait point de sûreté pour nos biens ni pour nos jours. Pour moi, je ne pouvais comprendre l'impiété et la folie de ces misérables athées, et je les regardai en face pour m'assurer s'ils avaient des yeux, tant il me paraissait impossible d'en avoir et de tomber dans cette affreuse ignorance. Aussi les Égyptiens représentaient l'athée sous l'emblème d'un homme qui a les yeux aux pieds. Quiconque en effet les a placés au visage, pour peu qu'il élève ses regards vers le ciel, qu'il contemple cette belle planète, source de la lumière, ces innombrables escadrons d'étoiles qui marchent à sa suite, ce mouvement perpétuel des corps célestes, cette divine architecture incompréhensible à l'esprit humain, et à laquelle tout l'art et tout le pouvoir des hommes n'ont aucune part, doit reconnaître à l'instant une cause première, et baissant humblement la vue, adorer dans cet Univers une sagesse et une toute-puissance éternelles. Dans mon indignation, je demandai à Varron pourquoi l'on souffrait dans cette République des gens aussi ignorants et sans religion, opposés en cela à toutes les nations, et dont tous les sentiments pleins de bassesse n'étaient propres

²³² Le texte de Grasset présente ici une faute incompréhensible, il n'est pas question de Duns Scott mais de « Sest ».

qu'à avilir la dignité de l'homme : car tandis que tous les hommes désirent de se rendre éternels, et de ne point borner la durée de leur être à celle de la vie présente, ceux-ci au contraire soutiennent que l'âme meurt avec le corps, et que notre condition en cela est la même que celle des bêtes.

« Dans tout pays ouvert à la dispute, me répondit Varron, il faut qu'il y ait des partisans de toutes sortes d'opinions, quelque extravagantes qu'elles soient. Dans les athées, c'est moins l'ignorance qui domine, que la corruption du cœur et le libertinage de leur vie, qui offusque en eux le flambeau de la raison. »

La compagnie de ces philosophes me parut contagieuse, et je quittai la place où ils étaient, quelque curiosité que j'eusse de voir le reste des choses extraordinaires qui s'y trouvaient. À l'entrée d'une rue, je rencontrai Lucien qui conduisait Plin, Aldrovande et Gesner célèbres naturalistes, vers un cygne mourant, pour leur faire entendre ses derniers accents, dont on a tant célébré la douceur et la mélodie. Je les suivis, et il les mena à un étang, où il leur fit voir un âne grison qui rendait les derniers soupirs. Je ris du persifflage, et ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que Lucien, avec son ironie accoutumée, voulut leur persuader que c'était là une métamorphose de la façon des dieux, afin d'apprendre à tout le monde que pour être un cygne, il n'est pas impossible de mourir âne.

À quelques pas de là, je rencontrai le bon Diogène ayant à la main un miroir de la connaissance de soi-même, où tous ceux qui se miraient voyaient représentés leurs vices et leurs vertus. Il allait par les rues, invitant les habitants à venir en faire l'expérience. Mais il ne se trouva personne qui fût curieux d'y voir les traits de sa figure, ni ceux de son âme. Cela me surprit dans une République dont tous les sujets passaient pour sages et habiles. L'envie que j'avais de les excuser me fit réfléchir là-dessus, et je crus voir dans cette bizarrerie apparente, l'effet d'une sage disposition de la Providence. Voici comme je raisonnais : de même que Dieu a sagement formé l'homme de manière qu'il ne pût voir son propre visage, crainte que s'il l'eût trouvé beau, il n'en eût été trop infatué et trop amoureux de lui-même, et s'il l'eût trouvé laid, il ne se fût pris en horreur ; il semble aussi qu'il a voulu par le même principe rendre difficile la connaissance de nos propres imperfections, principalement celles des défauts de notre esprit ; afin que, comme c'est cette faculté qui nous distingue des animaux, et qui établit l'homme comme une divinité au-dessus d'eux, nous ne végussions pas dans un abattement et un mécontentement continuel, si nous venions à en connaître trop aisément les défauts. Et de là vient que soit qu'on ait peu ou beaucoup d'esprit, il est pour tous une même dose de félicité qui les met de pair, et qui naît de la bonne opinion que chacun a du sien, ne se trouvant personne qui croie le céder en ce point à qui que ce soit.

À peine Diogène eut passé, que tournant la tête de l'autre côté, je vis sortir Archimède de sa maison, l'air hagard, fronçant le front, les yeux immobiles et fixés à la terre, paraissait si concentré en lui-même, et si fortement occupé de l'invention de ses machines, qu'il n'avait qu'un pied chaussé et son bonnet de nuit à la tête, sans que les huées, les cris, les railleries et les grands éclats du peuple qui le suivait, pussent le faire revenir à lui. Je compris par là combien sont maladroits dans le commerce de la vie, et peu propres au manège des cours, ces grands génies qui se livrent sans réserve aux savantes recherches. Hors de cette sphère, ce sont moins des hommes que des troncs inanimés.

Devant la porte d'un barbier, Pythagore avait rassemblé d'autres philosophes, à qui il tâchait de persuader son système de la transmigration des âmes d'un corps à l'autre. Il prétendait surtout expliquer par ce moyen la diversité des instincts et des inclinations des animaux. Selon lui, les âmes des rois, après leur mort, passaient dans des corps de lions qui semblent veiller lorsqu'ils dorment ; celles des princes dans des éléphants, où elles entretiennent la vanité de ces animaux par le souvenir de leurs anciens titres, et une certaine apparence de grandeur ; celles des juges, dans des chiens qui mordent les pauvres et caressent les riches ; celles des impolis dans des élans, qui ne peuvent plier le jarret ; celles des poètes, dans des ours qui se nourrissent du suc de leurs pattes. J'écoutais ce discours avec un grand plaisir, lorsqu'un malin jeta au milieu du cercle quelques fèves. Aussitôt Pythagore s'enveloppant la tête de son manteau, se précipita dans la boutique, sans que nous pussions deviner la cause de sa mauvaise humeur et de sa fuite subite. Chacun raisonna selon ses idées sur les motifs qu'il avait eus de proscrire ce légume. Les uns disaient qu'il avait voulu par là persuader l'honnêteté, la fève étant le symbole de la luxure ; d'autres, qu'il avait eu en vue l'équité dans les suffrages, qui se donnaient anciennement avec des fèves. Pour moi, ce qui me frappa le plus, ce fut de voir combien il faut peu de chose pour arrêter tout court et mettre en déroute ces gens qui font tant les entendus et les sages, et qui dans le fond sont tous pétris d'un sot orgueil, et toujours en crainte de perdre la bonne opinion qu'ils ont donné de leur mérite.

En doublant un coin de rue, nous rencontrâmes Scipion l'Africain, et Lélius, acharnés sur Térence, pour l'obliger à quitter les brodequins avec lesquels il se promenait fièrement par la ville. Ils l'accusaient de les leur avoir volés ; et employant contre lui la force plus que les raisons, ils les lui arrachèrent des pieds. Tel est l'effet du pouvoir des grands. Non contents de leurs propres biens, ils s'arrogent les dons de l'esprit qui appartiennent à d'autres, et se parent ainsi des plumes, du travail et du savoir des pauvres.

Nous entrâmes dans une rue, où je ne vis des deux côtés que boutiques de barbiers. J'en témoignai ma surprise à Varron, et je lui demandai à quoi bon tant de gens de cette profession dans

une République de doctes personnages qui affectaient tous de laisser croître leur barbe et leurs cheveux. Il rit beaucoup de ma méprise, et me répondit ainsi : « Ce ne sont point des barbiers que vous voyez ; ce sont des critiques, espèces de chirurgiens qui font ici métier de perfectionner ou rhabiller les corps des auteurs. Aux uns, ils appliquent un nez postiche ; à d'autres ils mettent de faux cheveux, à quelques-uns des dents, des yeux, des bras ou des jambes ; et ce qu'il y a de pire, c'est que sous prétexte qu'avant l'invention de l'imprimerie, les copistes qui transcrivaient les ouvrages anciens y faisaient des fautes sans nombre, ces téméraires chirurgiens mutilent impitoyablement les auteurs, leur coupant les doigts et les mains qu'ils soutiennent n'être pas leurs membres naturels, pour en substituer d'autres de leur composition ; défigurant ainsi tout ce qui passe par leurs mains. Leur audace va jusqu'à vouloir prêter à un auteur des idées qu'il n'eut jamais, et à bouleverser tellement les expressions aux dépens du sens, qu'un livre après cela est un véritable ouvrage de pièces rapportées. » Je crus qu'il ne faisait pas sûr pour mon nez dans cette rue, et je m'en allai au plus vite. Chemin faisant, je dis à Polydore qu'il me semblait avoir déjà vu, en entrant dans la ville, des gens de cette même espèce occupés à d'autres métiers. Il me répondit avec un sourire d'indignation : « Les critiques se mêlent de tout ».

Dans la rue où nous entrâmes, nous vîmes arriver Démocrite, faisant des éclats de rire si bruyants, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause ; ces violents transports me paraissant tout à fait étranges dans un philosophe plein de retenue. Il se remit un peu, et me répondit en ces termes : « Il y a tant de choses ridicules en cette ville, et si capable d'émouvoir le plus flegmatique, qu'il faut être étranger pour me faire une pareille question. J'y vais néanmoins satisfaire, en parcourant de gros en gros les ridicules qui me frappent le plus, et vous jugerez si mes grands éclats sont déplacés. Depuis qu'emporté par l'ardeur de savoir, j'ai parcouru tant de pays divers, et que j'ai reconnu la vanité des Sciences, les maux de cette République, et les atteintes que lui donnent ses propres citoyens, il m'a paru que le meilleur parti était celui de rire de tout ; car de vouloir s'opposer à ces désordres, et pleurer sur l'impossibilité d'y remédier, ce serait en pure perte ; et quand on en serait encore plus affligé, on ne saurait tenir contre tant de sujets de rire. Ce sentiment ne peut être combattu tout au plus que par l'indignation que méritent la sottise et le respect aveugle de toutes les nations pour cette République, sur l'humble docilité à n'adopter de vérités que celles qui découlent des lèvres et distillent des plumes de ses habitants, l'abus énorme de cette crédulité dans les fables puériles admises sous la loi de ceux-ci ; ces nouveaux êtres, dont à l'envie du Créateur, ils ont rempli tous les coins de l'Univers, ces productions monstrueuses inconnues à la Nature, qui ont, au gré de leurs caprices, peuplé la mer de tritons, de phoques et de

néréides ; l'air, d'hippogriffes, de Pégases ; les montagnes, de satyres, pans, silènes, sylvains, oréades et centaures ; les forêts, de dryades et d'hamadryades ; et les fontaines de napées.

Ce sont les citoyens de cette République qui ont introduit l'idolâtrie dans le monde, en plaçant sur les autels, et en mettant au nombre des dieux, les astres, les cieux, les éléments, et toutes les autres créatures, raisonnables ou dépourvues de raison, sans excepter les plus brutes et les plus insensibles ; et pour justifier leurs désordres par des exemples respectables, il n'est aucune mer, rivière, fontaine, île, montagne, écueil, arbre ni recoin en cet Univers, dont ils n'aient fait la scène de quelque métamorphose scandaleuse, pour perpétuer l'infâme souvenir des impudicités, viols et adultères qu'ils osent attribuer aux dieux ; dégradant ainsi avec une impunité sacrilège ces pures lumières du firmament, jusqu'à leur donner les oiseaux et les bêtes mêmes pour complices de leurs brutales lubricités.

Comment voulez-vous que je ne rie pas, en voyant toutes les nations recevoir des habitants de cette République les préceptes de la vie morale ; l'estime de la vertu, et les règles pour réprimer les passions, tandis que nous, qui vivons avec eux, nous les connaissons pour les plus entêtés des hommes, les plus prompts à la colère, les moins en garde contre l'amour, les plus asservis à la jalousie, les plus susceptibles d'avarice, les plus sensibles à l'ambition, les plus inconstants, les plus vains, les plus remplis d'eux-mêmes et de mépris pour les autres ; les plus fiers et les plus opiniâtres.

Je ne saurais m'empêcher de rire, quand je vois la vanité de quelques citoyens qu'on place parmi les plus savants de cette République, et qui, semblables à des paons présomptueux, satisfaits de leurs études, se promènent fastueusement par la ville, avec la réputation de gens sages et bien instruits de tout ce qui leur est étranger, mais sans aucune connaissance d'eux-mêmes, laissant leur âme plus inculte que les forêts, plus barbare et moins traitable que les bêtes féroces. Je me ris de tous ces gens-là ; et je réserve mon estime pour celui, qui même sans aucune teinture des Sciences, sait maîtriser ses passions, et réprimer ses appétits. Sa modération lui répond que rien ne peut lui manquer, et qu'il a tout en abondance. Sa félicité...approche de celle des dieux.

Je ne trouve pas moins de quoi rire dans la vaine prétention de ceux qui, à l'exemple du grammairien Apion, s'imaginent conférer l'immortalité aux protecteurs à qui ils dédient leurs ouvrages, et qui, avec une orgueilleuse modestie, les consacrent à de grands princes, souvent très ignorants, sous prétexte de rechercher leur protection contre les envieux : comme si ceux-ci pouvaient défendre ce qu'ils n'entendent pas, ou si, depuis que l'imprimerie a formé une nouvelle branche de commerce, en achetant le livre, on n'achetait pas le droit de le critiquer. Il y avait bien plus de sagesse et de franchise dans la conduite des anciens, qui dédiaient tout uniment leurs livres à

leurs amis, ou à quelque prince ou autre personne distinguée, intelligente, sans autre motif de ce choix que son intelligence même dans la matière qu'ils traitaient.

Que si nous parcourons toutes les Sciences, qui sont le principal fonds de cette République, combien de choses ne trouverons-nous pas, tant en elles que dans ceux qui les professent, qui nous paraîtront plus dignes de risée que de pitié ? Voyez la vanité des grammairiens, qui, pour un peu de connaissance de la langue latine, se persuadent que toutes les Sciences et les professions sont de leur ressort. Voyez avec quelle satisfaction et quelle complaisance la Rhétorique s'approuve dans l'étalage de ses couleurs et du fard dont elle déguise la vérité. Qu'est-ce que tout son mérite, sinon une espèce d'adulation, l'art de subjuguier les esprits avec une douce violence, une vraie charlatanerie qui fait paraître tout ce qui n'est pas, et disparaître ce qui est ? C'est là cette fameuse lyre d'Orphée, qui attirait les animaux à sa suite, ou celle d'Amphion, qui donnait du mouvement aux pierres ; telle est la vertu de ses enchantements, qu'elle change les hommes en bêtes ou en pierres, à son gré. Voilà pourquoi les Spartiates ne voulurent point l'admettre dans leur ville, les Romains la bannirent par deux fois de la leur, et les stoïciens lui fermèrent l'entrée de leurs écoles, comme à l'art funeste d'émouvoir les passions, et d'augmenter les infirmités de l'âme. Le sage Socrate ne donne pas d'autres noms aux orateurs, que celui de flatteurs publics, à qui il ne croyait pas qu'on pût confier des emplois dans une République sans un danger extrême, parce que ces sortes de gens séduisent le peuple, l'entraînent où ils veulent par la douceur de leurs paroles, et en viennent même jusqu'à le précipiter dans des séditions, comme on le voit dans les exemples fameux de Brutus, de Cassius, des Gracques, de Caton, Démosthène et Cicéron.

La Rhétorique a pour sœur la Poésie, superbe et dédaigneuse, qui méprise les autres Sciences, et s'arroge présomptueusement la prééminence sur elles, parce qu'elle est la seule à qui l'Antiquité a érigé des théâtres. Elle ne veut point reconnaître qu'elle doit la naissance au Travail, père rustique et grossier de tous les Arts ; c'est du Ciel qu'elle prétend tirer son origine. Elle tire vanité de ce que les Scythes, les Crétois et les Espagnols écrivirent en vers leurs premières lois, et les Goths leurs hauts-faits de guerre ; mais si elle jetait un coup d'œil sur elle-même, elle aurait bien de quoi rabattre de cet orgueil. Elle verrait qu'elle n'est qu'un art plein d'une vaine affectation, toujours en opposition avec la vérité, se soutenant par l'imitation, se nourrissant d'inventions et de fictions perpétuelles ; que pour excuser son libertinage, elle eut l'effronterie d'en rendre les dieux complices, en les donnant pour inventeurs des débauches les plus honteuses ; que c'est elle qui entretient la passion de l'amour, en attirant, par ses tendres expressions et par ses charmes touchants, des flammes criminelles dans son propre cœur et dans celui des lecteurs ; que sa langue médisante se nourrit en rongant l'honneur d'autrui. Tout le monde sait comment elle a travesti la

reine Didon, cette vertueuse princesse que sa retenue, sa pudeur et son goût pour la retraite devaient faire proposer pour le modèle de son sexe dans l'état de veuve. Aussi, c'est pour tous ces beaux traits, et mille autres, que la Poésie fut détestée dans plusieurs Républiques, et que la sagesse la chassa d'auprès de Boèce.

L'Histoire n'est pas moins funeste à l'Univers. C'est elle qui, mieux que le marbre et le bronze, conserve et répand la mémoire des bonnes et des mauvaises actions, deux manières différentes d'aller à l'immortalité. Or, dans ce désir général d'immortaliser son nom, comme on est naturellement plus porté au vice qu'à la vertu, il ne manque pas d'Érostrates prêts à se précipiter dans quelque indigne forfait, pour obliger les historiens à parler d'eux ; et comme leurs annales rapportent indifféremment les vices et les vertus des rois et des princes, nous y cherchons bien plutôt à excuser notre lâcheté par leurs vices, qu'à nous animer au bien par l'exemple de leurs vertus. Ce que je trouve de plus risible dans les historiens, c'est leur confiance à se donner pour gens consommés dans la théorie et la pratique de la Politique, fondés sur la connaissance des événements qu'ils rapportent, et sur les belles réflexions dont ils en accompagnent le récit, comme si l'on pouvait s'y fier prudemment ; car soit amour propre ou flatterie, haine ou quelque autre passion particulière, soit négligence à constater la vérité, à peine y a-t-il un historien fidèle et exact dans sa narration. La plupart cherchent plus à faire briller leur esprit que la vérité, à présenter de grands exemples au public, qu'à exposer simplement les faits. Les Grecs se piquaient plus d'invention que d'exactitude. Les Latins les imitèrent. S'il s'en trouve parmi eux qui rapportent les événements comme ils se sont passés, la Politique ne peut se fonder là-dessus sans un grand danger. Il faudrait pouvoir en pénétrer les causes. Or, celles que nous donnent les historiens, sont incertaines, puisées dans leur imagination, ou recueillies des discours du public aveugle et ignorant. Il est peu, ou presque, d'historiens qui aient été témoins oculaires de ce qu'ils rapportent ; ou s'ils l'ont été, ils n'ont pu tout voir : ils n'ont point été admis aux conseils des princes, pour savoir les motifs de leurs démarches publiques et secrètes. Ils s'en sont rapportés au contraire sur les relations pleines de partialité, et où chacun tâche de mettre la vérité et la justice de son côté. Le plus souvent, ils n'ont pu juger des motifs que par les événements, règle fautive, que l'on fléchit au gré de son inclination pour ou contre, et qui donne lieu à de hardis écrivains d'employer toute la malignité de leur cœur, et toute la pénétration de leur esprit à donner les interprétations les plus sinistres aux actions des princes ; et comme il n'y a souvent qu'une nuance imperceptible entre les vertus et les vices, ils en prennent droit de travestir le courage en témérité, la libéralité en profusion, la prudence en lenteur, et la réserve en timidité. L'intérêt propre est un autre écueil non moins redoutable pour

les historiens. Il les rend adulateurs ou satiriques, à son gré. Ainsi tandis que Paterculus fait l'éloge

de Séjan, de Livie et de Tibère, on voit Tacite étaler l'ambition de Séjan, révéler l'adultère de Livie, et démasquer la duplicité de Tibère avec une malignité et une sagacité sans exemple à interpréter ses discours, au risque de leur prêter des sens qu'ils n'avaient pas ; licence dangereuse dans un historien, et dont les actions les plus pures ne sont point à couvert. Xénophon de son côté ne nous a point dépeint Cyrus tel qu'il fut, mais tel qu'il dut être. Ce sont des flatteries pareilles qui ont rendus célèbres les noms d'Hercule, Achille, Hector, Thésée, Épaminondas, Lysandre, Thémistocle, Xerxès, Darius, Alexandre, Pyrrhus, Hannibal, Scipion, Pompée et César, tous fameux brigands et tyrans de l'Univers.

Voyez la Philosophie naturelle enveloppée dans ses sophistiqueries et ce vain attirail d'arguments et de paroles, s'embrouillant jusqu'à se rendre inintelligible par le jargon scientifique qu'elle a imaginé pour se faire entendre ; elle en est tellement occupée, qu'elle ne tourne ni ses regards ni sa pensée vers l'étude des secrets de la Nature, comme elle le pratiquait dans sa naissance, et comme vous avez pu le remarquer dans ses premiers inventeurs.

Vous avez déjà parcouru les différentes sectes des philosophes moraux, vous avez examiné leurs écoles. Ainsi je ne m'arrêterai pas à vous faire observer qu'ils ne savent que cacher leurs vices sous les apparences de la vertu, et comment sous ces beaux dehors, les épicuriens sont des voluptueux ; les péripatéticiens des avarés ; les platoniciens et les stoïciens pleins de vaine gloire et d'orgueil. C'est là que vous pouviez voir l'opposition de leurs opinions au sujet de la félicité de l'homme. Épicure et Aristippe la font consister dans les délices ; Pythagore et Socrate dans la vertu ; Théophraste dans la fermeté d'âme ; Aristote dans la recherche de la vérité ; Diodore dans l'exemption de la douleur ; Périandre dans la gloire, les honneurs et les richesses ; Dinomaque et Calife dans les plaisirs joints à la vertu. Entendîtes-vous jamais de plus ingénieuses rêveries ? Je m'étonne qu'il ne s'en soit trouvé aucun qui ait mis le bonheur de l'homme à ne point écrire ; car c'est bien là un des plus grands et des plus pénibles travaux de la vie. Le seul Platon plus éclairé que les autres, vit que le bonheur ne pouvait se trouver dans les objets terrestres, mais dans l'union avec le souverain bien, en s'incorporant à ses idées ; car tant que l'homme est sur la Terre, il est exposé aux misères et aux vicissitudes de la Nature ; c'est le jouet de la Fortune, une ombre fugitive, la proie assurée de la Mort, et ce monde qui lui est donné pour son logement, est plein d'inconstance, un vrai champ de bataille et le théâtre de nos tragédies. Ainsi ce n'est ni dans l'homme ni dans sa demeure actuelle, que l'on peut trouver un bonheur accompli : il faut le chercher dans un autre séjour et dans un autre être. »

Après cette excursion, notre philosophe se tournant vers Varron et moi avec un visage gai, poursuivit ainsi son discours : « Voyez combien sottement l'Arithmétique s'enorgueillit de ce que

Pythagore a rêvé que les nombres renfermaient les Sciences ; elle qui naquit d'un coup de dé, qui fut allaitée dans le sein de l'Avarice. Son plus grand mérite est de resserrer avec ses caractères magiques dans un très petit espace, toutes les richesses du monde, et le chemin immense du Soleil.

Voyez avec quelle arrogance la Géométrie se targue de ce que sans elle on ne pouvait être admis dans l'école de Platon, et de ce que par son moyen les Égyptiens firent des statues qui articulaient les paroles ; Architas de Tarente, une colombe qui volait ; et Archimède, ces fameuses sphères de verre, qui avaient les mêmes mouvements que les cieux. Toute fière de ces merveilles, elle méconnaît la bassesse de son origine, et ne veut pas se souvenir qu'elle est fille des inondations du Nil, et sœur de ces vils insectes qui naquirent avec elle du même limon. Il faut dire néanmoins à sa louange qu'entre toutes les Sciences humaines, c'est celle dont les principes sont les plus certains et les plus constants ; que tout le monde s'accorde à les admettre, et qu'il n'y a jamais eu sur ce point de contestation, ni cette contrariété d'opinions que nous voyons dans l'Astronomie.

Tous ceux qui ont cultivé cette dernière science, Arabes, Égyptiens, Chaldéens, ont forgé des systèmes différents, tant sur le nombre des cieux, que sur leurs mouvements, épicycles, orbes différents, équants, que chacun a imaginés selon sa manière de concevoir, sans se mettre en peine de leur réalité ; car ces génies spéculatifs ne pouvant concilier les mouvements divers qu'ils observaient dans les cieux et dans les astres ; mouvements quelquefois opposés, toujours différents les uns des autres, ils conclurent qu'il était impossible qu'ils se trouvassent tous dans un même corps, et ils multiplièrent le nombre des cieux, à quoi ils ajoutèrent à leur gré des orbes, des équants, des épicycles, tant qu'il en fallait pour concilier ce qui paraissait à leur faible intelligence se contredire, et pour pouvoir mesurer et calculer avec certitude le cours des astres. Il faut l'avouer, c'est bien là la fausseté la plus ingénieuse et la plus heureuse qu'aient inventé les hommes, celle qui donne les résultats les plus sûrs et les plus exacts ; car au moyen de cette fabrique imaginaire, on en est venu au point de prédire les éclipses, les mouvements et les aspects des étoiles et des planètes, sans s'y tromper d'une minute. Il n'en faut excepter qu'un très petit nombre, comme Mars, et quelques autres que les lunettes ont fait découvrir dans ces derniers temps.

Mais en attendant que la marche de ceux-ci ne soit parfaitement connue, s'il est nécessaire de les faire tous concourir pour en tirer un jugement certain, comment l'Astrologie a-t-elle la témérité de pronostiquer les événements futurs et de la disposition des cieux et de la nature des astres, tandis que notre courte intelligence ne peut embrasser dans sa sphère la pleine connaissance de tout cela, et que l'entendement humain est un instrument trop faible pour s'élever ainsi de la Terre jusqu'aux cieux ? Dira-t-on que par les effets on peut connaître les causes ? Cette méthode n'est pas applicable ici ; car le nombre des étoiles étant presque infini, comment démêler si tel effet

provient de celle-ci ou de celle-là, vu surtout que leurs influences varient selon leurs positions et leurs aspects différents ? Et quand même on connaîtrait distinctement la nature et les vertus des astres, s'il est vrai que leur influence incline seulement notre volonté, mais ne la détermine point invinciblement, comment assoir là-dessus un jugement exempt de témérité ? Ajoutez que la liberté, l'éducation, les lois, la religion, les usages, le séjour, la subordination, la prudence et une infinité d'autres circonstances accidentelles, détruisent ou corrigent nos inclinations. Et il ne sert de rien de dire avec Origène et Albert le Grand, que les étoiles ne sont point la cause des événements futurs, mais les annonces de ce que fera le libre arbitre, annonces écrites de la main de Dieu, en caractères de lumière, par le moyen des étoiles, dans le grand livre des cieux, dont les divers mouvements tracent sans cesse et font lire à l'Univers tout ce qui doit y arriver ; car y ayant une infinité d'événements qui peuvent procéder du libre arbitre, dans un si grand nombre d'années, et parmi tant d'hommes vivants, il est impossible qu'ils soient tous annoncés par les astres, dont le mouvement est perpétuellement uniforme.

Mais enfin, ceux qui consomment leur vie dans l'étude de cette science, peuvent trouver quelque excuse dans l'ambition d'approcher de la divinité, par la connaissance de l'avenir ; mais sur quoi se justifieront les jurisconsultes, eux qui ne vivent que pour les autres, toujours occupés de procès et d'intérêts étrangers, adonnés à une faculté où la mémoire ressemble à un éléphant chargé de tours, ou même de montagnes, de textes et de livres ; profession qui se transmet comme par substitution des pères aux enfants, avec ses répertoires, où l'on trouve plutôt qu'on n'étudie les matières, et où l'esprit renonçant à sa généreuse liberté, suit en aveugle les paroles et la volonté du législateur, comme si ces lois étaient toujours fondées sur les principes invariables du droit naturel. Sans cette condition, je ne sais comment on peut donner le nom de science à la Jurisprudence qui n'est qu'une production de l'esprit humain, sujet à l'inconstance et aux ténèbres. C'est de quoi s'étaient bien convaincus ces premiers législateurs qui, sachant que leurs lois n'étaient que des inventions humaines, pour les faire recevoir avec plus de respect, tâchèrent de persuader aux peuples, qu'elles leur avaient été inspirées par quelque divinité. Ainsi Mercure avait dicté celles d'Osiris ; Jupiter, celles de Minos ; Saturne, celles de Charondas ; Minerve, celles de Solon ; et la nymphe Égérie, celles de Numa Pompilius ; prétentions ridicules, et démenties par l'inspection de ces belles lois. Pour peu qu'on les examine, on trouvera, dans plusieurs, une opposition avec l'honnêteté, la droite raison et la lumière naturelle, qui décèle la conception humaine dont elles tirent leur origine. Enfin, tel est le caractère des jurisconsultes, qu'il faut également les payer pour qu'ils parlent et pour qu'ils se taisent.

Je les regardais comme l'espèce la plus funeste au genre humain, s'il n'y avait pas de médecins qui sont encore pires. Si les premiers dévorent nos biens, ceux-ci s'en prennent à nos jours. Personne ne l'éprouve mieux que les princes. Car les médecins, sachant combien l'amour de la vie est naturel à l'homme, et qu'ils n'ont nulle part autant de crédit que chez les infirmes et les valétudinaires, se font une affaire d'État d'affaiblir la complexion des princes, pour les tenir dans leur dépendance, et en tirer biens, honneurs et crédit. C'est ce qui me fait admirer la sagesse de ce roi de France, qui donnait de grands salaires à ses médecins tant qu'ils le maintenaient en santé, et les leur supprimait dès qu'il tombait malade. Je trouve bien plus heureux les Égyptiens et les Arcadiens qui ne voulurent point de cette science, ou plutôt de cet art militaire, introduit, sans doute, au temps des guerres civiles, et employé alors pour faire la guerre, comme on la fait aujourd'hui avec le fer et le feu. La Grèce connut bien ce moyen de destruction, lorsque, pour anéantir les Romains, elle leur envoya des médecins. Mais cette sage République découvrit le piège, et les bannit de ses États. Pour juger de l'incertitude de cet art, il suffit d'observer que les complexions des hommes diffèrent autant entre elles que leurs visages, et sont si difficiles à découvrir, qu'à peine chacun peut parvenir, avec l'expérience, à connaître la sienne ; encore cette voie n'est-elle pas sûre, à cause des changements qu'y apportent le temps et divers accidents. Or, cette connaissance étant presque impossible aux médecins, comment, sans cela, procéderont-ils justement à la cure ? Et quand même ils auraient cette connaissance au plus haut degré, il y a un si grand nombre de maladies et de causes d'où elles procèdent, qu'ils ne sauraient les deviner juste, pour appliquer à propos leurs remèdes ; et supposé qu'ils fussent assez heureux pour les deviner, ils auraient encore besoin d'une autre connaissance, qui est celle de la vertu et des effets de remèdes. Or, c'est ce que la Nature nous a refusé avec beaucoup de sagesse, pour entretenir par là le commerce, la communication et la correspondance des diverses nations entre elles. Elle a tellement su distribuer les vertus qu'elle a cachées dans les pierres, les plantes et les animaux, qu'on ne saurait les trouver réunies en un même lieu, mais éparses en des climats fort éloignés les uns des autres, afin que la nécessité d'aller chercher dans un autre pays, ce que l'on ne trouve pas dans le sien, les entretînt tous en union et en amitié. Enfin, quoique l'expérience travaille sans cesse à découvrir ces secrets, et soit parvenue à en connaître un certain nombre, l'application en est toujours dangereuse, ceux qui guérissent une partie étant souvent contraires à une autre. Mais à quoi bon tant de raisonnements ? Il suffit de voir combien peu de gens meurent de mort naturelle ; tandis que toutes les morts devraient l'être, si la médecine avait quelque certitude ; elle corrigerait tellement les quatre principales humeurs, et maintiendrait si bien l'équilibre entre elles, que toutes se consumeraient également, et se résoudraient par degré jusqu'à leur entière extinction. C'est ce

qu'avait bien compris celui qui disait de la Médecine, que l'art était long, la vie courte, et l'expérience trompeuse. Ainsi les médecins sont plus dangereux que les maladies mêmes. La Nature a d'ordinaire, plus de force contre celle-ci, que contre les pilules et les breuvages empoisonnés de ceux-là.

Voilà le portrait fidèle des Sciences : tel est le haut point de perfection où sont élevés les citoyens de cette République. N'ai-je pas là matière suffisante à rire sans compter les sujets particuliers que j'en trouve dans mille incidents bizarres qui surviennent ici à toute heure. De ce genre est l'aventure dont je venais d'être témoin, lorsque vous m'avez rencontré, et dont vous désirez savoir le fond. Je riais de voir un poète qui venait de finir une épigramme, et qui, sans se donner le temps de laisser sécher l'écriture, tout hors de lui, courait en faire part à ses amis, avec tant de précipitation, qu'on eût dit qu'on venait de lui couper le nez, et qu'il courait chez un chirurgien le faire rejoindre, tandis que la plaie était toute fraîche. »

À cette bouffonnerie, nous éclatâmes de rire Varron et moi ; et Héraclite qui était près de nous, les yeux baissés et noyés de larmes, élevant la tête et la voix, et dissipant, par le feu de la colère, ces vapeurs continuelles, nous apostropha en ces termes : « Il faut avoir absolument perdu l'esprit, pour pouvoir rire ici, ou n'en avoir pas assez conservé, pour connaître tous les maux de cette République, et combien la Nature, dans le partage de ses dons, en fut avare à l'égard de nos citoyens. Car, s'il est vrai qu'elle fait naître avec nous la Logique, la Rhétorique, la Poésie, la Morale et les autres Sciences, elles naissent enveloppées de ténèbres si épaisses, que pour leur donner quelque éclat, il faut consumer nos années dans des travaux continuels. Il en est de notre esprit comme des diamants, de l'or et de l'argent, au sortir de la mine. Il faut appliquer le burin ou le feu sur ces précieuses matières, pour les dépouiller des grossières enveloppes qui les recouvrent, les purifier et leur donner du lustre ; sans quoi tout leur prix reste enseveli. De même ce n'est que par une longue suite de travaux pénibles que l'on parvient à limer nos esprits, et à découvrir en eux les Sciences qu'ils recèlent. À combien de peines, de voyages et de veilles, ne faut-il pas nous dévouer dans un âge plus mûr ? Tant de lectures, tant d'écritures, tant de méditations, et pourquoi ? Pour venir à bout de répandre quelque peu de lumière sur nos discours.

Ce qu'il y a de plus humiliant, c'est que, pour acquérir ce peu de connaissances que nous possédons, il a fallu nous mettre à l'école des animaux, envers qui la Nature est plus libérale et plus bienfaisante. Ce sont eux qui nous ont appris la plupart des Sciences et des Arts. Nous tenons la Politique des abeilles ; et l'Économie des fourmis. Celles-là nous ont donné l'idée du gouvernement monarchique qui se réduit à un seul ; celles-ci de l'aristocratique qui se partage en un petit nombre,

mais des principaux de l'État. Les grues nous ont tracé le modèle de la Démocratie, où chacun, à son tour, a part aux affaires publiques. Le milan nous apprit l'art de naviguer ; ses ailes furent le modèle des rames, et sa queue du gouvernail. La caille nous montra l'usage des voiles. L'araignée nous a appris l'art du tisserand ; l'hirondelle, celui de bâtir ; la cigogne, l'usage des clystères ; l'hippopotame, la saignée ; l'éléphant, la chirurgie. Parmi les animaux, nous trouvons plus de lumière sur l'Astronomie, que n'ont pu en acquérir les hommes par des veilles continuelles. Le cynocéphale, par ses aboiements, marque les jours, les nuits et les heures, comme une horloge animée, et nous annonce le temps de l'équinoxe ; l'oiseau Verio ne se montre que le jour du solstice ; les dauphins, les canards et les alcyons, nous pronostiquent les tempêtes. »

Il en était là, lorsque nous fûmes obligés de nous retirer sous un portique, pour laisser passer un troupeau d'animaux de diverses espèces, lions, tigres, loups, renards et autres, même de ces animaux imparfaits qui naissent de la pourriture de la terre. Ils se laissaient paisiblement conduire par un homme d'une laideur et d'une difformité monstrueuse, petit de taille, la tête pointue, le front étroit, les yeux enfoncés, le nez épaté, de grosses lèvres pendantes, le teint noir et brûlé, avec une bosse par devant et une par derrière, un carcan au cou, les joues marquées de deux « S ». Sitôt qu'Héraclite l'eut aperçu, il reprit ainsi son discours :

« Suivez cet esclave, qui se nomme Ésope, et vous verrez qu'en faisant parler les animaux qu'il mène à sa suite, il enseigne, par leur moyen, la vraie Philosophie morale et la Politique, dont ils sont en effet les maîtres les plus sûrs et les plus exacts que nous ayons. Eh quoi, ajouta-t-il, en s'adressant à Démocrite, en tout cela, y a-t-il sujet de rire ou de pleurer sans cesse, pour un philosophe éclairé et instruit de la décadence de la nature humaine ? »

Cette invective qu'il accompagna d'un copieux torrent de larmes, ne fut pas capable de réprimer les éclats de rire de Démocrite. Pour moi, je riais également de l'un et de l'autre, voyant que celui-là pleurait de ce que celui-ci riait, et celui-ci se moquait de ce que l'autre ne riait pas. Je ne vis de part et d'autre que passion et jalousie outrée contre les Sciences. Qu'est ce que la Poésie, sinon une flamme céleste qui n'embrase qu'un petit nombre d'âmes privilégiées ? La Rhétorique, une inspiration divine qui nous persuade de la vertu ? L'Histoire, un miroir, où Dieu nous fait voir les temps passés, présents et à venir ? La Philosophie naturelle, un effort de son pouvoir ? La Morale, une émanation de son être ? L'Astronomie, un exemple de sa grandeur ? L'Arithmétique, une description abrégée de son essence et de sa majesté ? La Géométrie, un instrument de son gouvernement en nombre, poids et mesure ? La Jurisprudence, un exercice de sa justice ? Et la Médecine, une attention de sa bonté ? Mais il n'est rien de si pur, à quoi l'envie ne s'attache. Le Soleil est ce qu'il y a de plus brillant parmi les êtres créés...Et cependant il se trouve des téméraires

qui, sans avoir les yeux d'un aigle, osent fixer ses rayons, et soutenir que parmi cette vive lumière, on découvre des taches et des obscurités.

J'abandonnai enfin ces deux philosophes à leur entêtement, et je m'en allai plus loin. En doublant un coin de rue, je vis Sappho qui s'enfuyait à toutes jambes et en désordre, pour se dérober à la fureur de son père qui la poursuivait. J'arrêtai celui-ci, pour savoir les raisons de sa colère. Il se répandit en plaintes amères contre sa fille, de ce que, pour s'amuser à faire des vers, elle avait abandonné les occupations du ménage, de coudre et de filer, quoique ce soit la science la plus convenable aux femmes, celle qui mérite toute leur application, et où elles doivent mettre toute leur gloire, au lieu de s'infatuer de vaines études dont tout le fruit est une honteuse dissipation, une vanité insupportable, et une envie présomptueuse de faire parade de leur savoir, qui leur fait rechercher la compagnie et les conversations des hommes, au mépris de la retenue et des bienséances de leur sexe, et avec un péril évident pour leur honneur. Je fus touché de l'affliction de ce père infortuné, à qui la fureur de sa fille pour le bel esprit, sa vie dissipée et ses égarements bien connus de toute la ville, procuraient une vieillesse si misérable. Je tâchai de le consoler avec les meilleurs raisons que je pus trouver.

Après quoi j'entrai dans une place où je vis ces célèbres hôtelleries de Plantin, de la Fleur de Lis, du Griffon, de la Salamandre, et nombre d'autres, où l'on trouvait tous sortes d'appâts en abondance. J'y vis des *Énéides* à l'étuvée, en pâté et en hachis ; des *Fastes* et des *Métamorphoses* rôtis, bouillis, en tourte et en friture, et une infinité d'autres ragoûts différents, à si bon compte que je ne crus pas devoir chercher ailleurs la source des fréquentes maladies des habitants, de ces indigestions et de ces maux de tête qui les tiennent dans un état de langueur et de faiblesse continuelle, et qui ne viennent que de leur intempérance à se gorger de ces mets littéraires. De tout ce que je vis, rien n'attira davantage mes regards qu'une capilotade de poètes, et un pot pourri de politiques, qui avaient très bon air, et que j'aperçus dans l'Hôtellerie de Plantin. Nous y serions entrés, mais Varron voulut me faire voir auparavant le palais où l'on rendait la justice et qui était sur cette même place.

Nous y fûmes à l'instant, et nous trouvâmes à la porte des exécuteurs de la Justice occupés à pendre nombre de parjures qui avaient affirmé avec serment, beaucoup de choses dont ils n'avaient ni certitude ni connaissance par eux-mêmes, mais simplement sur la foi et la parole de leurs maîtres. On faisait subir le même supplice à plusieurs ultramontains convaincus de mauvais commerce avec la langue grecque.

Nous entrâmes ensuite dans une grande salle, dont deux grammairiens étaient portiers. Là, nous vîmes assis sur des gradins élevés, les trois juges si célèbres dans l'Antiquité, Minos, Rhadamante et Éaque. L'audience commença, et je vis s'avancer, pour plaider, un vieillard appuyé sur un bâton, branlant la tête et les mains, et à qui l'on eût donné, sur son air décrépît, plus de quatre-vingt-dix ans. Je m'étonnai qu'à cet âge, il ne songeât pas à se couler, dans le repos et la tranquillité, ses derniers jours de sa décrépitude. Je demandai à Varron le nom de cet homme-là.

« C'est, me répondit-il, ce Turanius dont parle Sénèque, procureur extrêmement actif, nourri dans les procès, et tellement accoutumé au fracas et aux clameurs des tribunaux, que, Caius César l'ayant obligé de se retirer, il s'en fut chez lui, et s'étant mis au lit comme un homme prêt à rendre l'âme, il ordonna à ses domestiques de le pleurer comme mort. Aussitôt, toute sa maison se mit à pleurer le loisir de son vieux maître ; et si l'on ne l'eût pas rétabli dans ses fonctions, il y a longtemps qu'il serait en terre. Telle est la folle ambition des hommes, qu'ils aiment mieux vivre pour les autres que pour eux-mêmes, et meurent sans avoir connu le prix de la tranquillité et de la paix de l'âme. »

J'étais curieux d'entendre ce personnage ; mais je fus privé de cette satisfaction, par l'arrivée d'une troupe de sbires qui traînaient Jules César Scaliger, comme un criminel garroté, les fers aux mains, et un bâillon à la bouche. Je vis entrer à sa suite Ovide, Plaute, Térence, Properce, Tibulle, Claudien, Stace, Silius Italicus, Lucain, Horace, Perse, Juvénal et Martial presque tous estropiés, et le visage balaféré ; l'un sans yeux, l'autre sans nez, quelques-uns avec des dents et des cheveux postiches, d'autres avec des bras et des jambes de bois, si défigurés, en un mot, qu'ils ne se reconnaissaient pas eux-mêmes. Dès qu'on eut fait silence dans la salle, Ovide, comme le plus éloquent et le plus au fait de la Rhétorique et de la Jurisprudence qu'il avait étudiées dans ses jeunes ans, prit la parole au nom de tous, et parla ainsi contre Scaliger :

« Dans cette cause, messieurs, il est inutile de recourir aux artifices de la Rhétorique, pour capter votre bienveillance par un exorde étudié, préparer votre attention par la proposition du sujet, porter la lumière dans vos esprits, par une claire exposition, y porter la conviction par le délai des preuves, et résumant le tout par une péroraison véhémement, enflammer vos cœurs et les animer à la punition du coupable. Vous avez sous les yeux le corps du délit, la main sanglante qui s'est portée à le commettre, et le sang qui coule encore de nos plaies : la vérité du fait souffrirait des embellissements de l'art oratoire, et votre promptitude à punir, s'impatienterait d'un long discours. Laissons parler pour nous nos visages défigurés, nos corps mutilés ; voilà les outrages ; vous voyez le coupable. Nous ne voulons pas d'autre défenseur de notre innocence, ni d'autre témoin de notre conduite, que cette République même, dans laquelle nous avons vécu plus de mille ans, tranquilles, paisibles, estimés et honorés de tout le monde.

Par quel endroit Plaute et Térence ont-ils pu s'attirer un pareil traitement ? Eux qui ont toujours fait l'amusement et les délices du public ; l'un par ses plaisanteries et ses grâces naïves ; l'autre par un ton de politesse plus élevé, et une élégance plus recherchée. Quel est le crime de Propertius et de Tibulle, ce couple d'auteurs aimables, tendres et touchants ? Pour Silius Italicus, il est si humble, qu'il ose à peine lever les yeux, marchant toujours terre à terre, et tâchant de trouver, dans les autres, les grâces qui lui manquent. Ennius à la vérité est d'un commerce un peu dur ; mais on doit lui pardonner ce défaut en faveur de son génie. Claudien est toujours brillant de parures, et quoique ses richesses soient modiques, il a le talent de s'en faire honneur. Que si Stace est présomptueux, et Lucain superbe, ce sont là des vices qui ont leur source dans l'élévation et la véhémence du génie, et qui ne font tort à personne. Horace est grave et composé ; mais s'il estime ses talents, il ne méprise point les autres ; et s'il pince quelquefois, c'est toujours avec politesse, et dans la vue de faire rire. J'avoue que Juvénal est satirique ; mais il est homme de bien, et ne suit en cela que son zèle pour l'amendement de cette République. Il ne reprend les vices qu'en général, et je ne sache pas qu'il ait dit un mot de Scaliger dans ses satires. Perse encore moins ; il est d'ailleurs si obscur, si embrouillé et si peu intelligible, que, quand même il l'aurait pincé, celui-ci aurait bien pu faire semblant de ne pas l'entendre. Bien d'autres n'auraient su décider si le trait lancé s'adressait à lui ou à tout autre. Il n'y a que Martial, dont l'humeur terrible, les bons mots, les plaisanteries et les paroles à double sens auraient pu lui faire ombrage ; mais il jure que de ses jours il ne l'avait vu, ni n'avait seulement entendu parler de lui. Pour ce qui me regarde, je puis dire sans vanité et sans amour-propre, que j'ai toujours passé pour un homme d'une humeur douce et paisible ; et quoiqu'on me trouve de la facilité pour tout, je n'en ai jamais abusé pour faire mal à personne. J'avoue que j'ai donné dans des égarements, pour avoir trop exercé ma plume sur des sujets amoureux ; mais j'en ai été puni par le bannissement, et jamais personne ne le fut deux fois pour une même faute. Et d'ailleurs, quand nous aurions tous été coupables, Scaliger était-il juge compétent ? C'est à vous seuls qu'il appartenait d'en connaître.

Mais est-il surprenant que cet insolent ait eu l'audace de s'en prendre à nous autres profanes, puisque ses mains sacrilèges n'ont pas respecté des auteurs pieux et religieux, tels que Sannazar, Bède, Pontau, Fracastor et tant d'autres. Songez, Messieurs, à venger notre honneur outragé, songez à venger la tranquillité de cette République, troublée sans cesse par les insolences et les entreprises téméraires d'un citoyen, dont la lime, ou pour mieux dire, le poignard acéré ne vous épargnera pas vous-mêmes. »

À peine Ovide eût-il achevé son plaidoyer, que Scaliger, débarrassé de son bâillon, commença à parler pour sa défense, mais avec tant d'orgueil et de mépris pour ces poètes respectés

de l'Antiquité, que ceux-ci furieux de se voir insulter dans un lieu si public, oubliant le respect qu'ils devaient aux juges, se précipitèrent sur lui, et le traînant par la salle, se rendirent eux-mêmes juges et exécuteurs de la sentence qu'ils auraient pu attendre du tribunal. Cette incartade leur eût coûté cher, si les juges n'eussent été détournés dans ce moment par un autre objet de plus grande importance. Ce fut l'arrivée d'une multitude de peuple qui entra précipitamment dans la salle, jetant les hauts cris, de ce que Mesdames les Sciences avaient déserté de leur palais, et qu'on n'y avait trouvé à leur place que quelques indices de leur ancien séjour. À cette vue, les citoyens levant les yeux au ciel, poussèrent des cris perçants. Ils aigrissaient leur douleur, et excitaient leurs larmes, en se montrant, les uns aux autres, quelques nippes qui restaient de l'habillement de ces dames. L'un apportait une robe émaillée des fleurs de la Rhétorique ; l'autre, une coiffure toute éclatante des rubans de la Poésie ; celui-ci, un bandeau de la Jurisprudence : celui-là un miroir de la Philosophie.

À ces nouvelles, les juges se troublèrent, et tout hors d'eux-mêmes à la vue d'une si grande perte, ils sortirent de la salle, pour aller informer sur cet événement et aviser un remède convenable. De leur côté, les poètes suspendirent les coups de leur vengeance sur Scaliger. Pour moi, touché de compassion en faveur d'un si grand esprit, cette vive lumière des Belles Lettres, je voulus profiter de cet instant de calme, pour les apaiser, en leur parlant avec douceur ; mais Claudien me répliqua d'une manière si grossière, et mon songe avait si fort l'air de la réalité, que j'en fus outré de colère. Je levai le bras sur lui, comme un homme éveillé, et je m'élançai pour lui décharger un soufflet sur le visage ; mais je donnai lourdement contre le bois de mon lit : le coup m'éveilla et fit disparaître les illusions dont j'étais le jouet depuis si longtemps. Je reconnus alors toute la vanité des recherches des hommes, des pénibles travaux qu'ils entreprennent, des longues veilles dont il se consomment pour un peu de savoir ; et que le vrai sage n'est point celui qui a fait le plus de progrès dans les Arts et les Sciences, mais plutôt celui qui s'est fait des idées saines de toutes choses, qui, s'élevant au-dessus des opinions légères et vaines du vulgaire, ne reconnaît, pour vrais biens, que ceux qui sont indépendants de la volonté d'autrui ; enfin dont l'âme, toujours constante et inaccessible aux impressions de l'amour et de la crainte, trouve peu de choses dignes de la toucher, et rien qui ait la force de la subjuguier ou de la troubler.

CONCLUSION

Issu de l'imaginaire humaniste, le concept de *Republica Literarum* a fécondé la littérature européenne pendant plusieurs siècles. La satire ménippée, héritage d'auteurs antiques au style fort piquant, est un terreau fertile sur lequel Diego de Saavedra Fajardo a pu faire croître son œuvre : c'est parce que l'hybridité et la malléabilité de cette forme lui permettent de se livrer à de nombreux essais et manipulations littéraires que la *República Literaria* est aussi riche. Saavedra Fajardo utilise les matériaux de la littérature humaniste, les essaye et les combine : au cœur de la matrice ménippéenne, il mélange la trame du songe-cadre critique et le style de la conversation plaisante, les additionne de l'esthétique du parnasse poétique, et les fait réagir avec les paradoxes et réfutations que lui fournit le contre-encyclopédisme de Corneille Agrippa. Son Grand Œuvre littéraire, que l'admiratif disciple Mayans y Ciscar qualifierait volontiers de brillant et pur, se livre au lecteur comme le joyau tant désiré par les humanistes : Saavedra Fajardo ouvre les portes de la République Littéraire, acceptant le temps d'un songe de transformer l'idéal lointain en utopie littéraire accessible par l'écriture et la lecture. Le voyage dans le rêve du narrateur-auteur devient alors une plongée dans le rêve des humanistes²³³, une aventure esthétique et littéraire. Le texte, finalement assez court, est un véritable laboratoire d'alchimie dans lequel se construit déjà sous une certaine forme ce que sera plus tard le roman.

Toutefois, notre auteur connaît le prix à payer pour un tel voyage dans l'utopie de la *Respublica Literarum*. Ce prix, c'est celui de la désillusion, car si tous les grands noms des Arts et des Sciences sont conviés dans ce grand salon qu'est la République des Lettres, c'est pour mieux s'affranchir de leur image trop idéalisée. De l'Antiquité à l'Europe du XVII^e siècle, poètes, philosophes, historiens, artistes, scientifiques et autres membres du panthéon des savoirs, tous attendus avec impatience par le lecteur désireux de faire partie de cette communauté intellectuelle, se révèlent bien décevants. Minée par le ridicule, le mensonge et les contradictions, la République des Lettres tient plus de la dystopie : l'idéal se flétrit, le rêve devient cauchemar. Partout, on ne voit plus que la vanité des Arts et des Sciences, et pire encore, la cité est envahie par ceux que les lettrés

²³³ Voir Francisco Rico, *Le Rêve des humanistes : de Pétrarque à Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

avaient le plus en horreur : charlatans et pédants, que l'on tente sans cesse de tenir hors de la communauté réelle de la *Respublica Literarum*, ont finalement trouvé refuge dans l'utopie littéraire et l'ont gangrenée en profondeur. Mais peut-être que ce sont les fondations mêmes de la cité qui sont pourries, et qu'il ne s'agit pas là d'un banal combat entre une Antiquité idéalisée et un présent honni : le ridicule et la vanité sont depuis toujours inséparables de la recherche du savoir. Le narrateur, accompagné par Varron et Démocrite, prend le parti d'en rire. En est-il de même pour tous, ou Héraclite fait-il des émules ?

Dans cette pierre philosophale maudite mais si séduisante s'agite un concentré de pensées et de réflexions qui témoignent du bouillonnement intellectuel et philosophique propre à un homme tel que Diego de Saavedra Fajardo — car nous pensons pouvoir affirmer, au terme de ce voyage, qu'il est sûrement l'auteur du texte. La satire de l'idéal de *Respublica Literarum*, parce qu'elle rend le narrateur-auteur juge des mœurs des habitants de la cité imaginaire, permet aussi de porter un jugement sur l'Europe d'alors, d'écorcher les mauvais souverains et de vitupérer contre les guerres aussi nombreuses qu'illégitimes aux yeux du diplomate espagnol. En pourfendant la vanité des citoyens des deux Républiques Littéraires, l'imaginaire et la réelle, Saavedra Fajardo se range du côté des nombreux dissidents qu'a pu produire l'euphorie humaniste : compagnon de route de Lucien, de Corneille Agrippa, de Montaigne et des sceptiques, il fait partie de ceux qui ont pensé le difficile et souvent paradoxal rapprochement entre foi chrétienne et éthique intellectuelle de la modération. Conscient que cette posture est difficile à tenir, et même dangereuse dans une Espagne de l'Inquisition et des mises à l'Index, notre narrateur-auteur révèle les mécanismes littéraires de la censure tout en revendiquant à couvert une *parrhésia* salvatrice. Si Saavedra Fajardo n'est pas aussi téméraire que Lucien, il n'en est pas moins orthodoxe et mordant.

Le succès de ce petit bijou littéraire semble proportionnel à la taille du tissu savant déchiré par les coups de dents de l'auteur. En Espagne, le succès est immédiat et durable, à tel point que le texte devient vite difficile à établir tant il existe de versions différentes selon le sérieux des éditeurs, et nous sommes en grande partie redevables du travail de Mayans y Ciscar, aussi imparfait puisse-t-il être aujourd'hui. La trajectoire de l'œuvre en Europe est globalement semblable à celle du pays de Saavedra Fajardo, même si des divergences notables existent, et cela n'a en soi rien d'étonnant lorsque l'on sait à quel point les milieux littéraires aux XVII^e et XVIII^e sont friands de voyages imaginaires subversifs. Grasset, libraire romanesque, espérait sûrement profiter de cet engouement afin de réussir un coup littéraire. Mais son édition n'aura finalement pas le succès escompté malgré le soutien de Mayans y Ciscar et les détours employés pour imprimer le texte.

Ainsi, le concept de *Respublica Literarum* chez Diego de Saavedra Fajardo, non seulement devient – pour reprendre l’expression de Botz et Waquet – le « lieu de tensions inévitables entre les idées et les faits, l’utopie et la réalité »²³⁴ qui écorche les humanistes en mettant en lumière leurs ridicules, mais ruine aussi les fondements mêmes sur lesquels repose l’idéal qui servait de pierre de touche. Mais peut-être propose-t-il ainsi un autre humanisme, qui reposerait cette fois-ci non plus sur un encyclopédisme pédant et vain, mais sur une mise à distance comique, qui permettrait d’examiner les savoirs par un jeu littéraire paradoxal pour ne conserver qu’un petit nombre de certitudes. C’est d’ailleurs en ce sens que semble aller la conclusion du récit. Toutefois, le pessimisme épistémologique de Saavedra Fajardo est une matrice littéraire d’une incroyable puissance. Qu’est-ce que la littérature, qu’est-ce que le roman, sans le doute, l’incertitude, l’imaginaire et le rêve ? Montaigne avait peut-être alors perçu mieux que quiconque la capacité du songe à dire le réel : « Notre veillée est plus endormie que le dormir ; notre sagesse, moins sage que la folie. Nos songes valent mieux que nos discours »²³⁵.

²³⁴ Bots et Waquet, *op. cit.*, p. 27.

²³⁵ Montaigne, *op. cit.*, p. 306.

BIBLIOGRAPHIE

I. Textes étudiés

a. Corpus principal

SAAVEDRA FAJARDO, Diego de, *La República Literaria* (1655 et 1670), éd. Gregorio Mayans y Ciscar, Madrid, Juan de Zúñiga, 1735.

- *La República Literaria*, éd. Jorge García Lopez, Barcelona, Crítica, « Clásicos y Modernos », 2006.
- *La République Littéraire*, trad. et éd. de François Grasset, François Grasset & Cie, Lausanne, 1770.

b. Les œuvres de Saavedra Fajardo

SAAVEDRA FAJARDO, Diego de, *Corona gótica* (1646), éd. José Luis Villacañas Berlanga, Murcia, Tres Fronteras, 2008.

- *Empresas Políticas* (1640), éd. Sagrario López Poza, Madrid, Catedra, « Letras Hispánicas », 1999.
- *Locuras de Europa* (1748), éd. José Maria de Alejandro, Salamanca, Madrid, Barcelona, Anaya, 1965.
- *Le Prince chrestien et politique*, trad. Jean Rou, Paris, Compagnie des Libraires du Palais, 1668.

c. Sources et œuvres apparentées

AGRIPPA, Corneille, (NETESHEIM, Heinrich Cornelius Agrippa de), *De incertitudine et vanitate scientiarum et artium atque excellentia verbi dei declamatio invectiva* (1530), Paris, J. Petrus, 1531.

- *Déclamation sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, trad. Louis Turquet de Mayerne, Genève, Jean Durand, 1582.

BOCCACE, Giovanni (BOCCACIO), *Les Femmes illustres (De Mulieribus claris)*, éd. Vittorio Zaccaria et Jean-Yves Boriaud, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les classiques de l'Humanisme », 2013.

BOCCALINI, Trajano, *Pierre de touche politique, tirée du Mont de Parnasse*, éd. et trad. française, Paris, Jacques Villery, 1626.

- *De Ragguagli di Parnasso* (1612), Venise, Guerigli, 1642.

CICÉRON, *La République*, T. II, Livres II-VI, trad. et éd. Esther Bréguet, Paris, Les Belles Lettres, 1980.

ÉRASME, Désiré, *Éloge de la Folie et autres écrits*, éd. Jean-Claude Margolin, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2010.

- *Silènes d'Alcibiade*, éd. Jean-Claude Margolin, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

FONTENELLE, Bernard (LE BOVIER DE), *Nouveaux Dialogues des Morts*, éd. Jean Dagen, Paris, Marcel Didier (STFM), 1971.

FORNER, Juan Pablo, *Exequias de la lengua castellana. Sátira menipea* (1782), Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2000.

LUCIEN DE SAMOSATE, *Œuvres complètes*, éd. et trad. de Émile Chambry, T.1, Paris, Garnier Frères, 1933.

MONTAIGNE, Michel de Montaigne, *Essais* (1572-1592), Livre II, éd. Pierre Michel et Albert Thibaudet, Paris, Gallimard, 1987.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, éd. et trad. Stéphan Schmitt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013.

QUEVEDO, Francisco de, *Songes et discours*, trad. Annick Louis et Bernard Tissier, Paris, Corti, coll. « Ibériques », 2003

SWIFT, Jonathan, *Œuvres*, éd. et trad. Émile Pons, Jacques Pons, Maurice Pons, Bénédicte Lilamand, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965.

VIVES, Juan Luis, *Sueño al margen del « Sueño de Escipion » ciceroniano*, in *Obras Completas*, (p. 605-635).

Voyages imaginaires, songes, visions, et romans cabalistiques, T.I-XXXVI, Paris, Charles-Georges-Thomas Garnier, 1787-1789.

II. Bibliographie critique

a. Sur la República Literaria

BLECUA, Alberto, « Las repúblicas literarias y Saavedra Fajardo », *Crotalón. Anuario de filología Española*, 1, Barcelona, 1884, p. 67-97.

BOADAS, Sònia, « Saavedra Fajardo y la revolución astronómica del siglo XVII », in Sònia Boadas, Félix Ernesto, Daniel García Vicens, *La tinta en la clepsidra. Fuentes, historia y tradición en la literatura hispánica*, Barcelone, Promociones y Publicaciones Universitarias S.A., 2012, p. 61-70.

CORREARD, Nicolas, « Le maniérisme comme décomposition de l'idéal encyclopédique et livresque de l'humanisme chez Anton Francesco Doni et Diego de Saavedra Fajardo », in *Maniérisme et Littérature*, actes du colloque de l'université de Dijon (23-24 sept. 2010), dir. D. Souiller, Paris, Orizons, 2013, p. 119-137.

DÍEZ DE REVENGA TORRES, Francisco Javier, « Espíritu y técnica de la *Republica Literaria* de Saavedra Fajardo », in *Murgetana*, Murcia, XXXIII, 1970, p. 65-87.

- « Más sobre la República Literaria de Saavedra Fajardo », colloque de Monteagudo, Universidad de Murcia, 1983. Disponible en ligne : <https://digitum.um.es/jspui/bitstream/10201/15289/1/08%20Mas%20sobre%20la%20Republica%20Literaria%20de%20Saavedra%20Fajardo.pdf> (consulté le 24 mai).

- *La República Literaria*, édition Real Academia Alfonso X el Sabio, Murcie, 2008.

DOWLING, John, *El pensamiento político-filosófico de Saavedra Fajardo*, Murcia, Academia Alfonso X el Sabio, 1957.

- *La República Literaria*, Salamanca, Anaya, 1967.

- « Saavedra Fajardo's *República Literaria* : the bibliographical history of a little masterpiece », in *Hispanofila*, n° 67, 1979, (p. 7-38), n° 68, 1980, (p. 11-27), n° 69, 1980, (p. 27-44).

RUTH LUNDELIUS, Marguerite, *A Comparative Study of the Vanity of the Arts and Sciences by Henri Corneille Agrippa and the República Literaria by Diego de Saavedra Fajardo*, thèse de doctorat inédite de l'Université du Texas.

b. Sur Saavedra Fajardo

BOADAS, Sònia, *Locuras de Europa : Diego de Saavedra Fajardo y la Guerra de los Treinta Años*, Madrid, Francfort, Main, Iberoamericana, Vervuert , 2016.

MURILLO FERROL, Francisco, *Saavedra Fajardo y la política del Barroco*, Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1957.

SÁNCHEZ MORENO, José, *Formación cultural de Saavedra Fajardo*, Murcia, Excelentísima Diputación Provincial, 1959.

c. Sur la littérature espagnole

CIROT, Georges, *Études sur les historiographes espagnols. Mariana, historien*, Bordeaux, Feret et fils, 1905.

DESSENS, Richard, *La pensée politique du jésuite espagnol Juan de Mariana*, thèse de doctorat, Bordeaux 4 Montesquieu, 2003.

DURÁN LÓPEZ, Fernando, *Vidas de sabios : el nacimiento de la autobiografía moderna en España (1733-1848)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, « Anejos de Revista de Literatura », 2005.

GALLEGO, Julián, *Visión y símbolos en la pintura española del Siglo de Oro*, Madrid, Aguilar, 1972.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Historia de las ideas estéticas en España*, vol. II, Madrid-Santander, C.S.I.C., 1962.

c. Sur la République des Lettres et l'Humanisme

BIRN, Raymond, ROCHE, Daniel, *La Censure royale des livres dans la France des Lumières*, Paris, O. Jacob, 2007.

BOTS, Hans, WAQUET, Françoise, *La République des lettres*, Paris, Belin, 1997.

CERF, Madeleine, « La censure royale à la fin du dix-huitième siècle », *Communications*, 9, « La censure et le censurable », 1967, p. 2-27.

FUMAROLI, Marc, *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2015.

MEYER, Jean, *L'éducation des princes en Europe du XV^e au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 2004.

RICO, Francisco, *Le Rêve de l'Humanisme*, trad. Jean Tellez, Paris, Les Belles Lettres, coll. « L'Âne d'or », 2002.

WAQUET, Françoise, *Commercium litterarium. La communication dans la République des Lettres (1600-1750)*, Amsterdam, Maarssen, APA-Holland university press, 1994.

- *Les Enfants de Socrate : filiation intellectuelle et transmission du savoir, XVII^e-XXI^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2008.

- *Le Latin, ou L'empire d'un signe (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1998.

d. Sur le sério-comique

BOMPAIRE, Jacques, « Lucien, la médecine et les médecins », in *Dieux, héros et médecins grecs. Hommage à Fernand Robert*, Besançon, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 2001, p. 144-154.

CORREARD, Nicolas, « Rire et douter » : *lucianisme, scepticisme(s) et pré-histoire du roman européen (XV^e – XVIII^e siècle)*, thèse de doctorat en Littérature Générale et Comparée, Paris-Diderot, 2008.

- « Une satire sceptique : les *Sardi Venales. Satyra Menippea* (1612), de Petrus Cunaeus », in *Albineana. Cahiers d'Aubigné*, 29, Honoré Champion, 2017, p. 39-61.

SMET, Ingrid de, *Menippean Satire and the Republic of Lettres 1581-1655*, Droz, Genève, 1996.

e. Sur Grasset et la traduction

CORSINI, Sylvio, *Fieffé fripon ou libraire de génie ? : la percée de François Grasset à Lausanne, mémoire de licence*, Lausanne, 1984.

- *Le Livre à Lausanne : cinq siècles d'édition et d'imprimerie : 1493-1993*, dir. Sylvio Corsini
Lausanne, Payot, 1993.

ECO, Umberto, *Dire presque la même chose*, Grasset, Paris, 2007.

ETKIND, Efim, *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Âge
d'Homme, 1982.

MESCHONNIK, Henri, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Paris, 1999.

MOUNIN, Georges, *Les Belles Infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.

III. Bases de données

BIBLIOTHÈQUE DIGITALE DE VALENCE : <http://bivaldi.gva.es/es/cms/elemento.cmd?id=estaticos/paginas/inicio.html>

CENTRO DE DOCUMENTACIÓN GONZALO Y M^A DOLORES ABAD : saavedrafajardo.com

CERVANTES VIRTUAL : <http://www.cervantesvirtual.com>

EUROPEANA : europeana.eu

FLEURON (Base de donnée de la bibliothèque cantonale de Lausanne) : <https://db-prod-bcul.unil.ch/ornements/scripts/index.html>

GALLICA : gallica.bnf.fr

MAGUELONE (Base de données d'ornements d'imprimerie de l'ENSSIB) : maguelone.enssib.fr

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Repères biographiques	8
La República Literaria	9
État de la critique littéraire sur la República Literaria	11
Les enjeux de la República Literaria	13
PREMIÈRE PARTIE :	
LA REPÚBLICA LITERARIA DE DIEGO DESAAVEDRA FAJARDO	17
Chapitre premier : hybridité de la satire ménippée	19
1.1. Satire ménippée et somnium satyricum	19
<i>a-Comparaison des deux rédactions</i>	20
<i>b-Le songe cadre : enjeux et usages</i>	22
<i>c-Dialogue satirique : une esthétique plaisante</i>	24
1.2. Le Parnasse poétique : un tribunal littéraire	27
<i>a-Modèles italiens et espagnols</i>	27
<i>b-Usage chez Saavedra Fajardo</i>	28
1.3. Le contre-encyclopédisme de Corneille Agrippa	30
<i>a-C ontre-encyclopédisme : une critique des savoirs</i>	30
<i>b-Éloge paradoxal de l'ignorance</i>	33
1.4. Voyage imaginaire et écriture de l'utopie	35
<i>a-D e l'esquisse à l'abondance descriptive</i>	36
<i>b-Topographie littéraire</i>	38
<i>c-Fictionnalisation des stéréotypes : mettre en scène Corneille Agrippa</i>	40
Conclusion : vers le voyage utopico-satirique	43
Chapitre deux : La fin de l'idéal de Respublica Literarum	45
2.1. Richesse du fonds humaniste	45
<i>a-Typologie des personnages</i>	46
<i>b-Sources : hypotextes et clins d'œil</i>	49
<i>c-Anciens et Modernes : un classement pertinent ?</i>	51
2.2. Satire des humanistes	52
<i>a-Langue et écriture : la chute du cicéronianisme</i>	52

<i>b-Dangers de la prolifération des écrits</i>	54
<i>c-Dérision et renversement des autorités intellectuelles</i>	57
2.3. Le jeu des apparences : la déception comme outil narratif	60
<i>a-Indices récurrents d'une utopie minée</i>	61
<i>b-Poétique de la désillusion</i>	62
Conclusion : une satire paradoxale	66
Chapitre trois : Philosophie d'un monde en crise	67
3.1. Questionnements politiques	67
<i>a-Les Empresas políticas et la República Literaria</i>	67
<i>b-Guerre et paix</i>	69
<i>c-Critiques du mauvais souverain</i>	71
3.2. Vers un scepticisme chrétien ?	74
<i>a-Un anti-intellectualisme ?</i>	75
<i>b-Vers un scepticisme moral</i>	77
<i>c-Dieu, la Nature et la connaissance</i>	80
3.3. Écrire la censure	83
<i>a-Inquiétudes à propos de la censure</i>	83
<i>b-Une écriture de la parole contrainte</i>	85
Conclusion : un jeu d'équilibre	88
SECONDE PARTIE :	
RÉCEPTION ET TRADUCTION DE LA REPÚBLICA LITERARIA ET TRANSCRIPTION DE LA RÉPUBLIQUE LITTÉRAIRE DE FRANÇOIS GRASSET	89
Chapitre quatre : Diffusion et réception de la República Literaria	91
4.1. Le destin de l'œuvre en Espagne et en Europe	91
<i>a-En Espagne : un enthousiasme éditorial</i>	91
<i>b-En Europe : une diffusion relativement importante mais contrastée</i>	93
4.2. La collaboration de Mayans et Grasset	95
<i>a-François Grasset (1723-1789) : un éditeur polémique</i>	96
<i>b-Mayans y Ciscar (1699-1781) : un humaniste des Lumières</i>	98
<i>c-Un coup littéraire pour Grasset ?</i>	101
4.3. Etude du texte de François Grasset	105

<i>a-Une édition problématique</i>	105
<i>b-Critique traductologique</i>	106
Conclusion : une déception française	109
Chapitre cinq : transcription	111
Préface	113
La République Littéraire	117
Conclusion	165
Bibliographie	169
Table des matières	177
Annexes	181

ANNEXES

Gravures de l'édition de Benito Cano, Madrid, 1788.





Dans le sens de la lecture : allégorie, entrée dans la République Littéraire, Arts manuels, Palamède, douanes, sept sages de la Grèce Antique, laboratoire des chimistes, coteaux des poètes, maison des fous, Pythagore, Ésope, tribunal, devise sur le travail.

IMAGE NON LIBRE DE DROIT

IMAGE NON LIBRE DE DROIT

IMAGE NON LIBRE DE DROIT

Influences et courants dans la littérature sério-comique. Nicolas Correard, cours de Master : « Qu'est-ce que la littérature sério-comique ? », Université de Nantes, 2016.

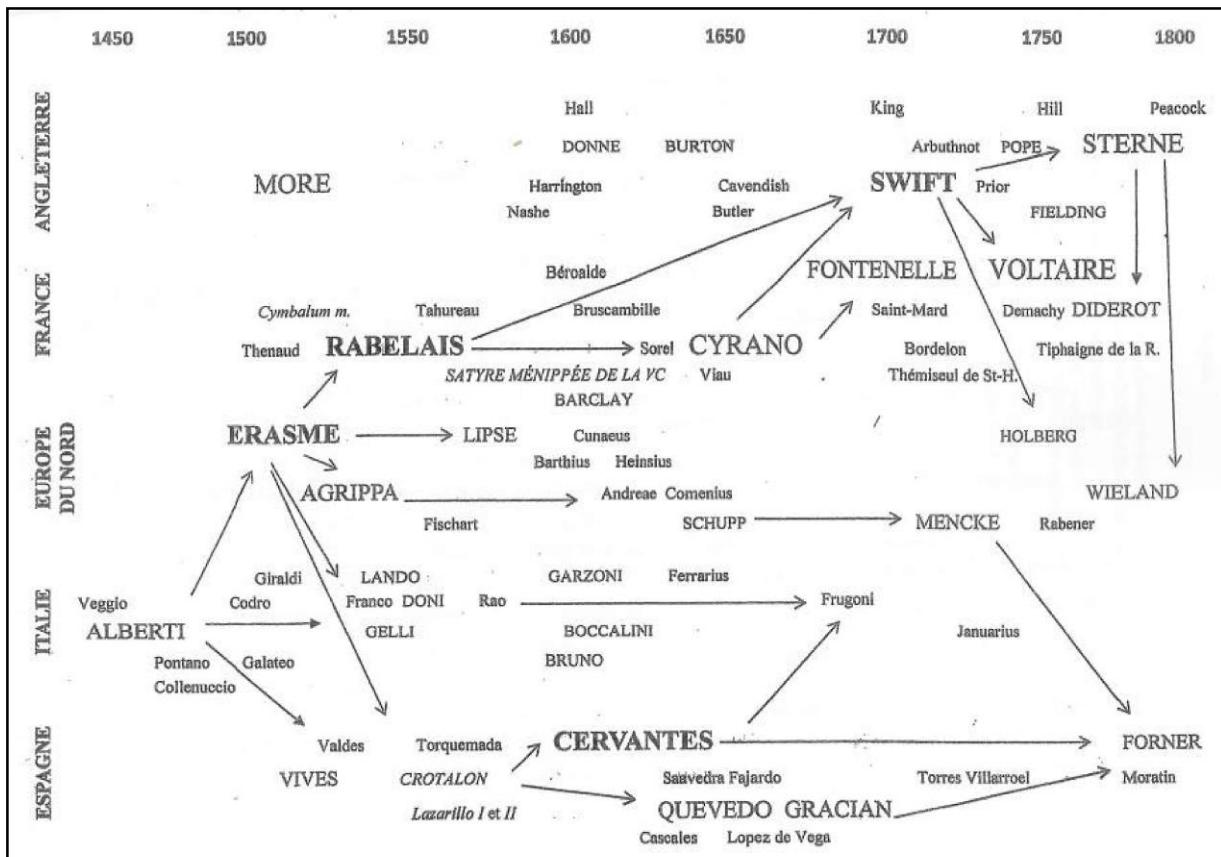


TABLE DES CHAPITRES DV PRESENT LIVRE.

Des Sciences en general.	CHAP. I.	Pag. I
Des Elements des lettres.	II.	15
De la Grammaire.	III.	17
De la Poësie.	IIII.	29
De l'Histoire.	V.	46
De la Rhetorique.	VI.	47
De la Dialectique.	VII.	57
De la Sophistique.	VIII.	62
De l'art de Lullius.	IX.	69
De la Memoire artificielle.	X.	70
Des Mathematiques en general.	XI.	72
De l'Arithmetique.	XII.	73
De la Geometrie.	XIII.	73
Des jeux de hazard.	XIIII.	74
On fait Pythagorin.	XV.	76
De l'Arithmetique de rechef.	XVI.	77
De la Musique.	XVII.	79
De la danse ou bal.	XVIII.	87
De la danse armee.	XIX.	92
Des Basteleurs, & de leurs sauts & danses.	XX.	93
Du Rhetoricien, ou balrhetoric.	XXI.	95
De la Geometrie.	XXII.	96
De l'Optique ou Perspective.	XXIII.	99
De la Peinture.	XXIIII.	102
De la Statuaire Sculpture ou taille en bosse, & de la Poterie		

TABLE.

De l'Ame.	LII.	190
De la Metaphysique.	LIIII.	203
De la Philosophie morale.	LIIIIII.	207
Des Polices ou Gouvernements des cités & Republ.	LVI.	210
De la Religion en general.	LVI.	210
Des Images.	LVII.	234
Des Temples.	LVIII.	241
Des Festes.	LIX.	244
Des Ceremonies.	LX.	247
Des Prelats de l'eglise.	LXI.	254
Des Sectes monastiques.	LXII.	262
Des Puciers.	LXIII.	269
Du Maquerlage.	LXIIII.	284
De la Mendicité & Belsherie.	LXV.	306
De l'Oconomie, ou Mesnage en general.	LXVI.	315
De l'Oconomie priuee.	LXVII.	318
Des Courtisans, ou Oeconomie de la cour.	LXVIII.	326
Des gentils hommes courtisans.	LXIX.	329
Des roturiers, negociateurs, & autres gens de bas estat seruans ou seruians la cour.	LXX.	334
Des Femmes de Cour.	LXXI.	340
De la Marchandise.	LXXII.	344
Des Financiers.	LXXIIII.	350
De l'Agriculture.	LXXIIIIII.	352
De la Bergerie & pasture du bestail.	LXXV.	353
De la Pêche.	LXXVI.	355
De la Chasse.	LXXVII.	356
Conclusion du discours de l'Agriculture & de ses aduersantes.	LXXVIII.	362
De l'art Militaire.	LXXIX.	367
De la		

TABLE.

Poterie & Fonte.	XXV.	104
De la Speculair, ou art de faire les miroirs.	XXVI.	107
De la Cosmimetrie, ou consideration des mesures du Monde.	XXVII.	109
De l'Architecture.	XXVIII.	113
Des Metaux, & de la recherche de leurs mines.	XXIX.	117
De l'Astronomie.	XXX.	120
De l'Asiologie iudiciaire.	XXXI.	130
Des deuinations en general.	XXXII.	145
De la Physiognomie.	XXXIII.	146
De la Astrologie.	XXXIIII.	147
De la Chironantie.	XXXV.	147
De la Geomantie de rechef.	XXXVI.	149
Des auspices ou augures, & des deuinations par les entrailles des animaux.	XXXVII.	150
De la Speculatoire.	XXXVIII.	152
De l'Onirocritique.	XXXIX.	152
De la fureur ou forcenerie de ueneresse.	XI.	154
De la Magie en general.	XLI.	157
De la Magie naturelle.	XIIII.	158
De la Magie mathematique.	XIIIIII.	161
De la Magie qui empoisonne.	XIIIIIIII.	162
De la Goëtie & Necromantie.	XLV.	166
De la Theurgie.	XLVI.	171
De la Caballe.	XLVII.	173
Des impostures & illusions dont vsent les basteleurs & ioueurs de passe passe.	XLVIII.	180
De la Philosophie naturelle.	XLIX.	184
Des Principes naturels.	L.	185
Du monde, de sa pluralité & duree.	LI.	188
De l'Amc.		

TABLE.

De la Noblesse.	LXXX.	374
Des Herauts.	LXXXI.	405
De la Medecine en general.	LXXXII.	413
De la Medecine operatrice.	LXXXIIII.	419
De l'Apothecairerie.	LXXXIIIIII.	443
De la Chirurgie.	LXXXV.	448
De l'Anatomie.	LXXXVI.	449
De la Marechalterie, & medecine pour le bestail.	LXXXVII.	450
De la diete ou regle de viure.	LXXXVIII.	451
De la Cuisine.	LXXXIX.	454
De l'Alchimie.	X.	461
Du droit & des loix.	XCI.	468
Du droit Canon.	XCII.	475
Des Advocats.	XCIII.	482
Des Notaires & Procureurs.	XCIIII.	483
De la Jurisprudence.	XCIV.	485
De l'Inquisition.	XCVI.	487
De la Theologie scholastique.	XCVII.	494
De la Theologie interpretatiue.	XCVIII.	503
De la Theologie Prophetique.	XCIX.	509
De la parole de Dieu.	C.	524
Des Maistres des Sciences.	CI.	535
Digestion sur la louange de l'Asne.	CII.	540
Conclusion de l'œuvre.	CIIII.	545

FIN DE LA TABLE.

143	144	145
<p>T A B L E D E S M A T I E R E S,</p> <p>Où l'on trouvera des éclaircissements sur quelques endroits obscurs.</p> <p>A</p> <p>Académiciens, secte de Philosophes qui doutoient de tout, page 58. ligne 25.</p> <p>Aragas, Graveur ancien, p. 10. l. 4.</p> <p>Atroniens, ceux qui exercent la divination par le moyen de l'air, p. 71. l. 4.</p> <p>Agathareus, ancien Architecte, p. 9. l. 14.</p> <p>Agelades, Sculpteur, p. 11. l. 1.</p> <p>Aglaophon, un des plus anciens Peintres, p. 14. l. 5.</p> <p>Agrippéens, secte de superstitieux qui s'appuient de l'autorité d'Agrippa mal-entendu, p. 56. l. 20.</p> <p>Aiguille aimantée, son invention, p. 25. l. 25.</p> <p>Albert le grand, p. 119. l. 15.</p> <p>Alcámenes, Sculpteur ancien, p. 11. l. 30.</p> <p>Alexandre de Halès, célèbre Théologien scholastique, de l'Ordre de S. François, p. 91. l. 10.</p> <p>Alphonse le Sage, Roi de Castille, Astronome, pour s'occuper de l'étude, manqua la couronne Impériale, & se laissa détrôner par son fils, p. 74. l. 27.</p> <p>Alvarez (Manuel), Grammairien célèbre, p. 41. l. 30.</p> <p>Ame humaine, opinions absurdes des anciens Philosophes, sur sa nature, p. 87. l. 26.</p> <p>Fausseté de sa transmigration, p. 97. l. 19.</p> <p>Ammien Marcellin, Historien Romain; son emploi dans la République Littéraire, p. 80. l. 23.</p>	<p>Amphion, sa lyre, p. 106. l. 30.</p> <p>Anagrammes (faiseurs d'), p. 85. l. 9.</p> <p>Anatomie d'une tête, p. 88. l. 19.</p> <p>Anaxarque, Philosophe Sceptique, p. 59. l. 6.</p> <p>Anc mourant, p. 95. l. 2.</p> <p>Angulara (Jean André) Traducteur Espagnol, critiqué, p. 40. l. 17.</p> <p> Animaux (les) ont enseigné aux hommes différents Arts, p. 127. l. 21. & suivantes.</p> <p>Antipater, Graveur ancien, p. 10. l. 4.</p> <p>Antonello, ou Anoine de Messine, Peintre qui a porté en Italie l'art de la Peinture à l'huile, qu'il avoit appris de Jean de Bruges, son véritable inventeur, p. 14. l. 11.</p> <p>Apelles, le plus grand Peintre de l'antiquité, avoit seul le droit de peindre Alexandre, p. 12. l. 9.</p> <p>Soutient, contre Lyssippe, la prééminence de son art sur la Sculpture, p. 17. l. 19. p. 18. l. 10.</p> <p>Apion, Grammairien superbe, p. 105. l. 11.</p> <p>Appien d'Alexandrie, a écrit en Grec l'Histoire Romaine: son emploi dans la République Littéraire, p. 80. l. 21.</p> <p>appollodore, Peintre, inventeur du pinceau; p. 14. l. 11.</p> <p>Appollon, sa statue, p. 6. l. 29.</p> <p>Apothécaires, p. 78. l. 25.</p> <p>Apulée, Philosophe Platonicien, qui passoit pour un grand Magicien. Son <i>Ane d'or</i> paroît imité de Lucien, p. 82. l. 13.</p> <p>Aquilon, vent de Nord, p. 34. l. 9.</p> <p>Archimède, excellent Mathématicien, & Machiniste de Syracuse, célèbre par ses distractions, p. 96. l. 28.</p> <p>Architas de Tarente, habile Mathématicien, p. 116. l. 2.</p> <p>Architectes célèbres dans l'antiquité, p. 9. l. 13.</p> <p>Architecture, p. 5. l. 20.</p> <p>Sa statue, p. 8. l. 19.</p> <p>Sœur de la Peinture & de la Sculpture, p. 19. l. 15.</p> <p>Arctées, un des inventeurs de la Peinture, p. 14. l. 2.</p> <p style="text-align: right;">Argensola</p>	<p>Argensola (Barthelemi-Léonard de) célèbre Poète Espagnol: son éloge, p. 41. l. 25.</p> <p>Sa place au Parnasse, p. 73. l. 26.</p> <p>Arimphéens, Peuples & Prêtres Hyperboréens, p. 56. l. 21.</p> <p>Arjona (Juan de), Auteur Espagnol, p. 40. l. 18.</p> <p>Aristote (P), caractère de ses Poésies, p. 36. l. 13.</p> <p>Sa place au Parnasse, p. 73. l. 21.</p> <p>Aristide, grand Peintre, le premier qui a peint les passions, p. 15. l. 15.</p> <p>Aristippe, Philosophe Epicurien, p. 114. l. 3.</p> <p>Aristote, critiqué par les Grammairiens, p. 77. l. 18.</p> <p>Son opinion sur le souverain bien, p. 114. l. 7.</p> <p>Son rang dans la République Littéraire, p. 89. l. 29.</p> <p>Aritmétique, p. 115. l. 15.</p> <p>Artemidore, Architecte, p. 9. l. 21.</p> <p>Artemidore, Auteur d'un livre sur les Songes, p. 65. l. 11.</p> <p>Artemise, Reine de Carie, veuve de Mausole, p. 9. l. 20.</p> <p>Artillerie de la République Littéraire, p. 4. l. 1.</p> <p>Arts libéraux, p. 20. l. 3.</p> <p>Mécaniques, p. 7. l. 10.</p> <p>Beaux Arts, p. 7. l. 27. & suiv.</p> <p>Affryens, Inventeurs des lettres de l'alphabet, p. 26. l. 27.</p> <p>Astrologie judiciaire, abus des livres sur cette matière, p. 30. l. 4.</p> <p>Fausseté de cet Art, p. 118. l. 9. & suiv.</p> <p>Astrologues, p. 79. l. 1.</p> <p>Astronomie, son incertitude, p. 116. l. 22. & suiv.</p> <p>Son éloge, p. 130. l. 21.</p> <p>Athées, p. 91. l. 20. & suiv.</p> <p>Atlas, explication de ce qu'en dit la Fable, p. 57. l. 18.</p> <p>Attale, Roi de Pergame, inventeur de l'art de représenter divers desseins sur les étoffes, p. 10. l. 19.</p> <p>Audience des Juges de la République Littéraire, p. 133. l. 22.</p> <p style="text-align: right;">G</p>
<p>146</p> <p>Augures, Officiers de la République Romaine, chargés de pronostiquer les événements heureux ou malheureux, p. 71. l. 23.</p> <p>Aufone, Poète trop libre, p. 40. l. 2.</p> <p>Auster, nom latin du vent de midi, p. 34. l. 6.</p> <p style="text-align: center;">B</p> <p>Babyloniens, voyez Chaldéens.</p> <p>Barahana (D. Louis de), Poète Espagnol, p. 39. l. 30.</p> <p>Barbiers dans la République Littéraire, p. 99. l. 20.</p> <p>Bede (le vénérable), critiqué par Scaliger, p. 139. l. 12.</p> <p>Bellone, Déesse de la guerre, sa statue, p. 12. l. 20.</p> <p>Bernin (le Cavalier), célèbre Sculpteur & Architecte moderne, comparable aux anciens, p. 12. l. 30.</p> <p>Bien, souverain bien de l'homme; incertitude & diversité d'opinions sur ce point chez les anciens Philosophes, p. 114. l. 2. & suiv.</p> <p>Bibliothèques célèbres, p. 53. l. 25.</p> <p>Bodin loué par Tacite, p. 48. l. 5.</p> <p>& Tacite, p. 50. l. 6.</p> <p>Boece, célèbre Philosophe Chrétien, p. 109. l. 14.</p> <p>Boethus, Graveur ancien, p. 10. l. 4.</p> <p>Boscan, Poète Espagnol, natif de Barcelone, p. 39. l. 16.</p> <p>Erachmanes, Philosophes Indiens, p. 56. l. 29.</p> <p>Brodus, p. 10. l. 22.</p> <p>Budé (Guillaume), l'un des hommes les plus sçavants qu'aient produits la France; son jugement sur Tacite, p. 49. l. 2.</p> <p style="text-align: center;">C</p> <p>Cabalistes, secte de Devins, ou de superstitieux initiés des prétendus secrets de la Cabale, p. 56. l. 22.</p> <p>Cadmus, inventeur de 16 lettres grecques, p. 27. l. 1.</p> <p>Calliope, une des neuf Muses, p. 6. l. 47.</p> <p>Camocens, Portugais, grand Poète héroïque & lyrique: son éloge, p. 39. l. 10.</p> <p>Sa place au Parnasse, p. 73. l. 12.</p>	<p>147</p> <p>Caractères de l'écriture, leurs Inventeurs, p. 26. l. 26.</p> <p>De l'Imprimerie, p. 26. l. 26.</p> <p>Cardan, partisan des songes, p. 65. l. 12.</p> <p>Carnéades, Philosophe Académicien, p. 58. l. 24.</p> <p>Cartagena, Poète Espagnol, p. 37. l. 28.</p> <p>Catule Poète latin; sa place au Parnasse, p. 73. l. 25.</p> <p>Censeurs des livres, p. 28. l. 60. & suiv.</p> <p>De la République Littéraire, p. 80. l. 26.</p> <p>Centaures, p. 102. l. 28.</p> <p>Centons, faiseurs de Centons, p. 79. l. 13.</p> <p>Cercle, quadrature du cercle, p. 84. l. 5.</p> <p>César (Jules), éloge de ses Commentaires, p. 51. l. 29.</p> <p>Son emploi dans la République Littéraire, p. 80. l. 22.</p> <p>Cetina, Poète Espagnol, p. 39. l. 16.</p> <p>Chaldéens, Inventeurs des lettres de l'alphabet, p. 26. l. 26.</p> <p>Chaldéens ou Babyloniens, adonnés à la divination, p. 56. l. 18.</p> <p>Chares, Sauraire, p. 9. l. 18.</p> <p>Charondas, Législateur des Thuriens, p. 121. l. 14.</p> <p>Chironiens, ceux qui devoient par l'inspection des mains, p. 71. l. 17.</p> <p>Chirurgiens de la République Littéraire, p. 99. l. 30.</p> <p>Chymie. Livres qui en traitent, p. 30. l. 6.</p> <p>Chymistes, p. 67. l. 20. & suiv.</p> <p>Cicéron critiqué par les Grammairiens, p. 77. l. 22.</p> <p>Claïr obscur, p. 14. l. 8.</p> <p>Claude Tacite, Empereur, son estime pour Tacite l'Historien, p. 49. l. 2.</p> <p>Claudian, p. 137. l. 14. & p. 141. l. 12.</p> <p>Cléromaniens, ceux qui exercent la divination par le moyen des vers d'Homère ou de Virgile, p. 71. l. 10.</p> <p>Clio, une des Muses; sa statue, p. 6. l. 7.</p> <p>Clitomachus, Philosophe Académicien, Disciple & Successeur de Carnéades, p. 58. l. 27.</p> <p>Colosse de Rhodes, statue du soleil, d'une telle grandeur, que les vaisseaux passeroient entre ses jambes, p. 9. l. 19.</p> <p>Cominas (Philippe de), son éloge, p. 52. l. 18.</p> <p>Couvoissance de soi-même (miroir de la), p. 95. l. 14.</p> <p style="text-align: right;">G ij</p>	<p>148</p> <p>Cofana, Poète Espagnol, p. 37. l. 27.</p> <p>Crédulité des Naturalistes, p. 94. l. 25.</p> <p>Sévèrement punie, p. 133. l. 18.</p> <p>Critias, l'un des trente Tyrans d'Athènes, Philosophe Athée, p. 91. l. 21.</p> <p>Critias, Sculpteur, p. 12. l. 1.</p> <p>Critiques, p. 77. l. 17. & p. 99. l. 29. & suiv.</p> <p>Cygne mourant, ses derniers chants, p. 94. l. 27.</p> <p>Cyniques, Philosophes très-impudens; dont le plus renommé est Diogène, p. 62. l. 21.</p> <p style="text-align: center;">D</p> <p>Dante (le), un des plus anciens Poètes Italiens, p. 36. l. 4.</p> <p>Daphné changée en Laurier, la statue par le Cavalier Bernin, p. 13. l. 1.</p> <p>Dédale Athénien, Machiniste célèbre par l'invention de plusieurs outils, p. 7. l. 22.</p> <p>Dédicace des livres, abus de cet usage, p. 105. l. 8.</p> <p>Degrés des Universités, comment s'acquièrent, p. 46. l. 20.</p> <p>Dénocrate, Philosophe célèbre qui rioit sans cesse des occupations & des défauts des hommes, p. 101. l. 6. & suiv.</p> <p>Dessein, Dessinateurs, p. 9. l. 11.</p> <p>Diagoras, Philosophe Athée, banni d'Athènes & proscrit pour son impiété, p. 91. l. 22.</p> <p>Dialectique, p. 20. l. 4.</p> <p>Didon, Reine de Carthage, Princesse très-vertueuse, dont Virgile a fait un faux portrait, p. 109. l. 5.</p> <p>Dinomaque, ancien Philosophe, son opinion sur le souverain bien, p. 114. l. 11.</p> <p>Diodore de Sicile, Historien Grec; son emploi dans la République Littéraire, p. 38. l. 34.</p> <p>Diodore, Philosophe Péripatéticien; son opinion sur le souverain bien, p. 80. l. 26.</p> <p>Diogène le Babylonien, Philosophe Stoïcien méprisé, p. 62. l. 24.</p> <p>Diogène le Cynique, p. 95. l. 13.</p> <p>Dion Cassius, Historien Grec; son emploi dans la République Littéraire, p. 80. l. 21.</p> <p>Dioscoride, savant dans la Botanique & la Médecine, p. 78. l. 28.</p>

Dogmatiques, Philosophes opposés aux Académiciens & aux Sceptiques, & qui donnoient leurs opinions pour des Dogmes assurés, p. 61. l. 11.
Donnée des livres, p. 27. l. 27. & suiv.
Droit, voyez *Jurisprudence* & *Juriconsultes*.
Druides, Philosophes & Prêtres des Gaulois, p. 56. l. 15.
Dryades, Nymphes des forêts, p. 102. l. 29.

B

Esque, Juge des Enfers & de la République Littéraire, p. 133. l. 27.
Ecoles, p. 42. l. 28.
 Leur Hieroglyphe chez les Egyptiens, p. 46. l. 12.
Eliques, nom d'une secte de Philosophes établie par Phédon, natif d'Elée, p. 62. l. 21.
Elleboro, croit en quantité dans la République Littéraire, p. 3. l. 1.
Encina, critique de ses Poésies, p. 39. l. 7.
Encre à écrire, p. 3. l. 29.
 Son origine, p. 20. l. 16.
 Sa composition, p. 23. l. 25.
Endymion, explication de ce qu'en dit la Fable, p. 57. l. 11.
Enéide, p. 132. l. 18.
Enigmes, faiseurs d'Enigmes, p. 85. l. 8.
Ennius, un des plus anciens Poètes Latins, p. 137. l. 10.
Epicure, son Athéisme, p. 91. l. 22. & suiv.
 En quoi il place le souverain bonheur, p. 114. l. 3.
Epicuriens, leurs vices, p. 113. l. 26.
Erasme, fameux Littérateur, p. 91. l. 13.
 Erato une des neuf Muses; sa statue, p. 6. l. 101.
Ercilla (D. Alonso), Capitaine Espagnol, Auteur d'un Poème intitulé *Araucana*, du nom d'un Peuple d'Amérique, subjugué par l'Auteur, p. 40. l. 20.
Erostrate, fameux insensé qui, pour immortaliser son nom, mit le feu au Temple d'Epheuse & le réduisit en cendres, p. 109. l. 26.

G iij

Hermes on Mercure trismegiste, c'est-à-dire, trois fois grand, ancien Philoſophe Egyptien, p. 69. l. 29.
Hérodote, le pere de l'Histoire chez les Grecs, p. 47. l. 11.
Herrera (Fernand de), Espagnol, Poète, Historien & critique excellent, p. 34. l. 23.
 Son jugement sur les Poètes Italiens, p. 35. l. 11. & suiv.
 Et Espagnols, p. 37. l. 3. & suiv.
Histoire, combien dangereuse, p. 109. l. 15.
 Livres d'Histoire, p. 31. l. 30.
Historiens, leur emploi dans la Rép. Litt. p. 78. l. 12.
 Leurs défauts, p. 110. l. 6. & suiv.
 Grecs & Latins, p. 46. l. 30. & suiv.
Homer, Prince des Poètes, p. 73. l. 11.
Horace, p. 73. l. 24. p. 81. l. 20. & p. 131. l. 22.
Hôteliers de la République Littéraire, p. 132. l. 14.
Hydromaniens, ceux qui devinent par le moyen de l'eau, p. 70. l. 30.
Hypogriſes, monſtres fabuleux, p. 102. l. 24.

I

Idolâtrie, la Poésie lui a donné naissance, p. 103. l. 2.
Imprimerie, son invention, p. 24. l. 6.
Imprimeries célèbres, p. 132. l. 14.
Industrie (L), p. 21. l. 18.

J

Jove (Paul), Historien Italien, p. 52. l. 29.
Juges, p. 98. l. 1.
 Ceux de la République Litt. p. 133. l. 26.
Juriconsultes, leur métier dans la Répub. Litt. p. 79. l. 10.
 Critiqués, p. 120. l. 11.
Jurisprudence, indigne du nom de Science, p. 120. l. 27.
 Son éloge, p. 130. l. 27.
 Livres de Jurisprudence, p. 28. l. 22.
Justice (Palais de la), p. 133. l. 11.
Justinien (l'Empereur), ennemi de la grande multitude de livres de Droit, p. 28. l. 30.

Mesural, maison de plaisance des Rois d'Espagne, avec une magnifique Bibliothèque, p. 54. l. 2.
Esop, son portrait, p. 129. l. 9.
 Son éloge, p. 129. l. 20.
Espagnols, vaillants & religieux, ont découvert le nouveau monde, p. 24. l. 7.
Esprits, pierre de touche des esprits, p. 34. l. 25.
 Lieu où l'on les pèse, p. 33. l. 27.
Esprits Satyriques, p. 81. l. 26.
 Spéculatifs, p. 90. l. 3. & p. 97. l. 7.
Etat (Conseillers d') de la République des Lettres, p. 89. l. 28.
Etudiants, p. 46. l. 5.
Eumenes, Roi de Pergame, p. 55. l. 8.
Euripide, Poète tragique Grec; sa place au Parnasse, p. 73. l. 28.
Eurus, vent d'Est ou d'Orient, p. 34. l. 5.
Euterpe, une des Muses; sa statue, p. 6. l. 23.

F

Fastes d'Ovide, p. 133. l. 19.
Faigue (la) ou *le travail*, compagne de la vertu, p. 21. l. 18.
Favonius, vent doux du couchant, p. 34. l. 9.
Femmes, à quoi elles doivent s'appliquer, p. 131. l. 21.
Fèves proscrites par Pythagore, p. 98. l. 17.
Flamands, célèbres par leurs Manufactures de Tapisseries, p. 10. l. 25.
Folies de diverses especes parmi les Gens de Lettres, p. 82. l. 28. & suiv.
 Celle des Philosophes, p. 86. l. 14. & suiv.
Fous (maisons des), petites maisons, p. 83. l. 6. & suivantes.

G

Galien, ancien Médecin très-célèbre, p. 88. l. 18.
Garcé Lasso de la Vega, Prince des Poètes Lyriques Espagnols, p. 38. l. 10.
 Ses Sonnets, p. 38. l. 26.
 Ses Eglogues, p. 38. l. 29.
Gelle (Aulu), critiqué par les Grammairiens, p. 78. l. 3.
Geomaniens, ceux qui exercent la divination par le moyen de la terre, p. 71. l. 13.

Langue Latine, p. 45. l. 3.
Larcins Littéraires impunis, p. 79. l. 25.
Lélius, Seigneur Romain, ami de TERENCE, p. 99. l. 5.
Lettres, Inventeurs des lettres, p. 26. l. 19.
 Gens de Lettres, leurs vices, p. 103. l. 26.
Licinius, Empereur Romain, persécuteur des Gens de Lettres, à cause de son ignorance, p. 89. l. 17.
Live (Tite), Historien Romain; son éloge, p. 50. l. 13.
Livres, leur multitude, p. 1. l. 2.
 Mal écrits, p. 27. l. 28.
 Antiques, écrits sur diverses matieres, p. 54. l. 4.
 Centiers de Livres, p. 28. l. 5.
Livres de Littérature, p. 30. l. 9.
Logiciens, leur emploi dans la République Litt. p. 79. l. 7.
Longitudes (recherche des), fameux problème, p. 84. l. 4.
Lucain, Poète Latin, p. 73. l. 16. & p. 137. l. 18.
Lucien, célèbre Littérateur Grec, se joua de Pline & des autres Naturalistes, p. 94. l. 25.
Lulle (Raimond), p. 84. l. 15.
Lycourge, Législateur de Lacédémone, p. 121. l. 16.
Lysippe, le plus célèbre Sculpteur de l'antiquité, p. 12. l. 7.
 Soutient contre Apelles, la supériorité de la Sculpture sur la Peinture, p. 17. l. 18.

M

Maccius (Sébastien), habile Humaniste Italien, critique mal-à-propos Polybe, p. 47. l. 22.
Magie, sortilege, divination; sort des livres sur ces matieres, p. 30. l. 4.
Magisiccia, morceau de Sculpture ou de gravure, ainsi nommé, parce qu'il représentoit des Cuisiniers: cet ouvrage que Pytheas avoit exécuté sur des tasses, étoit si délicat, qu'on n'osoit pas même en tirer l'empreinte, de peur de le mettre en pieces, au rapport de Pline, p. 10. l. 17.

G v

Geométrie, p. 115. l. 27.
 Certitude de ses principes, p. 116. l. 15.
Gesner, célèbre Naturaliste moderne, p. 94. l. 26.
Giges, un des inventeurs de la Peinture, p. 13. l. 14.
Gloire (la) fille de la vertu, p. 21. l. 3.
Gongora (Louis de), grand Poète Espagnol; son éloge, p. 40. l. 29.
 Auteur Satyrique, p. 74. l. 15.
Goths (les), ennemis des lettres & des livres, p. 29. l. 2. & p. 89. l. 10.
Gouvernement de la République Littéraire, p. 80. l. 18.
Gouvernement d'un Etat, n'est pas bien entre les mains des gens d'étude, p. 90. l. 3.
Grammaire, Ecoles où on l'enseigne, p. 42. l. 9.
 Mauvaise méthode de l'enseigner, p. 43. l. 5. & suiv.
Grammairiens, leurs défauts, p. 77. l. 11. & p. 106. l. 11.
 Portiers dans la République Litt. p. 27. l. 9. & p. 133. l. 24.
 A quels métiers ils y sont encore employés, p. 77. l. 7.
Graveurs anciens, p. 10. l. 3.
Grece, les sept Sages, p. 57. l. 28.
Griffon, enseigne d'un Imprimeur fameux à Lyon, p. 132. l. 15.
Guarini, Poète Italien, dont le principal ouvrage est le *Pastor Fido*, p. 74. l. 7.
Guichardin, Historien Italien, qui n'est point aussi méprisable que le prétend l'Auteur de la République Littéraire, p. 52. l. 23.

H

Hamadryades, Nymphes des bois, p. 102. l. 29.
Harpies, monſtres fabuleux, p. 102. l. 25.
Harpies, ceux qui, chez les Romains, faisoient l'inspection des entrailles des victimes, p. 71. l. 26.
Héliopolitains, Philosophes, ou plutôt Prêtres, ainsi nommés de la ville d'Héliopolis, p. 56. l. 20.
Hélaetire, Philoſophe fameux, qui pleuroit sans cesse sur les maux du genre humain, p. 126. l. 9. & suiv.

G iv

Mantonan (Baptiste) a écrit des Eglogues d'un style grossier, p. 39. l. 6.
March (Ausias), ancien Poète Catalan du nombre des Troubadours, p. 38. l. 1.
Mariana (Jean de), célèbre Historien d'Espagne, p. 53. l. 9.
Marin (le Cavalier) ou *Marini*, Poète Italien, connu par son Poème de l'*Adone*, p. 36. l. 22.
Marquetterie, p. 11. l. 15.
Mars, Dieu de la guerre, p. 25. l. 26.
Martial, Poète Epigrammatique Latin, p. 74. l. 16. & p. 138. l. 11.
Mausolée, tombeau magnifique que la Reine Artemise fit construire pour Mausole, son Epoux, l'une des sept merveilles du monde, & qui est devenu le nom général de tous les tombeaux distingués, p. 9. l. 20.
Mécene, fameux Favori d'Auguste, protecteur des Gens de Lettres, p. 81. l. 15.
Médailles & Antiques, p. 85. l. 1.
Médecins, Livres qui en traitent, p. 31. l. 15.
 Son incertitude; p. 123. l. 21. & suiv.
 Son éloge, p. 58. l. 5.
Médecins critiqués, p. 73. l. 21. & p. 122. l. 1.
Mela (Pomponius) ancien Géographe Latin; son rang dans la République Littéraire, p. 80. l. 26.
Melpomene, Muse de la Tragédie, p. 6. l. 18.
Mémoire, plus cultivée que le jugement, p. 3. l. 11.
Mena (Jean de) ancien Poète Espagnol, p. 37. l. 13.
Mendoza (D. Diego de), Poète & Historien Espagnol, p. 39. l. 21. & p. 53. l. 8.
Mentor, ancien Graveur, p. 10. l. 4.
Mercur, Inventeur des caractères d'Imprimerie, p. 26. l. 6.
Métiers, leur distribution dans la République Littéraire, p. 77. l. 5.
Michel-Ange (Buonarota), Peintre, Sculpteur & Architecte, le plus célèbre d'entre les Modernes, p. 19. l. 17.
Minos, l'un des trois Juges des Enfers & de la République Littéraire, p. 133. l. 27.
Muses, p. 5. l. 27.

Napées, Nymphes des fontaines, p. 162. l. 36.
Navarrete (Jean Fernandez de), Peintre Espagnol, muet, p. 16. l. 28.
Navigacion, son invention, p. 128. l. 10.
Nébriſſenſis (Antonius), ou *Antoine de Lebrilla*, Grammairien célèbre, p. 42. l. 30.
Nécromancie, art d'évoquer les morts; à quoi ſont condamnés les livres qui en traitent, p. 30. l. 4.
Nécromanciens, ceux qui exercent cet art, p. 70. l. 16.
Nérée, Dieu marin, fils de l'Océan & de Thétis, p. 25. l. 24.
Néréides, filles de Nérée, p. 102. l. 24.
Nestor, Sculpteur ancien, p. 12. l. 1.
Nil, ſes accroiſſemens périodiques ont donné naiſſance à la Géométrie, par la néceſſité où ils mirent les Egyptiens d'avoir la meſure exacte de leurs terres, afin de pouvoir les reconnoître après que les eaux de ce fleuve s'étoient retirées, p. 116. l. 10.
Nobleſſe, comment elle s'acquiert dans la République des Lettres, p. 76. l. 29.
Nuit, p. 22. l. 27.
Numa Pompilius, ſecond Roi & Légiflateur des Romains, p. 121. l. 17.

O

Océan (P), Pere des Dieux de la Fable, p. 24. l. 27.
Opticien, p. 73. l. 3.
Or, p. 7. l. 15.
Orateurs, dangereux dans un Etat, p. 107. l. 14.
Oréades, Nymphes des montagnes, p. 102. l. 28.
Oreſte, Peinture de ſes fureurs, p. 10. l. 15.
Origene, ſon ſentiment ſur l'Aſtologie, p. 119. l. 14.
Oubli (P), ennemi de la gloire, p. 22. l. 17.
Ovide critiqué par les Grammairiens, p. 78. l. 2.
 Plaide contre Scaliger, p. 135. l. 18. & ſuiv.
Ours, p. 98. l. 6.

Ovj

Polydore Virgile, Ecrivain célèbre par ſon Ouvrage *De inventoriis rerum*, p. 20. l. 11.
Polygnote, ancien Peintre, p. 14. l. 5.
Polyhymnie, une des neuf Muſes, p. 6. l. 14.
Pomone, Déesſe des jardins & des fruits, p. 23. l. 21.
Pontan (Jacques), habile Jéſuite Allemand, p. 139. l. 13.
Portiers de la République des Lettres, p. 27. l. 6.
 des petites maiſons, p. 83. l. 28.
 De la ſalle d'Audience, p. 133. l. 22.
Princes, p. 32. l. 20. & p. 88. l. 21.
Prométhée, la fable expliquée, p. 56. l. 28.
Properce, Poète élégiaque Latin, p. 135. l. 7.
Protée, explication de ce qu'en dit la Fable, p. 57. l. 22.
Protogenes, ancien Peintre très-célèbre, ſon tableau de Yalyſe, p. 15. l. 19.
Providence (la) divine, p. 16. l. 26.
Pyrgotele, célèbre Graveur Grec, p. 12. l. 3.
Pyrrhon, Philoſophe, Chef des Sceptiques ou Pyrrhoniens qui trouvoient en tout des raiſons d'affirmer, & des raiſons de nier, & tenoient ainſi toujours leur jugement en ſuſpens, p. 59. l. 5.
Pythagore, très-célèbre Philoſophe, Chef de la Secte Italique; en quoi il fait conſiſter le ſouverain bien, p. 104. l. 4.
 Son ſyſtème de la Métemphycoſe, p. 97. l. 17.
Pythagoriciens, p. 62. l. 15.
Pytheas, ancien Graveur, p. 10. l. 15.

Q

Quadrature du cercle, p. 84. l. 5.

R

Reigion (la), p. 24. l. 7.
Renommée, p. 22. l. 9.
République Littéraire (la) ſous l'emblème d'une Ville, p. 2. l. 23.
 Ses dehors, *ibid.* l. 27.
 Foffés, murs & remparts, p. 7. l. 4.
 Première porte, ſon Architecture, p. 3. l. 28. & ſuiv.

Palais de la Juſtice, 133. l. 8.
 D s Sciences, p. 140. l. 13.
Palamedes, Prince Grec, inventa pendant le ſiege de Troie, quatre lettres grecques, p. 26. l. 28.
Pan, Dieu des Bergers, ſelon la Fable, p. 102. l. 27.
Papier (Fabrique du), p. 4. l. 16.
 Son étymologie, p. 54. l. 28.
Papyrus, arbre d'Egypte, p. 54. l. 27.
Parchemin, en latin *pergamena charta*, parce qu'on inventa l'art de le préparer dans la Ville de Pergame, p. 55. l. 3.
Parnaffe, montagne célèbre, ſéjour d'Apollon, des Muſes & des Poètes, p. 72. l. 25. & ſuiv.
Parrhaſius, un des plus grands Peintres de l'antiquité; ſi iſtute avec Zeuxis, p. 14. l. 14.
Paterculus (Velleius), Hiſtorien Latin, p. 112. l. 11.
Pégafe, cheval ailé, célèbre dans la Fable, ſit ſortir d'un coup de pied, la fontaine Hypocrene, ſur le Parnaffe, p. 73. l. 6.
Peintres célèbres, p. 13. l. 9. & ſuiv.
Peinture, ſa ſtatue, p. 13. l. 28.
 Son origine, p. 13. l. 12.
 Comparée à la Sculpture, p. 17. l. 16. & ſuiv.
Péripatéticiens, Ecole de Philoſophes, qui eut Ariſtote pour Chef, ainſi nommés, parce qu'ils traitoient la Philoſophie en ſe promenant, p. 62. l. 3.
 Leurs vices, p. 113. l. 27.
Perſe, Poète ſatyrique Latin, fort obſcur, p. 74. l. 15. & p. 138. l. 4.
Pétrarque, l'un des plus anciens & des plus grands Poètes Italiens, p. 38. l. 6.
Peuple (le) de la République Littéraire, p. 77. l. 14.
Phare, tour célèbre, bâtie dans l'Île de Pharos, où l'on allumoit la nuit un fanal pour guider les Navigateurs, p. 9. l. 17.
Phéniçiens, Inventeurs de l'écriture, p. 26. l. 27.
Philocles, ancien Peintre, p. 14. l. 8.
Philoſophe, p. 56. l. 9. & ſuiv.
Philoſophie, les livres, p. 31. l. 19.
 Morale, p. 113. l. 19.
 Naturelle, p. 113. l. 4.

Fauxbourgs, p. 7. l. 8. & ſuiv.
 Entrée de la Ville, p. 19. l. 29.
 Ses portes, p. 20. l. 1. & ſuiv.
 Place de la Douane, p. 27. l. 23.
 Lieu où l'on pèle les eſprits, p. 33. l. 24.
 Côreaux & ſolitude au milieu de la Ville, p. 35. l. 29.
 Antre merveilleux, p. 64. l. 19.
 Parnaffe, p. 72. l. 26.
 Intérieur de la ville; ſon état, p. 75. l. 22.
 Caractère & occupations de ſes Habitants, p. 76. l. 25.
 Petites maiſons, p. 83. l. 6.
 Hôtels, p. 132. l. 14.
 Palais de la Juſtice, p. 133. l. 11.
Rhadamaſte, l'un des trois Juges des Enfers & de la République Littéraire, p. 133. l. 27.
Rhécurs, leur emploi dans la République Litt. p. 78. l. 8.
Rhétorique, vanité & danger de cet Art, p. 106. l. 17.

S

Sadducéens, Hérétiques Juifs, p. 56. l. 22.
Sage, quel eſt le vrai ſage, p. 141. l. 27.
Sages de la Grece, p. 57. l. 23.
Saiſons (les quatre), p. 34. l. 12.
Salluſte, Hiſtorien Latin, p. 48. l. 17.
 Critiqué par les Grammairiens, p. 78. l. 4.
Sannaſar, célèbre Poète Italien, p. 74. l. 7. & p. 139. l. 12.
Sanchez de las Brocas ou *Brocaſis*, célèbre Grammairien, Auteur d'un livre intitulé *Minerva*, & de pluſieurs autres Ouvrages, ſur la Grammaire, p. 43. l. 8.
Sanchez (Garcia) ancien Poète Eſpagnol, p. 37. l. 27.
Santillana (D. Inigo Lopes de Zuniga, Marquis de), Poète Eſpagnol. *ibid.* l. 27.
Sapho, femme Grecque, célèbre par ſes Poéſies & ſes défordres, p. 131. l. 9.
Satyres, leur deſtination, p. 74. l. 24.
 Auteurs Satyriques, p. 74. l. 15.
Scaliger (Jules Ceſar), critique célèbre par ſon érudition, ſon orgueil & ſes démêlés avec les Gens de Lettres de ſon temps, p. 134. l. 29.

Phydias, célèbre Sculpteur ancien, p. 12. l. 15.
Pinceau, ſon inventeur, p. 14. l. 11.
Plantin, célèbre Imprimeur d'Anvers, p. 132. l. 14.
Platon, beau génie, fameux Philoſophe, Chef de la Secte des Académiciens, p. 58. l. 23. & p. 60. l. 26.
 Critiqué par les Grammairiens, p. 77. l. 18.
 Son opinion ſur le ſouverain bien, p. 114. l. 20.
Platoniciens, leurs défauts, p. 113. l. 29.
Plaute, Poète comique Latin, p. 74. l. 1. & p. 136. l. 25.
Pline le Naturaliſte, critiqué, p. 77. l. 30.
 Sa crudelté jouée, p. 94. l. 25.
Plutarque, Hiſtorien Grec, plein de ſens & de raiſon, p. 48. l. 1.
Pluton, Dieu des Enfers, ſelon la Fable, p. 26. l. 9.
L'oéſie, vanité de cet Art, p. 107. l. 27.
 Abondance & inutilité des livres de Poéſie, p. 29. l. 14.
Poètes, 78. l. 16.
 Sort de leurs ames après leur mort, ſelon Pythagore, p. 98. l. 6.
 Eſpagnols, p. 37. l. 3. & ſuiv.
 Italiens, p. 35. l. 12. & ſuiv.
 Héroiques, p. 73. l. 15.
 Lyriques, *ibid.* l. 24.
 Tragiques, *ibid.* l. 28.
 Comiques, p. 74. l. 3.
 Bucoliques, *ibid.* l. 6.
 Satyriques, *ibid.* l. 15.
 Leurs larcins, p. 80. l. 10.
 Aventure d'un Poète, p. 125. l. 18.
 Troupe de Poètes anciens qui pourſuivent Scaliger, p. 134. l. 29.
Politiques de nos jours, p. 11. l. 23.
 Matière dangereuſe à traiter, p. 31. l. 29.
Pollion (Aſenius Poſſio), Poète & Orateur Romain, ſon jugement ſur Salluſte, p. 48. l. 21.
Polybe, Hiſtorien Grec, & l'un des plus judicieux Ecrivains de l'antiquité, écrivit l'Hiſtoire Romaine en 40 livres, dont il ne nous reſte qu'une partie, p. 47. l. 16.

Sceptiques, Philoſophes, voyez Pyrrhon, p. 59. l. 5.
Sciences humaines, leur vanité, p. 101. l. 14. & ſuiv.
 Leur fuite, p. 149. l. 13.
Scot, célèbre Docteur de l'Ordre de S. François, p. 91. l. 10.
Sculpteurs fameux, p. 11. l. 30.
Sculpture, ſa ſtatue, p. 9. l. 4.
 Comparée avec la Peinture, p. 17. l. 16.
Sénateurs de la République Littéraire, p. 80. l. 18.
Séneque, le Philoſophe, critique, p. 78. l. 4.
 Le tragique, p. 75. l. 23.
Sibyſſes, Prêtresſſes d'Apollon qui rendoient des Oracles, p. 69. l. 14.
Silius Italicus, Poète Latin, dont les Ouvrages ſont plus le travail que le génie, p. 135. l. 8. & p. 137. l. 5.
Si vains, Dieux des bois ſelon la Fable, p. 102. l. 27.
Simonides, Poète Grec, Inventeur de quatre lettres, p. 26. l. 30.
Socrates, un des plus anciens Philoſophes les plus ſenſés, p. 58. l. 23.
 Son opinion ſur le ſouverain bien, p. 114. l. 5.
Solon, Légiflateur des Athéniens, un des ſept Sages de la Grece, p. 58. l. 16. & p. 121. l. 15.
Sommeil & Songes, diſcours de Cardan en leur faveur, p. 65. l. 13.
Soſtrate, ancien Architecte, p. 9. l. 15.
Spartiates, ne vouloient point admettre la Rhétorique dans leur République, p. 107. l. 5.
Sphinx, monſtre fabuleux qui propoſoit des énigmes aux paſſants, & devoitôt ceux qui ne les devoient pas, p. 102. l. 26.
Spinthareus, ancien Architecte, p. 9. l. 17.
Seace, Poète Latin, p. 40. l. 9. & p. 135. l. 7.
Steganographie de l'Abbé Tritheme, p. 84. l. 20.
Stoiciens, Philoſophes ſévères qui eurent Zénon pour Chef, p. 21. l. 3. & p. 62. l. 8. & p. 113. l. 28.
Strabon, Géographe, Philoſophe & Hiſtorien Grec; ſon emploi dans la République Litt. p. 80. l. 26.
Stratonicus, Graveur ancien, p. 10. l. 7.
Style dans les Ouvrages d'eſprit; ſon étymologie, p. 54. l. 18.

Sutone, Historien Romain, p. 50. l. 22.
 Son emploi dans la Rép. Litt., p. 81. l. 10
Sycomaniciens, qui exercent la divination par le
 moyen des feuilles de figuier, p. 71. l. 6.

T

Tacite, Historien Romain, qui passe pour un
 grand Maître de politique, p. 49. l. 1. & p. 112.
 l. 13.
Tage (le), principale riviere d'Espagne, p. 24. l. 11.
Ta mudistes, Secte parmi les Juifs, p. 56. l. 21.
Tapissierie, p. 10. l. 26.
Tasse (le), Prince des Poètes Italiens, p. 36. l. 28.
The éphants, un des Inventeurs de la Peinture,
 p. 14. l. 2.
Térence, célèbre Poète comique Latin, p. 74. l. 1.
 & p. 136. l. 24.
 Ami de Lélius & de Scipion, qui passent
 pour l'avoir aidé dans la composition
 de ses Pièces, p. 99. l. 3.
Thales, un des sept Sages de la Grece, p. 58. l. 12.
Thalie, Muse de la Comédie, p. 6. l. 20.
Théocrite, Poète Bucolique Grec, p. 74. l. 7.
Théodore, Philosophe Athée, p. 91. l. 22.
Théophraste, Philosophe, successeur d'Aristote;
 son opinion sur le souverain bien, p. 114. l. 5.
Terpsichore, une des neuf Muses, p. 6. l. 11.
Thucydide, célèbre Historien Grec, qui a écrit
 l'Histoire de la guerre du Péloponèse, p. 47. l. 10.
Tibulle, élégant Poète élégiaque Latin, p. 137. l. 3.
Tritons, Dieux marins fabuleux, moitié hommes,
 moitié poissons, p. 102. l. 23.
Troyens (les), Inventeurs de la broderie, p. 10. l. 22.
Turanius, vieux Procureur à Rome, p. 134. l. 8.

V

Vendales, Peuples venus du Nord, ennemis des
 Lettres, p. 89. l. 20.
Varron (Marcus Terentius Varro), le plus docte
 des Romains en tout genre de Littérature,
 conduit & instruit l'Auteur, p. 2. l. 13.
Vega Carpio (Lope de), un des plus grands Poètes
 Espagnols, p. 42. l. 8. & p. 74. l. 2.

Velasquez (Diego), un des meilleurs Peintres
 qu'ait produit l'Espagne, en grande faveur
 auprès du Roi Philippe IV, p. 17. l. 5.
Verio, oiseau qu'on croit être le Verdier, p. 128.
 l. 27.
Vertu (la), mere de la gloire; sa demeure,
 p. 21. l. 15.
Vigi ance (la), compagne de la Vertu, *ibid.* l. 16.
Virgile, ses Eglogues, p. 53. l. 7.
 Son rang au Parnasse, p. 73. l. 11.
 Critiqué par les Grammairiens, p. 77. l. 21.
Vulcaïn, Dieu des Forgerons, p. 25. l. 27.

U

Universités célèbres, p. 45. l. 26.
Uranie, Muse de l'Astronomie, p. 6. l. 14.

X

Xenocrate, ancien Philosophe, Disciple de
 Platon, p. 59. l. 6.
Xenophon, Capitaine, Philosophe & Historien
 Grec, p. 48. l. 10. & p. 112. l. 23.

Y

Yalyse, fameux Chasseur, peint par Protogene,
 p. 15. l. 19.

Z

Zeuxis, Peintre fameux, rival de Parrhasius,
 p. 11. l. 19.
Zodiaque, p. 34. l. 2.
Zopyrus, Graveur ancien, p. 10. l. 12.
Zoroastre, ancien Philosophe, Chef des Mages
 chez les Perles, p. 69. l. 30.
Zurisa (Jerôme de), Historien Espagnol, p. 53. l. 6.

FIN DE LA TABLE.



LA RÉPUBLIQUE
LITTÉRAIRE,
OU

DESCRIPTION
ALLÉGORIQUE ET CRITIQUE
DES SCIENCES ET DES ARTS,

Ouvrage posthume de Dom DIEGO SAAVEDRA
FAJARDO, Chevalier de l'Ordre de Santiago,
&c. &c. &c.

*Traduit de l'Espagnol, sur l'Édition la plus
correcte, publiée à Madrid en 1735.*

Présenté au Public par les soins & aux
dépens du Libraire,



A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET, Libraire.

M. DCC. LXX.